HAL
open science

Dominique-Joseph Garat : "Recherches sur le peuple primitif de l'Espagne ; sur les révolutions de cette péninsule ; sur les Basques espagnols et françois". Rapport établi en 1811 pour Napoléon Ier

Jean Jon, J. Casenave

To cite this version:

Jean Jon, J. Casenave. Dominique-Joseph Garat : "Recherches sur le peuple primitif de l'Espagne ; sur les révolutions de cette péninsule ; sur les Basques espagnols et françois". Rapport établi en 1811 pour Napoléon Ier. Lapurdum, 2006, XI, pp.69-135. artxibo-00291720v2

HAL Id: artxibo-00291720

https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00291720v2

Submitted on 29 Jun 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D.-J. Garat

Recherches sur le peuple primitif de l'Espagne ; sur les révolutions de cette péninsule ; sur les Basques espagnols et françois.

Jean CASENAVE
Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3
UMR 5478 IKER CNRS

1. Le texte complet d'un document célèbre encore inédit dans sa version intégrale :

Le document proposé dans ce numéro de *Lapurdum* doit prendre place parmi les classiques du domaine basque. Il n'a jamais été disponible dans sa version intégrale mais compte tenu de sa diffusion lacunaire comme de la personnalité de son auteur, il a donné lieu à des utilisations partielles qui ne pouvaient offrir une idée exacte de sa véritable portée. Souvent évoqué dans les Etudes basques depuis le début du XXe siècle, il a été cité à partir des extraits qui figurent dans l'ouvrage de Albert Darricau, *France et Labourd* qui fut publié en 1906. Son apport est capital sur le plan historiographique car, à propos du Pays basque, il aborde des questions qui n'avaient jamais été traitées avec autant d'ampleur jusqu'à cette date en langue française. La thèse « phénicienne » relative à l'origine des Basques et de leur langue que Garat présente ici était déjà connue pour lors ; cependant, il l'interprète de façon à la fois savante et personnelle, à la lumière des écrits du XVIIIe siècle (« Philosophes ») et du début du XIXe siècle (« Idéologues ») qu'il connaissait bien et dont il nourrissait sa pensée.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 70

Dominique-Joseph Garat explique le peuplement primitif de l'Espagne par l'installation dans la péninsule ibérique d'une population d'origine phénicienne qui y aurait développé sa langue et sa culture. Ces dernières, au fil des siècles, auraient connu une évolution de plus en plus autonome par rapport au foyer initial jusqu'à constituer une civilisation originale qui serait devenue la matrice de l'Espagne antique et aurait subsisté au pied des Pyrénées à travers les Basques. Il s'appuie sur cette filiation historique, pour proposer à Napoléon 1er un projet politique de réunion des provinces basques des deux côtés des Pyrénées dans une nouvelle entité administrative qu'il appelle *La Nouvelle Phénicie.* Cette proposition constitue le cœur du document que Garat adresse à Napoléon mais l'intérêt de sa réflexion ne se limite pas à ces considérations d'ordre politique et stratégique ; il l'accompagne de longs développements sur l'histoire des Cantabres et sur la culture de leurs héritiers basques, ses contemporains.

Le rapport adressé à l'Empereur par l'intermédiaire de Maret, Duc de Bassano, son ministre des Relations extérieures, date de l'année 1811. Il faut se souvenir que la carte de l'Europe est alors en pleine transformation sous l'effet des conquêtes impériales et que les armées napoléoniennes ont installé Joseph Bonaparte, le propre frère de l'Empereur, sur le trône d'Espagne en 1808. L'heure est à la recomposition administrative des Etats existants et c'est le moment que Garat choisit pour suggérer la création du nouvel état. Restée sans suite au plan politique pour cause de préparation de la campagne de Russie et de désagrégation rapide de l'Empire, la proposition du Sénateur et Comte d'Empire est néanmoins un document essentiel et original dans le continuum des discours savants produits sur le Pays basque.

2. L'histoire du document :

Nous avons souhaité mettre ce texte à la disposition des chercheurs et du public tel qu'il est accessible à ce jour. Les principales étapes connues de l'histoire de ce manuscrit doivent être précisées car elles permettent d'éclairer l'état actuel du texte que nous publions dans ce numéro de *Lapurdum*.

Dans la lettre[1] qu'il adresse à l'Empereur Napoléon 1er en 1811, Dominique-Joseph Garat indique ceci : « J'ai déposé entre les mains de Monsieur le Duc de Bassano, votre ministre des relations extérieures, le manuscrit d'un ouvrage sur l'Espagne… ». Dans l'avertissement[2] qui précède le corps du texte, Garat précise : «Une histoire de l'Espagne me fut demandée, il y a trois ans, au nom de Sa Majesté l'Empereur, par un de ses ministres. »

C'est Albert Darricau qui, à notre connaissance, évoque ce texte pour la première fois. Dans les annexes de *France et Labourd*, il donne des indications intéressantes sur les repères chronologiques évoqués par Dominique-Joseph Garat. Dans une note de bas de page qui accompagne le document VII intitulé « Exposé succinct

1 - La lettre à Napoléon 1er est reproduite en annexes du document que nous publions.
2 - L'avertissement de Dominique-Joseph Garat est également reproduit dans la présente publication.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 71

d’un projet de réunion de quelques cantons de l’Espagne et de la France en vue de rendre plus facile la soumission de l’Espagne et la création d’une marine puissante», A. Darricau précise : « Cet exposé fut adressé à Savary, Duc de Rovigo en 1808. ». Le texte lui-même est reproduit dans son intégralité. Il occupe à peine huit pages dans *France et Labourd* (P.65 à 72) et ne peut donc constituer qu’une ébauche ou, au mieux, un résumé de celui de 1811. A l’examen, on peut constater que ce premier rapport contient des passages entiers absolument identiques au second ce qui laisse à penser que Garat a largement puisé dans son premier travail à l’heure de rédiger son deuxième rapport.

Toujours dans les annexes de son livre, Albert Darricau mentionne aussi le texte de 1811, celui-là même que Garat envoie à Napoléon 1er par l’intermédiaire du Duc de Bassano, son ministre des Relations extérieures. Ce document VIII porte donc le titre complet suivant : « Recherches sur le primitif de l’Espagne, sur les révolutions de cette péninsule, sur les Basques espagnols et français. ». A. Darricau ajoute la note suivante : « Cet exposé fait par Garat pour l’Empereur fut remis en 1811. La lettre d’envoi qui l’accompagnait a été publiée in extenso dans le corps de l’ouvrage». De la page 72 à la page 77, A. Darricau publie aussi des extraits de l’exposé évoqué. A. Darricau a travaillé à partir d’un manuscrit que nous avons pu consulter grâce à l’obligeance de M. Guy Darricau, le petit fils de l’auteur de *France et Labourd.* Une note manuscrite signée Albert Darricau figure sur la chemise qui contient le document avec la mention « 65 f° » « 1ex » : « Le brouillon de la main de Garat du travail commandé par l’Empereur en 1808 et qui fut remis au Duc de Bassano en 1811. Malheureusement, nous ne possédons pas cet écrit dans son entier. Je ne crois pas qu’il ait été publié ».

Pour en terminer avec les précisions fournies par Albert Darricau, il faut ajouter que ce dernier propose au total neuf extraits des manuscrits de Garat dans ses annexes sous la mention « Extraits des papiers de Garat, jeune » :

I. Procès-verbal d’une séance du bilçar relative à la convocation des Etats généraux.

II. Protestation rédigée en vertu du pouvoir ci-dessus.

III. Moyen de protestation contre l’abolition des privilèges de leur province arrêtée et délibérée par les Basques français du païs de Labourt dans leur Assemblée générale du premier septembre 1789 par les soussignés à ses députés.

IV. 18 novembre 1789 : Extrait du registre de Bilçar contenant les délibérations générales du Païs de Labourt.

V. Après la nuit du 4 août. Sur les Privilèges et leur disparition.

VI. Lettre de Garat au premier Consul. (Ustaritz ou Bayonne, le 7 nivôse an II de la République.

VII. Exposé succinct d’un projet de réunion de quelques cantons de l’Espagne et de la France en vue de rendre plus facile la soumission de l’Espagne et la création d’une marine puissante.

VIII. Recherches sur le peuple primitif de l’Espagne, sur les révolutions de cette péninsule, sur les Basques espagnols et français.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 72

IX. Fragment d'un mémoire qui ne paraît pas avoir été remis à l'Empereur, et qui était peut-être destiné à entrer dans le travail sur l'Espagne que celui-ci avait demandé[3].

Plan d'un projet de réunion des Basques français et des Basques espagnols en un ou deux départements de l'Empire.

Les documents VI, VII, VIII et IX sont intéressants car ils constituent tous des présentations des spécificités du Pays basque destinées au même homme, Napoléon Bonaparte, la plus haute autorité de l'Etat durant la période. Le document VI, « La lettre de Garat au premier Consul » date de 1802 et semble être une ébauche des documents suivants. Du point de vue du contenu de l'exposé, on peut considérer qu'elle est intermédiaire entre la « Lettre sur Bayonne et les Basques » de 1783 parue dans le *Mercure de France*[4] et les exposés des années suivantes. Les documents VII, VIII et IX présentent une forte unité et sont les divers états de la rédaction du « même exposé » pour reprendre la terminologie de A. Darricau. Ce dernier, à la page 31 de *France et Labourd* donne la lettre à Napoléon de 1811 dans son intégralité. Il ajoute le commentaire suivant : « Nous n'avons pas retrouvé dans les papiers de Garat l'ouvrage lui-même. Un premier brouillon[5] du précédent mémoire, trop enflé des charmes de son style, de son érudition, et que, pour ce motif, il modifia profondément, nous explique toutefois cette disparition regrettable. On y lit en effet : « Si l'auteur s'est trompé, et l'ouvrage et le mémoire seront à jamais livrés aux flammes. Si ses vues pouvaient convenir, l'ouvrage serait imprimé et publié dans deux ou trois mois. »[6].

C'est précisément la copie soigneusement calligraphiée de ce rapport signalé manquant par Albert Darricau que Txomin Castillo, un chercheur indépendant, a identifiée en 1974 parmi un ensemble de documents contenus dans le dossier «Garat » du fonds « Manuscrits » de la Bibliothèque municipale de Bayonne. Il a aussi établi que, à ce jour, la copie de ce rapport est manquante dans le dossier correspondant aux Archives Nationales, un dossier qui ne contient plus que la lettre manuscrite a adressée par Garat à Napoléon 1er, document publié par Albert Darricau dans *France et Labourd* en 1906.

Ce manuscrit qui figurait dans les archives de la Bibliothèque municipale de Bayonne a disparu après 1974. Lorsqu'il eut connaissance de cette disparition, Txomin Castillo nous adressa la photocopie du manuscrit qu'il avait effectuée et conservée à la Bibliothèque municipale. C'est à partir de cet exemplaire photocopié du manuscrit que nous avons réalisé la transcription proposée dans *Lapurdum*. Nous avons également consulté le brouillon manuscrit signalé comme incomplet par A. Darricau et qui demeure dans le fonds « Albert Darricau », propriété de la famille Darricau.

Le rapport de 1811 a également suscité l'intérêt de Michel Duhart qui a publié une biographie très documentée de D.-J. Garat en 1993 et 1994[7]. Dans un chapitre intitulé « Le Projet basque » (chapitre XIV), l'auteur reprend et commente des documents issus du fonds Darricau tantôt déjà publiés (*« Lettre au premier Consul de*

3 - A. Darricau ne donne pas de précision quant à la date de réalisation du document.
4 - Document republié dans *Lapurdum IX* (Cf. Bibliographie).
5 - Nous appellerons désormais ce brouillon le manuscrit « Darricau ».
6 - Cette citation extraite du manuscrit de Garat qui reste la propriété de M. Guy Darricau figure dans le document intégral publié ci-après.
7 - Michel Duhart, *Dominique-Joseph Garat,* Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne (en deux parties : n° 148, 1992-1993 ; n°149, 1994).

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 73

1802 » ; « Exposé succinct d'un projet de réunion de quelques cantons de l'Espagne et de la France en vue de rendre plus faciles et la soumission de l'Espagne et la création d'une marine puissante », France et Labourd, 1906), tantôt inédits *(Lettre à Ginguené).* Il évoque aussi avec le sous-titre « Ébauche d'un troisième mémoire », le document IX des annexes de *France et Labourd*, *Plan d'un projet de réunion des Basques français et des Basques espagnols en un ou deux départements de l'Empire.* Il cite également des extraits du mémoire de 1811 dont il retient surtout les propos de Garat adressés à l'Empereur dans sa lettre d'accompagnement du document.

3. L'établissement du texte :

3.1. Les sources :

Pour réaliser la version proposée dans ce numéro de Lapurdum, nous avons travaillé à partir des deux documents disponibles à ce jour, d'une part la photocopie du manuscrit du rapport de 1811 conservée à la bibliothèque municipale, d'autre part le manuscrit du brouillon qui est resté en possession de la famille Darricau.

Nous avons suivi prioritairement la version calligraphiée et complète du rapport dont, en l'absence du manuscrit original, la photocopie est consultable à la Bibliothèque municipale de Bayonne. Ce document est de bonne qualité et ne pose pas de véritable difficulté de lecture. Les quelques doutes qui subsistaient ont été levés par la consultation du brouillon écrit de la main de Garat qui appartient au fonds «Darricau ». La présentation générale et le découpage du texte en trois grandes parties et en paragraphes qui ont été adoptés sont ceux du rapport adressé à l'Empereur car ce découpage n'est pas aussi bien formalisé dans le manuscrit «Darricau». Cette présentation facilite la lecture du document.

3.2. La transcription :

Nous avons fait le choix de proposer une transcription littérale afin d'offrir au lecteur la version la plus proche possible de l'original. Ainsi, les chercheurs disposent d'un instrument de travail brut mais fidèle au rapport envoyé par Garat à Napoléon. En contrepartie, le lecteur se trouve confronté à un état de langue un peu différent de celui que nous connaissons mais qui n'entrave pas la compréhension.

3.3. La question de la langue :

En ce qui concerne l'orthographe, nous avons strictement respecté l'orthographe utilisée par l'auteur lui-même.

Ainsi le lecteur trouvera certaines acceptions fautives dans le texte : « certifficats », « appellés », etc.

L'utilisation de l'accent ne correspond pas non plus à la nôtre : l'accent grave est le plus souvent remplacé par un accent aigu et l'accent circonflexe également. De même, Garat place un accent (aigu) dans des occurrences où il ne figure pas aujourd'hui : « éxtrémité », « tréssaillir », etc.

Le traitement des majuscules diffère de nos usages ; de façon quasi systématique

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 74

le nom ne prend pas de majuscule alors que l'adjectif qualificatif commencera par une majuscule : « les basques Espagnols et François », etc.

Enfin, un grand nombre de formes qui paraissent fautives correspondent simplement à l'orthographe en usage à l'époque de D.-J. Garat ; ex : « enfans », « longtems », Arthur « *Yunk* » pour Arthur *Young*, etc.

Toutefois, ces variantes orthographiques (par rapport à l'état de langue actuel du français écrit) n'entravent nullement la compréhension du texte.

3. 4. Le système de notes :

Le système de notes proposé dans la publication est le suivant :

- Des notes relatives à l'établissement du texte. Elles signalent des variantes ou des ajouts par rapport au brouillon, le premier état du texte.

- Des notes destinées à éclairer certains personnages, lieux ou événements qui appartiennent à l'Histoire de l'Antiquité ou à celle des Temps modernes et qui, bien souvent, se sont un peu effacés de la culture courante.

4. Remerciements :

A propos de ce travail, nos remerciements vont :

- à Monsieur Castillo qui nous a appris l'existence de ce document dont il a permis la sauvegarde en effectuant une série de photocopies avant la disparition du manuscrit de la Bibliothèque municipale de Bayonne. Cette photocopie de l'original est consultable à la Bibliothèque.

- à Monsieur Duhart, l'auteur de la biographie de D.J. Garat citée plus haut, qui nous a communiqué des documents et fait généreusement bénéficier de sa grande connaissance du sujet.

- à Monsieur Darricau (Guy) et à sa famille qui nous ont autorisé à consulter le fonds « Albert Darricau » qui contient beaucoup des manuscrits autographes de D.J. Garat.

- à Monsieur Husson, Directeur de la Bibliothèque municipale de Bayonne qui nous a facilité l'accès à certains documents.

A Bayonne, le 30 mai 2006.

J. Casenave

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 75

Recherches sur le peuple primitif de l’Espagne ; sur les révolutions de cette péninsule ; sur les Basques espagnols et françois.

Dominique-Joseph GARAT

Rapport établi en 1811 pour Napoléon Ier

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 76

Avertissement :

Une histoire de l'Espagne me fut demandée, il y a trois ans[8] , au nom de Sa Majesté l'Empereur, par un de ses ministres.

L'ouvrage exigeoit des recherches, des études, et du travail. Je m'y dévouai ; je renonçai dès ce moment à tous les travaux de fantaisie qui ont tant de charmes pour celui qui écrit et souvent si peu d'utilité pour ceux qui lisent.

L'écrit que je soumets aujourd'hui à Sa Majesté l'Empereur présente quelques résultats des mes recherches. J'ai osé croire qu'ils pourroient n'être pas tout à fait inutiles aux prospérités de l'Empire.

Si je me suis trompé, cet écrit et l'ouvrage d'où il est extrait seront livrés aux flammes.

Beaucoup d'écrivains écriroient facilement mieux que moi en françois ; mais il a en a peu qui sachent le basque ; et cette connaissance est nécessaire pour jetter quelques lumières sur les origines de l'Espagne ; peut-être est elle également utile pour bien saisir le caractère Espagnol et celui des événemens nés de ce caractère.

Quelque pressé que je sois d'arriver aux résultats que j'annonce, je suis obligé de les faire précéder de quelques détails sur le caractère et les mœurs des peuples dont je parle, et de quelques tableaux de l'histoire ancienne et moderne. C'est de là que sortent mes vues ; c'est de là que je dois tirer mes preuves. Ces preuves n'auront point, par leur nature, au moins, la sécheresse des dissertations ; elles sont toutes des traditions d'héroïsme et de gloire.

8 - Cette précision nous ramène à 1808, date de la remise du premier rapport officiel à Savary, Comte de Rovigo.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 77

Recherches sur le peuple primitif[9] de l'Espagne ; sur les révolutions de cette péninsule ; sur les Basques espagnols et françois[10]

Il est des époques où ce qu'il y a plus ancien et de mieux connu dans l'histoire d'un peuple acquiert pour tous les peuples un intérêt nouveau, réveille une curiosité plus universelle et plus vive. Ce sont les époques où ce peuple placé au milieu de grands événemens, commencés et non achevés, va recevoir de nouvelles destinées qu'il appelle ou qu'il repousse.

On cherche alors dans les siècles les plus reculés, les circonstances analogues où ce même peuple a pu se trouver ; de ce qui est arrivé dans le passé on tire de conjectures et presque des augures de ce qui doit arriver encore.

Les augures n'appartiennent qu'aux superstitions ; les conjectures, quand elles sont fondées sur des analogies réelles et nombreuses, quand elles font présumer et non pas affirmer, sont d'une bonne logique et d'une bonne politique.

Né en France, mais chez les basques et à côté des basques Espagnols, avec lesquels ma famille a longtemps vécu, je crois appartenir aux deux nations ; mes vœux sont presque égaux pour le bonheur de l'une et de l'autre.

Il m'eut donc bien été impossible dans tous les cas, de ne pas rouvrir les annales de l'Espagne à cette époque[11] où l'Europe a les regards fixés sur elle ; de ne pas y chercher, comme toute l'Europe, des présomptions naturelles et fondées sur les dénouements des scènes sanglantes que l'Angleterre prolonge dans cette péninsule.

A chaque période de cette longue histoire j'ai trouvé les présomptions que je cherchois ; elles sont toujours les mêmes, leur réunion est si forte qu'elle devient une certitude. Ce résultat général, le plus important de cet ouvrage, éclaire encore assez alors même qu'il n'est qu'indiqué, il sort de tous les côtés ; il n'est jamais plus frappant que lorsque les anciens espagnols offroient le monde d'un héroïsme que les Espagnols modernes ne pourront pas surpasser. Ces prodiges du courage qui éclatent toujours dans des catastrophes amènent toujours pour l'Espagne une soumission qui n'est adoucie que par la clémence du vainqueur.

D'autres résultats se sont présentés à moi dans l'étude des traditions anciennes de l'Espagne rapprochées de quelques monuments qui sont debout encore ; je m'y suis arrêté davantage.

9 - L'expression « primitif » qui figure aussi dans la lettre d'envoi fait référence aux théories primitivistes qui avaient alors cours tant dans le domaine de l'étude de la langue que dans la philosophie ou la littérature. La meilleure illustration de cet intérêt est fournie par *Le Monde Primitif* (1773 et suivantes), l'ouvrage-somme (en neuf volumes) publié par Antoine Court de Gébelin qui était considéré par ses contemporains comme un érudit et un grand scientifique. Garat qui l'admirait et le connaissait -ils faisaient partie de la même loge maçonnique (Les Neuf Sœurs)-, publia un long article sur cette œuvre dans le numéro du Mercure de France du 19 janvier 1780 (cf. Un supplément à « L'Encyclopédie » : *Le Monde Primitif* d'Antoine Court de Gébelin, Anne-Marie Mercier – Faivre, Ed. Honoré Champion).
10 - Cette tête de chapitre ne figure pas dans le manuscrit « Darricau ».
11 - Comme il l'indique dans la phrase suivante, Garat fait ici référence à la guerre qui oppose en Espagne, les armées de Napoléon à celles des coalisés et aux résistants espagnols. Soucieux de contrôler la péninsule ibérique où le Portugal constituait un allié et une rampe de lancement pour les Anglais, Napoléon déposa la famille régnante en Espagne en 1808 pour tenter d'y installer son frère, Joseph Bonaparte.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 78

Ces monuments d'une antiquité au delà de laquelle on ne voit rien, ce ne sont pas des statues mutilées, des débris d'édifices chargés d'inscriptions dont les caractères sont effacés ou la langue inconnue ; ce sont des hommes ; ce sont les basques Espagnols et François.

On ne pourra juger de mes vues à leur égard et de ce que je propose, qu'après m'avoir suivi dans toute l'étendue de l'histoire d'Espagne. Mais je ne parcours cette histoire que dans une seule dimension, pour ainsi dire, et sur la ligne qui conduit à mes vues.

On s'est moqué plus d'une fois de ce principe de gout et de raison qui conseille de commencer par le commencement. On eut mieux fait de le suivre toujours ; et c'est pour le suivre que je commence ces recherches sur le peuple primitif de l'Espagne par un coup d'œil sur les basques Espagnols et François, tels qu'ils sont aujourd'hui sous nos yeux. Ils ont été la première population de la péninsule ; ils ont été durant un long cours de siècles toute la nation espagnole ; ils sont aujourd'hui, à peu près, tous ce qu'ils ont toujours été. En commençant par eux je commence donc réellement par le peuple primitif de l'Espagne. C'est chez eux qu'il faut prendre la lumière qui doit nous éclairer tout le long de cette route.

Cet ouvrage sera divisé en trois parties.

La première sera un tableau des Basques français et espagnols considérés dans leurs dialectes qui ne forment qu'une seule et même langue, dans leur caractère religieux et moral, dans leurs loix, dans leurs talens et dans leurs gouts qui se ressemblent comme s'ils avoient toujours vécu sous le même Gouvernement.

La seconde partie sera un tableau historique de ce qu'a été et de ce qu'a fait le peuple primitif de l'Espagne depuis la première prise de possession des déserts de la péninsule jusqu'à l'époque où les conquêtes successives des Carthaginois, des Romains, des Goths, et des Arabes l'ont resserré sur les revers opposés des Pyrénées occidentales et dans les gorges de ces Pyrénées.

La troisième partie présentera les résultats de mon ouvrage, les vœux que je forme pour les basques de l'Espagne et de la France, les mesures que je propose pour faire de ces petites tribus célébres et presque oisives des instrumens actifs et puissants des prospérités de l'Empire. Dans cette troisième partie que je crois avoir assez méditée, c'est des dialectes parlés il y a quatre mille ans sur les côtes opposées et dans les isles de la Méditerranée que je ferai sortir des vues et des moyens pour les prospérités des générations qui vont naître sous l'Empire de Napoléon et de ses dynasties. Ce ne sera point parce qu'elles sont littéraires, c'est par ce qu'elles seront que ces vues pourront manquer d'une utilité et d'une grandeur politique. Que je me sois trompé ou non cette troisième partie de mon ouvrage ne peut être indifférente à la puissance qui balance aujourd'hui dans ses mains les destinées de l'Europe et du monde ni à l'érudition qui connoit l'influence des siècles antiques sur les siècles qui passent et sur ceux qui s'ouvrent, ni à la philosophie qui comprendroit mal l'influence des langues sur l'esprit humain si elle n'observoit cette influence que dans les langues devenues savantes avec les vaines théories de fausses sciences.

Heureusement celui qui a la puissance pour tout exécuter est aussi celui qui a le discernement pour tout apprécier. Et il est vrai que je n'aurois ni écrit ni conçu aucune de ces idées si Napoléon n'avoit pas toujours été présent à ma pensée.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 79

Première Partie :

Des dialectes de la langue commune aux Basques françois et espagnols.

De leurs loix, de leurs mœurs, de leurs jeux qui sont aussi les mêmes.

Les Basques François et les Basques Espagnols, quoique placés sur les revers opposés des Pyrennées et sous des Gouvernemens qui ont été souvent ennemis, sont un seul et même peuple. Ils ont eu la même origine ; aujourd'hui encore ils ont les mêmes usages, les mêmes défauts et les mêmes qualités ; ils parlent la même langue ; et une langue qui n'est parlée et entendue que par eux sur la terre entière.

Cette langue, qui étonne bien plus encore les Philosophes que les peuples, a différents dialectes en France et en Espagne ; mais ce ne sont que différentes manières de prononcer les mêmes mots. Et ces différences sont aussi grandes entre deux cantons basques françois, entre le Labour, par exemple, et la Basse Navarre, qu'entre un canton basque françois et un canton basque Espagnol, qu'entre la Biscaie et le Labour. Un homme de talent qui posséderoit bien tous ces dialectes les réuniroit[12] aussi heureusement dans le même ouvrage, que les Homère et les Pyndare réunissoient les dialectes de la langue Grecque. La variété, qui a tant de charmes, ne nuiroit jamais à la clarté qui est si nécessaire.

Les communications journalières des basques François avec la France et des basques Espagnols avec l'Espagne, ont introduit, il est vrai, un certain nombre de mots espagnols et françois dans le vocabulaire basque. Mais dans la bouche des Basques qui veillent sur la pureté et sur l'élégance de leur langue, le nombre de ces mots empruntés est petit. Quoiqu'on les ait soumis aux mêmes formes, aux mêmes régles, aux mêmes accens que les mots de l'idiome maternel, cette adoption forcée n'est jamais devenue une naturalisation entière. On les reconnoit tout de suite pour race étrangère ; on a toujours envie de les exclure. Nous regardons ces emprunts comme une légère dégradation plutôt que comme des richesses. En cela, bien différens des anglais qui croient avoir mis l'opulence dans leur dictionnaire en pillant toutes les langues du nord et du midi, du monde ancien et du monde moderne.

A cette identité de langue qui doit toujours inviter les peuples à se réunir sous une même administration, se joignent entre les basques Espagnols et François toutes ces conformités de gouts, toutes ces ressemblances même de traits qu'on observe entre les membres d'une même tribu ou plutôt d'une même famille. Des deux côtés des Pyrennées vingt fois tout a changé autour des basques que ces montagnes séparent : ils sont restés les mêmes des deux côtés ; toujours très ressemblans entr'eux ; et toujours très différens des deux grandes nations dont ils font partie. On diroit que dans leurs mœurs, dans leurs lois et dans leurs costumes même ils ont quelque chose de cette immuabilité qu'on a remarquée dans les usages et dans les costumes de l'Orient. Analogie que nous expliquerons très naturellement peut-être.

12 - Louis-Lucien Bonarparte (1813-1891), neveu de l'Empereur Napoléon 1er, spécialiste reconnu dans le domaine de l'étude comparée des langues et bascologue, réalisera ce travail dans ses publications entre 1853 et 1881.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 80

Avant la révolution, il n'y eut jamais qu'une seule innovation dans leurs lois civiles : et cette innovation s'étoit bornée à les recueillir et à les écrire ; en France et en Espagne des monarques tous absolus et quelques uns éclairés, sous les noms de fueros[13] et de coutumes, sanctionnèrent seulement ces lois dont les origines étoient inconnues et dont les législateurs avoient été des montagnards, laboureurs ou pâtres. Jusqu'à cette même époque de la révolution françoise, les basques François et Espagnols avoient également leurs assemblées provinciales, dont les privilèges, les formes et la tenue étoient presque les mêmes. Chez les basques Espagnols, les séances les plus solennelles de ces administrations se tenoient sous un arbre sacré pour la biscaye[14] et devenu célèbre dans l'Europe, sous l'arbre de Guernica[15]. Ferdinand le Catholique[16] plus diffamé, ce me semble, que jugé par l'histoire, qui a beaucoup mérité la haine des nations étrangères et très peu celle des Espagnols, Ferdinand qui se faisoit un jeu des sermens faits dans les temples, respecta toujours ceux qu'il fit sous cet arbre[17]. Dans le Labour François l'assemblée des vieillards, le Bilçar[18], régloit les affaires publiques du canton au milieu d'un bois où de grands quartiers de rochers mal polis servoient de sièges et de bureau aux Présidents et aux Secrétaires. J'ai assisté, dans mon enfance, aux discussions de ce Sénat dont le palais étoit un bois entouré de bruyères et de fondrières ; je crois encore les voir et les entendre ces orateurs qui venoient de quitter la charrue, dont le premier titre pour discuter les intérêts du païs et pour les régler étoit d'être laboureur ; et je me souviens parfaitement que de leurs délibérations sortoient, presque toujours, non des orages et des malheurs, mais des décisions approuvées par les Rois et bénies par les peuples.

En France et en Espagne les basques sont très attachés à la religion de leurs pères : il n'y a rien de si rare parmi les hommes de ce païs qu'un incrédule, et rien de si commun parmi les femmes que des dévotes qui n'ont pas attendu quarante ans pour le devenir. Là les cérémonies de la religion, célébrées avec solennité, sont des fêtes ; et les sermons, préchés en basque, sont des cours de morale. Dans l'intérieur de la France il est rare que les curés prêchent dans le patois de leur canton ; et il est plus rare encore que les païsans entendent un sermon préché en bon françois. Faute d'une langue qui soit la même entre le pasteur evangélique et son troupeau, la morale de l'évangile et ses consolations sont donc nulles ou perdues. Dans les cantons basques et dans leur idiome tout ce que les ministres de la religion expriment avec clarté et avec onction arrive aux esprits pour les éclairer et aux âmes pour les toucher. Là j'ai assisté à ces prédications qui faisoient verser autant des larmes que les tragédies les plus pathétiques.

On peut craindre qu'avec cette puissance de la parole, celle des prêtres qui l'exercent ne soit beaucoup trop grande ; et, en effet, elle n'est aussi grande nulle

13 - Fueros, fors, coutumes : corpus juridique dont disposaient les Provinces basques historiques pour organiser la vie politique et sociale au plan local et provincial.
14 - Biscaye : l'une des sept provinces basques historiques avec le Guipuscoa, l'Alava, la Navarre, le Labourd, la Basse Navarre et la Soule.
15 - Guernica : ville de Biscaye dans laquelle se réunissaient les Etats de la Province. Célébrée au XIXe siècle à travers son chêne (cf. Gernikako arbola de J.M. Iparragire -1851) comme le lieu symbolisant les libertés basques, la ville fut détruite par l'aviation allemande en 1937. Picasso fit de cet événement le sujet de son tableau « Guernica » au cours de la même année.
16 - Ferdinand II d'Aragon, dit le Catholique (1452-1516) : Roi d'Aragon, il épousa Isabelle de Castille ; à la mort de sa femme en 1504, il devint Régent du Royaume de Castille.
17 - Le Roi de Castille nouvellement couronné venait y jurer de respecter les « fueros » de la Biscaye.
18 - Bilçar : l'expression signifie « assemblée » en langue basque et désignait la réunion des délégués du Labourd qui se tenait à Ustaritz, siège politique et juridique de la Province.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 81

part au monde, peut-être. Mais elle est grande et bienfaisante : c’est l’empire de l’evangile qui n’a pas été institué, comme on le sait, pour devenir celui des prêtres ; cela est difficile à croire ; mais je n’en donnerai qu’une preuve, et il n’en restera plus de doutes. Non seulement les prêtres n’ont pas dominé dans les assemblées administratives des cantons basques : ils en ont été exclus ; ils l’ont été non par des factions, mais par les reglemens et par les loix. Nulle part la dime n’a été ni plus scrupuleusement paiée ni plus strictement contenue dans ses limites. Les basques sont très bons catholiques ; et (à peine ils ont entendu parler du Pape : ils paraissent trouver qu’il y a assez à croire dans l’évangile et dans le Credo. Leur foi plus vive qu’étendue, ne va pas au dela ; et à cet égard,)[19] les mauvais exemples dont ils ont été environnés quelquefois n’ont pas eu de contagion pour eux. La petite ville de Bayonne fut longtemps divisée en jansénistes[20] et en molinistes[21] dont les aversions et les haines étoient précisément les memes que celles des Jésuites et de Port royal[22] . A deux lieues de Bayonne, et au plus fort de ces querelles, devenues plus violentes en expirant, un curé d’Ustaritz[23] , nommé St. Martin, inspiroit toutes les vertus, attendrissoit et unissoit toutes les âmes en préchant la grace qui respiroit dans ses traits et dans ses paroles comme dans les paroles et dans les traits du fils de Marie et de Dieu.

Je me suis beaucoup arrêté sur ces Caractères de la religion et de ses ministres dans les Cantons basques, parce que nulle part la puissance du sacérdoce ne peut être ni moins écartée, ni mieux emploiée ; parce que nulle part un seul prêtre ne peut faire naitre autant de sujets soumis et de citoiens utiles.

Un autre trait, commun aux basques de la France et de l’Espagne, je dirois presque une de leurs vertus, c’est leur amour et leur estime pour le labourage et pour l’état de laboureur. Dans leur langue maison de laboureur est une éxpréssion équivalante à celle de nos anciens nobles, Il est d’une bonne maison. Une charrue, une bêche et un attelage ont figuré plus d’une fois avec orgueil dans les armoiries des basques, car ils en ont eu quoiqu’ils n’aient jamais connu la noblesse féodale. Maintenu dans son intégrité et dans un bon état l’héritage de ses pères est parmi eux le premier titre à l’estime publique : vendre un arpent de terre du domaine paternel est une espéce de dégradation. Il a fallu en Europe beaucoup de beaux vers et de proses éloquentes pour sauver les fermiers du mépris et les seigneurs de chateau de l’envie. Dans les sept cantons basques presque nulle part il n’y a ni château ni ferme. Et cependant ainsi que je l’ai déja fait entendre, on y a eu sous le nom d’infansonnat[24] une autre espèce de noblesse, une sorte de Patronage qui ne ressembloit pas en tout mais en partie à celui des Romains. C’étoient des familles

19 - La partie mise entre parenthèses est biffée dans le manuscrit.

20 - Jean Duvergier de Hauranne (1581-1643), abbé de Saint-Cyran, l’un des inspirateurs du mouvement janséniste était originaire de Bayonne. Il y séjourna longuement en compagnie de Cornélius Jansen (Jansénius) qui établit les fondements théologiques du Jansénisme.

21 - Le jésuite Luis Molina (1535-1601) participa par ses écrits aux controverses théologiques sur la notion de grâce divine et fit école.

22 - L’abbaye de Port-Royal fut le principal foyer du mouvement janséniste au cours du XVIIe siècle. L’abbé de Saint Cyran y était chargé de la direction spirituelle des religieuses.

23 - Village important du Labourd qui était le siège du bailliage de la Province. Longtemps florissant au plan commercial grâce à ses échanges fluviaux avec la Navarre, ce bourg dont D.J. Garat était originaire connut une grave crise dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle à la suite de la suppression des privilèges commerciaux dont il bénéficiait. Cf. Ustaritz au temps de la Révolution, Michel Duhart, Bulletin des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, 1989.

24 - Infançon : diminutif de infans, ingénu. L’expression évoque une forme de noblesse en vigueur au Pays basque. Selon l’usage local, c’est la maison et la terre qui sont nobles et confèrent la noblesse à celui qui entre en possession des biens par mariage ou par héritage comme le suggère Garat dans cette même page.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 82

qui avoient donné au païs ou des Cultivateurs, ou des Juges ou des Capitaines qui l'avoient bien servi : la reconnaissance et les loix du païs prenoient un soin particulier de perpétuer de mâle en mâle l'héritage de ces familles. Cette distinction sanctionnée par l'opinion et par les loix, étoit la seule non seulement entre les maisons mais entre les deux sexes. Car chez les descendans des Cantabres soit que la faiblesse appelât la protection et non l'oppression, soit que les femmes y aient eu à la fois de la force et du charme, le partage des biens de la nature et de la société a été au moins égal entre les deux sexes ; et dans le partage des travaux et des fardeaux le sexe le plus fort a composé son préciput[25] des fardeaux les plus lourds et des travaux les plus pénibles. Aussi l'infansonnat d'une héritière et de ses domaines passoit-il avec tous les priviléges au laboureur qui entroit dans le lit et qui labouroit lui même les terres de cette héritière.

Les armoiries de ces maisons étoient très souvent gravées au dessus des portes par où entroient les foins, les gerbes et les vendanges. Qu'on se fasse architecte un instant ; qu'on batisse dans son imagination une habitation qui soit à la fois château et ferme ; on aura une idée de ces maisons, et en même tems une idée de cette noblesse si différente de celle qui a pris naissance dans les forêts du Nord.

Je ne cherche pas à faire agréer mes idées à Sa Majesté l'Empereur par des rapprochemens qui peuvent ne pas lui déplaire : mais je dirai ici qu'il est certain que cette institution de l'Infansonnat inspirée aux basques par tout ce qu'il y a de plus beau et de plus touchant dans les sentimens du cœur humain a beaucoup d'analogie avec cette institution de la Légion d'honneur[26] devenue la noblesse de tous les grands talens et de tous les grands services dans tous les genres.

D'autres peuples que les basques ont considéré le laboureur et le labourage, les ont mis et les ont maintenus en honneur ; mais qu'on y fasse bien attention : partout ailleurs il a fallu des soins pour établir cette considération et pour ne pas la laisser perdre ; on a associé ailleurs les images de l'agriculture à des images plus universellement honnorées : on commande l'estime au nom des maîtres, des héros et des Dieux mêmes, de la terre. Chez les chinois, il faut que l'empereur lui-même aille une fois tous les ans toucher une charrue et ouvrir un sillon ; chez les grecs, on fait du labour et de tous ses instrumens, de la charrue, de la faucille, des créations ou des découvertes de plusieurs divinités ; chez les Romains, la terre ne tréssaille de joie sous le soc qui la sillonne que lorsque le soc est celui d'un triomphateur qui l'ombrage et le couvre de ses lauriers. Ces institutions et ces traditions semblent moins naître d'une haute estime de cet art que destinées à faire naître cette estime ; on ne se confie pas assez à tout ce que le genre humain doit à cet art de bienfaits et de reconnaissance. On l'environne de tous les prestiges de l'orgueil et de la superstition : chez les basques c'est de leurs propres bienfaits que l'on compose tous les droits et tous les titres du laboureur et du labourage dans l'ordre social dont ils ne sont pas le faîte mais les fondemens : et s'il leur faut un merveilleux pour éxalter quelque fois cette estime jusqu'à l'admiration, ils le découvrent ce merveilleux dans l'association des travaux de l'homme à la fécondité et aux créations éternelles de la nature.

Aussi la routine avec ses préjugés n'y a-t-elle point frappé comme de stérilité et le sein de la terre et les travaux des cultivateurs. Sur des sols refroidis très souvent par

25 - Préciput : terme juridique désignant le droit de certains héritiers qui sont autorisés à prélever des sommes d'argent ou des biens avant le moment du partage.
26 - L'ordre de la Légion d'Honneur a été créé par Bonaparte en 1802 pour distinguer les auteurs de services civils ou militaires rendus à la Nation.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 83

l’ombre des montagnes, dans des vallées étroites que les torrens couvrent souvent de cailloux roulés, les jachères sont presque inconnues ; la même terre a souvent deux récoltes par an ; et je le crois, on y a pratiqué de tous les temps cette rotation si féconde de récoltes jaunes et de récoltes vertes, que l’Europe ne doit pas aux Anglais, comme ils s’en vantent, et que les Anglais peuvent devoir aux basques. Arthur Yunk[27] a visité les champs cultivés par les basques françois ; et il en a beaucoup loué la culture, surtout par son étonnement. Cependant la culture des cantons basques Espagnols mérite encore plus d’éloges. En France, les basques ne proménent guère la charrue que sur celles de leurs terres qu’il suffit d’effleurer pour en mettre la fécondité en mouvement. Toutes celles qui exigeroient et plusieurs labours et beaucoup d’engrais sont presque toutes abandonnées aux fougéres et aux genêts épineux dont la triste abondance atteste une fécondité si mal secondée. Du coté de l’Espagne, là où ni la charrue ni les animaux qui la trainent ne peuvent être menés, sur les flancs à pic des plus raides montagnes, les laboureurs du Guipuscoa et de la Biscaie, rangés en ligne comme pour combattre la nature et pour en triompher, enfoncent leurs Laias[28] dans des terres qui touchent aux rocs et qui en ont la dureté ! Les laboureurs d’abord et les moissons ensuite paraissent comme suspendus dans les airs : et ces moissons qui germent et flottent au berceau du torrent n’en redoutent pas les ravages. La vigne qui insinue et implante ses racines dans les fentes des rochers des Alpes doit moins étonner que ces épis de bled qui verdissent et jaunissent autour des rochers des Pyrennées. Ce qui manque en Espagne et en France à la culture des cantons basques pour recevoir tous ses progrès dans l’art et tous ses développemens sur le terrain ce sont les capitaux si nécessaires pour contenir ou diriger les torrens, pour épierrer les montagnes, pour allumer les fours à chaux, pour acheter au loin les platres. Donnez-leur ces capitaux, les pieds, les flancs et les cimes mêmes des Pyrennées seront bientôt des fermes expérimentales et des écoles d’agriculture pour l’empire et pour l’Europe. C’est une des passions des Cantabres basques et les passions heureuses sont aussi fécondes en création que les mauvaises en ravages. L’un des objets de ce mémoire est d’indiquer à tous les cantons basques où ils trouveront ces capitaux.

Les plaisirs, comme les lois, les mœurs et les travaux distinguent les basques espagnols et françois de tous les autres peuples de la terre et les rapprochent entre eux par ces conformités qui appartiennent aux individus d’un seul et même peuple. Quoiqu’on en ait dit, les beaux arts ne naissent pas des progrès des arts nécessaires qui les favorisent extrémement : les arts agréables ont leur berceau au berceau des sociétés humaines comme les arts nécessaires ; et les beaux arts des peuples civilisés ne sont que le perfectionnement de certains arts agréables connus aux sauvages. La collection entière des voyages prouve cette vérité. Le sauvage siffle, chante, danse avant de savoir se vêtir, se loger et assurer sa subsistance. Il est nud ; il peut mourir de faim demain : et aujourd’hui il compose et il exécute des airs et des ballets. Des sauvages qui ne savent pas encore se construire des huttes parlent quelque fois avec éloquence.

Des deux côtés des Pyrennées les basques qui ont conservé tant d’attributs de la nature humaine, ailleurs effacés, font voir que le besoin de jouir ne le cède ni en rang ni en force au besoin de vivre.

---

27 - A. Young (1741-1820) économiste et agronome anglais, qui visita la France à la fin de l’Ancien Régime. Il publia son *Voyage en France* en 1791.
28 - Laia : instrument aratoire, fourche-bêche constituée de deux longues dents longues et d’un manche court.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 84

En Espagne même, comme en France, le basque aime et honore le travail ; mais en france comme en espagne, le travail continu, même avec les plus grands profits, lui paraît un joug sous lequel il ne veut ni s'épuiser ni s'humilier. Il ne quitte pas le travail pour la paresse ; il le quitte souvent pour le plaisir, pour les passions. Et parmi ses passions sont ces exercices qui ne sont guère ailleurs que des amusements, le jeu de paume, la danse, les luttes du chant et des couplets improvisés. Ce qu'il y a de plus remarquable en cela c'est que ces gouts inspirés uniquement par la nature ont fait naitre presqu'au milieu des montagnes et des forêts des spectacles dont le dessein paroit conçu par des législateurs et dont l'ordre est surveillé par des espèces de magistratures. Tout en a été créé pour le plaisir, et tout en sert à l'ordre social.

Ailleurs le jeu de paume consiste en une petite balle lancée et repoussée avec des raquettes dans des enceintes assez étroites et sous les yeux d'un petit nombre de témoins qui suivent rarement une partie jusqu'à ce que le vainqueur soit proclamé. Parmi les Basques et dans leurs jeux de paume, la balle est presque toujours grosse, pesante et dure : il faut la lancer ; la repousser, se la disputer à la main nue ou recouverte d'un gand[29] : les enceintes où se livrent ces espéces de combats ne sont pas resserrées entre des murs qui se touchent et qui ont une toiture. Elles forment de tous les côtés un espace immense et en plein air : les défis, connus quelque fois plusieurs mois à l'avance, et devenus l'entretien de tous les cantons, deviennent aussi quelque fois un objet important pour l'orgueil des deux nations et pour la fortune de beaucoup de particuliers. Toutes les tribus envoient de nombreux spectateurs à ces joutes où les coups douteux sont jugés, en Espagne, par les alcaldes, en France, par les maire et échevins ou par des personnages considérés qui forment à l'instant même sur la place une espéce de jury ; et qui, des rameaux à la main délibèrent en secret et prononcent le jugement à haute voix au milieu de ces nombreuses assemblées où presque personne n'est désintéressé et où nul ne réclame et ne murmure contre les arrèts. Ni dans les gymnases de la Grèce, ni dans le champ de Mars à Rome tout ce que le corps humain peut acquérir de vigueur et de souplesse ne se déploia jamais avec plus d'éclat, jamais en se couvrant de poussière et de sueur la jeunesse la plus brillante ne se prépara mieux à devenir facilement héroïque. Nous rapporterons bientôt ce que faisait des ancétres des basques ce Sertorius qui transporta Rome sur les bords de l'Ebre et que Pompée fit assassiner, parce que, même à la tête des légions Romaines, il ne pouvait le vaincre.

Cet autre exercice qui n'auroit aucun rapport avec la force et ses mâles attributs si la légèreté n'étoit pas une manière de déploier la force et de s'en servir, la Danse qui, chez les peuples modernes n'exprime et n'inspire guére que les mouvemens et les gouts de le volupté, chez les basques, comme dans la plus haute antiquité, naguére encore, avoit tous les caractères, tantôt d'une solemnité religieuse ou politique, tantôt d'une marche guerrière, tantôt d'une pompe funébre. Des Magistrats nommés dans la langue du païs prêtres civils (aousso appessa), et dont la tête n'étoit couverte que de leurs cheveux blancs, menoient cette danse de tout un canton du temple à la place publique comme David[30] marchoit en dansant devant l'arche, comme Plutarque[31] déja plus que sexagénaire, l'olivier à la main,

29 - Le gant utilisé pouvait être en cuir ou en osier tressé (« Chistéra » de *xistera*, 'panier' en langue basque).
30 - David : personnage de l'Ancien Testament, vainqueur du géant Goliath, Roi d'Israël, il fit installer l'Arche d'Alliance à Jérusalem et, à cette occasion, dansa devant elle pour exprimer son allégresse.
31 - Plutarque (v. 46/49 - 125), auteur grec originaire de Chéronnée, en Béotie.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 85

conduisoit à pas mesurés et cadencés les chœurs des jeunes vierges et des jeune garçons de Chéronné[32] : les hommes seuls ouvroient leurs danses terribles au bruit du tambour et des fifres ; les femmes s’avançoient seules ensuite aux doux sons de la flute et du tambourin ; et les deux sexes réunis figuroient bientôt ensemble en mêlant leurs voix à leurs pas, en faisant retentir les airs de paroles improvisées[33] qui peignoient le contraste et l’union de l’énergie de l’homme et des graces de la femme. Dans quelques cités et même dans quelques villages une fête étoit consacrée aux jeunes vierges ; et elle étoit célébrée aux premiers jours du Printems ; un mois après les jeunes adolescens avoient aussi leur fête ; et ces deux fêtes amenoient ensuite celle des jeunes époux.

Avec quelle justesse et avec quelle grâce ces peuples si simples, si peu savans, ont saisi et associé les analogies les plus touchantes des périodes du cours de l’année et des périodes du cours de la vie humaine ! Quelle manière heureuse de transporter et de fondre dans l ‘ordre social et tous les charmes et toutes les forces de la nature ! De combien d’institutions puissantes ces fêtes pourroient être le germe et le modelle ! Combien surtout avec la puissance de l’Empereur, avec son génie, son nom et sa gloire, il seroit facile d’environner ces hommes si sensibles de spectacles qui feroient bientôt des loix de l’empire et de la personne de l’Empereur les objets des plus profondes passions et des plus exaltées !

Entre toutes les manières de sentir et de penser communes aux basques Espagnols et François et qui les séparent de tous les peuples de la terre, il en est une plus singulière encore que les autres et qu’il entre dans les vues de ce mémoire de faire remarquer davantage ; il s’agit encore de noblesse ; il s’agit de cette institution qui n’a guère été totalement inconnue que dans des démocraties sans frein ; et dans des monarchies sans bornes, qui a deffendu plusieurs fois avec un égal bonheur et la liberté et la Puissance, en opposant à l’une et à l’autre des limites devant les quelles elles s’arrétent.

Nous avons vu que l’Infansonnat ne pouvoit rompre l’égalité des hommes, ni même l’égalité des conditions puisque cette espéce de patriciat décoroit très souvent des maisons de laboureurs. Toute autre noblesse, celle surtout des suzerains et des vassaux surtout, ne leur a paru bonne qu’à faire des serfs, qu’à dégrader toute une nation par l’avilissement et les classes privilégiées par la vanité.

Quelques basques, toutefois, mais en très petit nombre, en se distinguant dans les armes, dans les magistratures de la france et de l’espagne avoient mérité les titres de la noblesse féodale. La politesse de nos paysans, trop fiers pour n’être pas polis, honoroit convenablement ces Titres ; les coutumes du pays ne leur reconnoissoient aucune prérogative sociale. Un seul et même homme étoit considéré sous deux point de vue très différens. Comme Espagnol ou François, il était noble : comme basque, il n’étoit que Basque : et lui-même, il faut en convenir, ne croyoit pas dérroger : son orgueil étoit aussi flatté en rentrant dans cette égalité qu’en recevant des titres féodaux et gothiques. Cependant, et c’est ici la singularité que j’ai annoncée, ces mêmes basques si parfaitement égaux entr’eux, tous ensemble, dans leurs rapports avec la france et avec l’Espagne, se sont toujours prétendus, se sont toujours proclamés aussi nobles que les plus nobles François,

32 - Chéronnée : Plutarque fut élu Archonte de sa ville natale et, à ce titre, il présidait les cérémonies.
33 - Garat désigne ici les improvisations versifiées qui se sont maintenues aux siècles suivants sous le nom de « bertsu » (couplets en vers) en langue basque.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 86

aussi nobles que les plus nobles Espagnols : et toutes les tribus basques[34], tous les individus des sept cantons, réclamoient les privilèges honorifiques et utiles comme les membres d'une même famille décorée comme les enfans d'un Baron ou d'un Comte.

Quand on leur a demandé l'origine de cette noblesse, ils ont répondu qu'elle n'en a point ; qu'on ne l'a point vu commencer et qu'on ne la verra point finir. Quand on leur en a demandé les preuves et les titres, ils ont répondu : « nous sommes nobles mais nous ne sommes pas savans ; nous n'avons jamais rien écrit ; d'autres ont trouvé encore de l'illustration dans le soin de recueillir et dans le talent d'écrire ce que nous avons fait : vous nous voiés resserrés entre des rochers et des gorges de montagnes mais tous les siècles sont pleins de la gloire de nos ancêtres et nous ne l'avons pas abdiquée : l'antique Rome a été notre ennemie avant que nous ayons tant ajouté à ses vertus et à sa puissance : elle ne nous a point flattés. Lisez en les poètes, les orateurs, les historiens : ils vous diront ce que nous avons été contre Rome et pour elle. Vous trouverez quelques branches de nos arbres généalogiques, et quelques unes des lettres patentes de notre noblesse dans ces chefs d'œuvres d'éloquence, d'histoire et de poésie. »

Je n'imite point ici ces historiens de l'antiquité qui prêtent à tous leurs héros des discours qu'aucun n'a jamais pu tenir. Je traduis presque mot à mot des discours tenus par des Basques qui ont enfin appris à écrire en latin, en François et en Espagnol.

La vanité blessée a pu faire semblant de rire de ces réponses faites très sérieusement et de ces discours qui ressemblent un peu a ceux des deux Peres de Chiméne et de Rodrigue[35]. Des monarques qui ont régné avec gloire sur l'Espagne et sur la France ont confronté ces réponses avec les témoignages des siécles ; et ils ont apposé leurs sceaux sur les sceaux du génie et des âges. Des lettres patentes des Rois de Castille, dans le seizième et dans le dixseptiéme siècles, ont reconnu une noblesse commencée[36] il y a plus de quatre mille ans dans Tyr[37] et dans Sidon[38] : elles ont garanti à une noblesse de tribu toutes les prérogatives individuelles d'une noblesse de maison et de famille. En France, les Rois n'ont pas prononcé avec cette précision solennelle des loix ; mais les magistratures les plus hautes et les grades éminens du service militaire n'ont jamais été refusés aux basques françois quand ils les ont sollicités par leurs talens ; seul genre de sollicitations qui ait été à leurs usages. Un basque de soldat devenu colonel n'auroit jamais été appellé en France officier de fortune[39] ; et cette sotte injure, il l'auroit acceptée comme un hommage parce qu'il auroit su que les favoris constans de la fortune sont ceux dont elle n'a

34 - Le brouillon du rapport (Mansucrit « Darricau ») présente la variante suivante : « tous les membres des sept tribus basques »

35 - Chimène et Rodrigue : personnages du *Cid*, la pièce de théâtre de Pierre Corneille (1637).

36 - A une époque où l'explication de l'origine des langues et des peuples passe par le recours aux civilisations connues ou plus ou moins mythiques de l'Antiquité, D.-J. Garat adopte l'hypothèse phénicienne pour expliquer l'origine des Basques et de leur langue. Il fait des habitants de Tyr et de Sidon les fondateurs des premières colonies de la Péninsule ibérique et des Cantabres de l'Antiquité romaine, les héritiers des marins phéniciens ; ensuite, il inscrit les Basques de l'époque moderne, ses contemporains dans cet héritage antique. Cette continuité sans faille constitue le cœur de la démonstration qu'il développe dans ce rapport de 1811 et, selon lui, fonde historiquement sa proposition de créer une nouvelle entité administrative, la « Nouvelle Phénicie ».

37 - Tyr : ancienne cité phénicienne, aujourd'hui Sûr au Liban..

38 - Sidon : ancienne cité phénicienne, aujourd'hui Saida, au Liban.

39 - Officier de fortune : l'expression –péjorative- désigne un officier sorti du rang. Cf. *L'impôt du sang. Le métier des armes sous Louis XIV,* Drévillon Hervé, Ed. Tallandier, 2006.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 87

pu faire ses victimes, sont ceux qui ont eu plus de talens et de vertus qu’elle n’a de caprices de puissance.

Que si je m’arrête si longtems sur cette prétention des basques à jouir en France et en Espagne des privilèges de cette même noblesse qu’ils ont toujours exclue de leurs propres cantons, on peut bien croire que ce n’est point par le désir de la voir ressusciter : les distinctions honorifiques établies par Napoléon dans l’ordre social de l’empire ont mieux détruit encore que les proclamations de la République cette noblesse féodale qui étoit ancienne plutôt qu’antique et vieille plutôt qu’ancienne. Au fonds cette noblesse des tribus, des familles et des individus basques n’étoit que la gloire de leurs ancêtres ; elle n’étoit que l’éclat réfléchi, accru ou conservé de siécle en siécle des noms des Phéniciens, des Luzitaniens[40] et des Cantabres. Or chez les peuples, on le sait, la gloire des ancêtres par cela même qu’elle dégrade les descendans qui n’y ajoutent rien, est une obligation, et une garantie pour la succession non interrompue, pour la perpétuité des actions et des ouvrages où elle a pris son origine et ses progrès. En rappelant ce que les basques ont fait dans les temps les plus anciens et les plus modernes je puis indiquer à l’Empereur ce qu'ils peuvent faire encore et ce qu’ils feront s’il les réunit tous dans son empire et sous son trône.

Seconde Partie

Tableau historique de ce qu’a fait le Peuple Primitif de l’Espagne dans les diverses Révolutions de la Péninsule.

Je vais donc ouvrir et parcourir très rapidement l’histoire du monde : les basques n’ont pas d’autres archives.

Leur premier titre, non de gloire et de grandeur précisément, mais au moins, de noblesse Européenne c’est d’être un reste très bien conservé du peuple primitif de toutes les Espagnes ; de ce peuple premier occupant, qui fit retentir le premier des pas et des voix d’homme dans la vaste solitude de la péninsule non peuplée encore.

Quelle histoire ou même quelle fable remonte à cette époque et en parle ? Aucune. Mais dans ce silence universel de la fable qui ment toujours et de l’histoire qui est si souvent fabuleuse, les montagnes, les mers, les rivières de la Péninsule, des cités et des tribus qui ne sont plus, premiéres en quelque sorte, la parole, à travers une foule de noms effacés les uns par les autres, elles nous montrent les noms qu’elles ont primitivement reçus et portés. Tous ces noms sont des mots basques ; des savans de toutes les nations en ont laborieusement cherché l’origine et la signification dans l’érudition la plus profonde ; mais elles ne pouvoient étre trouvées que par des ignorans qui ne les chercheroient pas. Tous ces noms sont des mots basques et notre langue les explique tous sans aucun effort comme sans aucun doute. Lorsqu’une montagne est distinguée par la largeur de ses flancs son nom primitif dans la péninsule a été le mot sabal[41]; et c’est le mot basque qui exprime l’idée de la largeur elle même. Lorsque les premiers habitans de Valence[42] creusèrent des excavations profondes pour y recéler et pour y conserver

40 - Lusitaniens ou Lusitains : peuple qui occupait la partie ouest de la péninsule ibérique, le Portugal actuel ; ils furent vaincus par les Romains au premier siècle av. J.-C.
41 - « Zabal » selon l’orthographe basque moderne.
42 - Valencia, ville d’Espagne située sur la façade méditerranéenne.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 88

probablement des grains et des fruits, ils les appelèrent siloa[43] et siloa dans notre idiome veut dire trou profond, éxcavation. Ainsi des noms qui pour les autres langues ne signifient rien sont pour la notre des mots, qu'elle a choisis elle même pour en faire l'expression la plus fidèle des choses qu'ils dénomment. Je trouverois facilement dans ma mémoire cent exemples de la même évidence. Et qu'on le remarque ; je n'imite en rien les étymologistes qui font subir vingt métamorphoses à un mot pour le faire arriver à sa forme et à sa signification primitive. Je le prends, je le laisse tel qu'on me le donne : et au premier coup d'œil, comme au dernier, il me fait voir tout ce que j'ai besoin d'y découvrir. Nos mots n'ont besoin ni de dictionnaires ni d'interprétation ; ils se définissent eux mêmes ; ils sont nos interprètes. Ils ne nous menent pas trop loin, mais ils nous guident très bien : et dans cette question si importante de l'existence première et des droits du peuple dont ils sont la création ils font remonter avec sureté à travers les siécles au droit du premier occupant de toutes les Espagnes. Qui pourroit nier que ces noms primitifs au dela des quels il n'y a rien ont été et sont sur tout le globe, comme des inscriptions qui gravent et qui constatent la prise de possession, la prospérité du premier occupant ? Ceux qui les premiers ont imposé les noms et aux continens et aux iles en ont été les premiers maitres ; et, alors même qu'ils sont légalement dépossédés, il semble qu'ils ne soient jamais expropriés. Quand nos livres sacrés et un de nos poètes les plus philosophes, nomment Adam le grand nomenclateur, Adam est constitué presque propriétaire et du globe et de tous les êtres qu'il a nommés ! Religion et philosophie sur ce point tout doit être d'accord et tout l'est. Et en supposant qu'elle n'existat point cette loi de la prescription née de l'usurpation mais sanctionnée par la propriété, cette loi aussi sainte par ses résultats et par ses avantages pour le genre humain que peu honnorable pour l'homme par son origine et par sa nécessité ! Un aréopage de demi Dieux devant le quel on porteroit les titres des basques à la propriété de toutes les Espagnes les mettroient sur le champ en pleine possession et du domaine et de la souveraineté de la Péninsule.

On demande ce qu'étoient ces premiers occupans de l'Espagne, d'où ils venoient. Si on veut avoir vingt réponses différentes, toutes fort peu satisfaisantes et quinze ou seize au moins d'absurdes, il faut les chercher dans ceux qui ont disserté sur les origines du genre humain ; car c'est la surtout qu'on a cherché les origines du peuple primitif de l'Espagne. On alloit de ce qui étoit inconnu à ce qui étoit plus inconnu encore. Ce n'est point la route que suit la lumière ; ce n'étoit pas le moyen de sortir des ténébres. Ils ont pu espérer d'en sortir, ceux qui connoissant le vocabulaire de la langue des basques ont imaginé de le rapprocher des débris de plusieurs vocabulaires des langues les plus anciennes de l'asie mineure : un assez grand nombre de mots phéniciens et de mots basques sont identiques ou analogues. Est-ce par hazard que les mémes idées ont été attachées aux mêmes sons dans l'orient et dans l'occident à Tyr et à Cadix[44], dans le temple de Beroë[45] et dans les églises d'Iruna[46], antique nom de Pampelune ? Je pourrois le croire si j'ignorois les antiques et fréquentes communications de l'orient et de l'occident par les routes si courtes et si faciles de la méditerranée : mais quand il est si bien établi que vingt colonies et vingt dialectes ont été portés et placés par les Phéniciens sur les deux bords opposés de cette mer et dans les iles qui s'élèvent du milieu de ses

43 - « Ziloa » selon l'orthographe basque moderne.
44 - Cadix : ville portuaire située en Andalousie, sur la côte atlantique.
45 - Beroë : cité de Macédoine.
46 - Iruña est encore le nom qui désigne la ville en langue basque moderne.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 89

eaux : même avant que Sénéque[47] me l’apprenne je suis porté à penser que c’est la langue des Phéniciens qui étoit également parlée il y a deux mille ans et dans les montagnes de la Corse et dans les montagnes des Pyrennées : et je ne puis plus me dispenser de conclure que le peuple primitif des Espagnes, ou les basques sont venus de la Phénicie comme leur langue. D’autres analogies fortifient celle-là : mais elle suffit pour résoudre la question.

L’histoire, il est vrai, suppose l’Espagne déja peuplée lorsqu’elle parle pour la première fois du commerce des Phéniciens avec les Espagnols.

Mais en tout païs et en tout genre les premiers récits des historiens sont très postérieurs aux premiers événemens historiques. Les Phéniciens ne nous sont guère connus que par les Grecs venus longtemps après et par les hébreux qui les avoient exterminés en partie : beaucoup de peuples se sont plus occupés à cacher ce qu’ils avoient fait et ce qu’ils faisoient qu’à le publier. On connoit les voiles mystérieux dont se couvroit l’Egypte des Pharaons ; et la Phénicie n’étoit pas moins attentive à cacher les routes de son commerce et les sources de ses richesses. Sa jalousie à cet égard, étoit tour à tour infame et héroïque. Les vaisseaux phéniciens, des qu’ils pouvoient craindre d’être suivis et observés dans leurs échanges, tantôt fondoient sur les vaisseaux de leurs alliés pour les ensevelir dans les flots, tantôt s’y faisoient engloutir eux mêmes. Ces marchands avoient aussi leurs Décius[48]. Ils ont donc pu visiter, peupler, et dépouiller la Péninsule de ses inépuisables trésors plusieurs siècles avant que l’histoire célébrat ou révélat leurs navigations.

J’observe ensuite qu’au premier instant où l’histoire montre les Phéniciens en Espagne on les voit reçus par les indigènes non comme des commerçants utiles et préférés, mais comme des amis et comme des frères. Entr’eux l’échange des biens ressemble à un échange de bienfaits ; le commerce ressemble à l’hospitalité qu’il a fait disparaître de la terre entière. Voilà ce qui, dans Diodore de Sicile[49] même, qui n’est pas un grand peintre, donne à cette partie de l’histoire du commerce des Phéniciens l’air d’un morceau d’épopée plutôt que d’un morceau d’histoire.

Les rapports de la consanguinité et ses affections expliqueroient ce merveilleux et le rendroient naturel.

Il y auroit, il est vrai, une autre manière de l’expliquer plus simple encore peut être : c’est de supposer que les indigénes de l’Espagne appelés si souvent barbares par les Romains et par les Grecs étoient alors des peuplades aussi simples, aussi ignorantes que ces sauvages du nouveau monde qui, trois mille ans après, livroient si gratuitement aux Espagnols l’or et l’argent de leurs fleuves et de leurs mines.

Mais si on écarte ce nom de barbares qui, sous la plume des historiens grecs ne signifie guère qu’étrangers et sous la plume des historiens romains qu’ennemis ; si on donne uniquement son attention aux portraits que ces mêmes historiens romains et grecs tracent des indigènes de l’antique Espagne ; ce dont on sera frappé c’est de tous les contrastes qu’ils présentent avec le peuple infortuné découvert par Colomb.

47 - Sénèque (4 av. J.-C. - 65) : homme politique, philosophe et écrivain romain, né à Cordoue qui fut exilé en Corse entre 41 et 49 avant de rentrer à Rome où il avait été nommé précepteur de Néron.
48 - Décius (200-251) : Garat fait peut-être allusion à cet empereur romain ((249-251) qui déclencha la première persécution systématique contre les chrétiens en voulant restaurer l’unité morale de l’Empire autour de la religion traditionnelle.
49 - Diodore de Sicile (90 a.v. J.-C. - 20 av. J.-C.) : historien grec originaire de la Sicile.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 90

Ces Espagnols primitifs tels qu'ils nous sont peints par leurs ennemis ne nous montrent, sans doute, aucun des grands progrès des arts et des sciences. Mais s'ils n'ont rien fait de tout ce qui sert à la gloire ou à l'ostentation, ils ont déja tout ce qui peut être sert le mieux au bonheur. Leurs arts qui sont très simples et qui ne sont pas du tout grossiers forcent autour d'eux la terre et les eaux à leur donner les alimens qu'ils préférent et les fruits qui flattent le plus leur gout ; ils ont l'abondance que donne la culture et ils ne négligent pas les dons gratuits de la nature. Dans leurs greniers, dans leurs siloa à côté des monceaux de froment s'élevoient des monceaux de glands doux, friandise encore aujourd'hui des sallons et des Dames de la Biscaye.

Le nom même que nous nous donnons entre nous, seul nom qui soit le notre, le nom d'Escualdounac[50] nous fait remonter à cette époque de civilisation où, dans la grèce, les ancêtres de Thémistocle[51] et d'Epaminondas[52] qui connoissoient déjà les dons de Céres[53] se nourrissoient pourtant encore des glands de Dodone[54]. La terre prodiguoit le fer à leur courage et ils avoient su lui donner dans leurs forges des formes que les Romains imitèrent heureusement pour leurs conquêtes. L'Epée Espagnole a été l'effroi des légions avant qu'elles eussent appris à en faire une de leurs armes. Ils avoient su distinguer dans les végétaux les poisons les plus subtils et les remèdes les plus puissants ; et jamais on n'entendoit parler de poisons parmi eux que lorsqu'ils en prenoient dans des combats désespérés pour ne tomber aux mains de leurs ennemis que mourants d'une mort qu'ils s'étoient donnée eux-mêmes ; leurs empoisonnements même étoient héroïques.

Sur cette terre de la Semtubalie (nom primitif de l'Espagne) plus élevée au dessus du niveau des mers que tout le reste de l'Europe, plus rapprochée du ciel, en quelque sorte, leurs regards souvent fixés sur le magnifique spectacle de l'armée céleste avoient observé et marqué avec précision les mouvements et les repos apparents des astres qu'il est si important à la terre de bien connoitre : les langues qu'on appelle si fastueusement savantes n'ont pas aussi heureusement que leur langue distingué et accordé les mois lunaires et les mois solaires. Aucun calendrier, pas même celui des Grecs, n'a fait des noms même des douze mois une description aussi exacte, et aussi poétique à la fois, de tous les phénomènes du ciel et de la terre qui varient de tant de manières le tableau mouvant de l'année. Ils ne sont vrais à la lettre que du calendrier des basques ces vers de Rosset[55] qui semblent l'être de l'abbé Delisle[56].

« Le ciel devient un livre où la terre étonnée,

« lut en lettres de feu l'histoire de l'année. »

---

50 - Garat donne ici le nom par lequel les Basques se désignent eux-mêmes dans leur langue, littéralement « ceux qui possèdent la langue basque »

51 - Thémistocle (525 av J.C - 460 av J.C) : général et homme politique grec, vainqueur des Perses à Salamine (~ 480 av J.C).

52 - Epaminondas (418 av JC – 362av JC) : général et homme politique grec, vainqueur des Spartiates à Leuctres (371 av J.C)..

53 - Cérès : divinité de la fertilité chez les Romains identifiée à Déméter, déesse de la terre cultivée dans le panthéon grec.

54 - Dodone : cité grecque de l'Antiquité.

55 - Rosset François (1570 - 1619) : poète français de la période dite « baroque », traducteur de la deuxième partie du Don quichotte (1618), auteur d'un recueil de nouvelles Histoires mémorables et tragiques de ce temps (1619).

56 - Delille Jacques (1738-1813) : poète français, auteur d'une célèbre traduction des Géorgiques (1770) de Virgile et de recueils de poésies. La parution de *Jardins* (1782) lui valut une grande notoriété.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 91

Ce n’est encore là que le berceau de l’astronomie, mais dans ce berceau, s’il n’avoit pas été si souvent couvert des ruines et des décombres de tant de peuples, auroient ouvert et auroient exercé leurs yeux à la lumière plus d’un Hipparque[57] et plus d’un Laplace[58].

Ces peuples primitifs de l’Espagne paroissoient mieux organisés encore pour les beaux arts que pour les arts nécessaires et pour les sciences.

On assure que ce nom de Cantabre que d’autres peuples leur donnèrent leur fut mérité dans l’origine par les chants perpétuels dont ils faisoient retentir les deux bords de l’Ebre. Et aujourd’hui encore ce fleuve qu’on diroit harmonieux retentit de tous côtés de chants d’amour ou de chants de guerre : aujourd’hui encore les basques chantent des airs qui ont peut-être une antiquité de trois mille ans et qui ont été copiés avec émotion par l’auteur du Devin du village[59]

Ce n’est pas seulement le chant qui est mélodieux chez ces peuples, c’est encore la parole : la parole mesurée par la quantité, et modulée par les accents, y est réellement comme un récitatif obligé qui va toujours être coupé et terminé par de grands airs.

Dans les guerres leur pas de charge étoit une danse, et rien ne seroit plus aisé que de les mener encore en dansant au plus fort d'une mêlée sanglante. On n'a eu jamais aucun besoin du tapage des tambours pour accélérer et précipiter leurs marches guerrières : mais, comme chez les Spartiates[60], on a connu le besoin de les modérer et de les ralentir par les doux sons des flutes.

Je ne diroi plus qu’un mot sur leurs dispositions aux beaux arts, sur leur aptitude à ces talens de l’imagination ou plutôt du cœur qui presque toujours chez les hommes prennent leur naissance et leur développement dans leur amour pour les femmes. Il n’y a rien heureusement de moins rare sur la terre que de voir les femmes aimées par les hommes. Mais pourtant l’amour des Espagnols pour les femmes est devenu célébre sur toute la terre. Cette passion universelle a eu chez eux dans tous les siécles ou des degrés ou des traits extrêmement distinctifs : et il faut le dire elle s’est distinguée moins encore par sa violence peu redoutée des femmes que par des caractères bien plus propres à les rendre heureuses. J'ai vu partout les femmes adorées par leurs amans et opprimées : nulle part, autant que chez les descendans du peuple primitif de l’Espagne, je n’ai vu les femmes chères à leurs maris et par eux honorées. La mère de famille n’y a pas un trône, mais elle y a une souveraineté.

Non ; si les premiers Espagnols de la Péninsule, si les ancêtres des Cantabres et les Cantabres eux mêmes ont ressemblé à quelqu’autre peuple, ce ne peut être qu’à ces Grecs des temps héroïques et presque fabuleux si bien peints par le grand peintre, par Homère. Et chose vraie autant qu’elle est étonnante ou simple suivant les points de vue d’où on la considère, plus on s’enfonce dans les vallées et dans les gorges des Pyrennées, plus aujourd’hui encore cette ressemblance vous frappe en tout et partout : de là sont nés ces bruits qui ont tant circulé dans les siécles et qui pourtant n’ont pu s’accréditer ; de là cette supposition extraordinaire que le

58 - Laplace Pierre-Simon (1749-1827) : astronome, mathématicien et physicien français.
59 - Le Devin du village : cet opéra-comique créé en 1752 pour la première fois à Fontainebleau, en présence du Roi Louis XV, valut à J.J. Rousseau sa notoriété de compositeur ; moins connue que sa production littéraire et philosophique, son œuvre musicale affiche un grand intérêt pour les chansons traditionnelles, ainsi que le suggère Garat.
60 - Habitants de la Cité grecque antique de Sparte, également appelée Lacédémone.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 92

Législateur de Lacédémone[61], que Licurgue[62], dans les voyages qui le préparoient à donner des lois à sa patrie et tant d'étonnement au monde, descendit sur les cotes de l'océan Cantabrique à la tête d'une colonie qu'il y établit et qu'il y laissa après avoir créé pour elle non seulement ses lois et ses institutions mais sa langue même : on croiroit alors qu'un grand philosophe peut enfanter toute une langue comme un grand poëte un poëme épique : que tout un peuple peut l'apprendre par cœur comme on apprend quelques centaines de vers et la transmettre à ses descendans ainsi que l'éternel après avoir créé le monde l'a confié à la nature des choses et aux lois du mouvement.

Ce sont là des fables, mais elles ne font tort ni aux peuples primitifs de l'Espagne, ni à Licurgue.

Ce qui résulte de tout ce qui est prouvé et même de tout ce qui l'est si peu, c'est que les traits sous les quels ont été peints les Cantabres et leurs ancêtres soit par les poëtes soit par les historiens ne peuvent convenir qu'à une de ces colonies qui se transportant d'un Empire civilisé dans un désert, y portent les créations les plus nécessaires du Génie et de la Civilisation et y reprennent la simplicité et l'énergie de la nature, ses affections les plus tendres et ses passions les plus terribles. Les premiers Grecs reçurent précisément ces mêmes caractères des colonies phéniciennes dont l'établissement et l'influence chez eux ne sont pas contestés. Il faut en conclure que la première population de l'Espagne a été phénicienne comme la première civilisation de la grèce : et une autre conclusion tout aussi vraie, quoique moins immédiate et très générale c'est que si les espérances quelques fois conçues de l'amélioration des destinées humaines sur toute la terre ne sont pas totalement chimériques elles seront réalisées par les résultats très douteux et très lents de ces colonisations où la civilisation et la nature se corrigent l'une par l'autre.

Elles auroient pu se réaliser, je le crois, en grande partie dans la Péninsule de l'Espagne si ces colons de la Phénicie n'avoient eu des relations qu'avec leur Métropole ; mais la phénicie avoit un grand nombre d'autres colons sur toutes les côtes et dans toutes les iles[63] de la Méditerranée ; et les Carthaginois[64] ceux de ses enfans devenus les plus célébres dans l'histoire avoient bientôt sinon perdu, au moins beaucoup altéré le génie de la métropole dans les déserts et dans les guerres de l'affrique.

Les conquêtes ont plus d'une fois aggrandi le champ du commerce : et Alexandre[65] en a donné un exemple dont les bienfaits durent encore. Mais un commerce fait les armes à la main est contre la nature des choses ; il est même contre la nature des conquêtes : et un Peuple qui commerce ainsi finit tôt ou tard par n'être ni conquérant, ni commerçant ; mais il est conquis.

C'est ainsi que les Carthaginois faisoient le commerce.

Ils ne tardèrent pas à se présenter sur les côtes si voisines d'eux de l'espagne, avec les insinuations du commerce et l'ardente ambition des conquêtes.

A l'époque de leur première arrivée et même longtemps après il n'y avoit dans la

61 - Lacédémone : autre nom de la cité grecque antique de Sparte.
62 - Lycurgue (IXe siècle av. J-.C.) : législateur mythique de la cité grecque antique de Sparte.
63 - Colonies phéniciennes en Méditerranée : Chypre, Crète, Sicile, Malte notamment.
64 - Carthage (814 - 813 av. J-.C.) : cité antique d'Afrique du Nord, fondée par les Phéniciens selon le poète latin Virgile.
65 - Alexandre le Grand (356 av. J-.C. - 323 av. J-.C.) : Roi de Macédoine, vainqueur des Perses et fondateur d'un immense empire qui s'étendait de la Grèce à l'Inde.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 93

Péninsule que trois peuples ; et ces trois peuples ne sont proprement qu’une seule famille. C’est une métropole entre deux de ses colonies ; c’est comme une mère entre deux enfants. Les trésors de l’asie, de l’affrique et de l’occident de l’Europe paroissoient être placés et partagés entre les mains de trois Peuples qui ont une seule et même origine pour être réunis plus facilement entre les mains de chacun des trois. Qui ne croiroit que les échanges si faciles de tant de biens vont rendre plus étroits entre eux les nœuds de la Paix et de l’amitié ? Les comptoirs se changent en forteresses, les places de commerce en places d’armes, les fleuves, les bords de l’océan et de la méditerranée sont couverts et traversés en tous sens par des navires qui se cherchent pour s’anéantir ; partout il y a des combats et nulle part de commerce, nulle part d'autres échanges que ceux des coups mortels qu’on se porte. C’est Carthage[66] qui a allumé cette guerre parricide et si folle.

Les indigènes ont prévu facilement que les vainqueurs, quels qu’ils soient, après tant de richesses et tant de sang perdus dans les combats, s’empareroient de la péninsule pour se payer des frais de la Guerre ; qu’ils se regarderoient comme les propriétaires et des champs de bataille où ils auront vaincu et des auxiliaires qui les auront servis dans leurs triomphes : ils en concluent que leur intéret est de prolonger la guerre parce qu’en se prolongeant elle peut détruire et elle doit épuiser et Phéniciens et Carthaginois. Ils se placent donc et se battent tour à tour sous les drapeaux et de Carthage et de Tyr ; ils sont toujours pour le vaincu et toujours contre le vainqueur : ce qui parait magnanime et ce qui n’est pourtant qu’une politique prévoyante aussi peu rare d’ailleurs dans les forêts que dans les cabinets.

Ce que je veux et ce que je dois remarquer dans cet écrit, c’est que dans ces guerres des Phéniciens et des Carthaginois, faites sur les deux élémens, les indigènes de l’Espagne ne se battent pas moins bien sur les eaux que les deux peuples qui ont été les créateurs de la Navigation. Dés cette Epoque les Espagnols primitifs prennent comme rang entre les premiers marins du globe. Ce rang leur est assigné et garanti par le nom qu’on leur donne alors et par le nom qu’on donne alors à l’Espagne toute entière. On nomme l’Espagne Igleta, c’est à dire, <u>païs des eaux</u> dans notre langue basque ; et les Espagnols <u>iguelac</u>[67] , c’est à dire habitans des eaux, grenouilles, loups de mer, marins et nageurs intrépides et audacieux.

Les Carthaginois si près, en Espagne, de l’affrique et de toutes leurs forces, devoient triompher des Phéniciens, qui devoient traverser deux fois la méditerranée, dans toute sa longueur, pour faire venir des renforts de Tyr et de Sidon. Les Phéniciens vaincus allèrent donc renfermer leur commerce dans l’orient dont les aromates, les parfums, les perles et surtout les étoffes d’un tissu doux et éclatant, valoient bien les mines des Pyrennées et ne s’épuisoient pas de même : et les Carthaginois qui n’avoient guère que des ruines pour Trophées comprirent que des alliances seroient plus sures que la domination avec ces indigènes qui venoient de déployer tant de bravoure et de talens dans tous les genres de combats. Cette modération, d’abord forcée, leur devient si utile qu’ils la gardent assez longtems ou qu’ils en couvrent les violations avec assez d’adresse pour obtenir non la

66 - Carthage : Carthage établit un empire économique en Méditerranée et s’opposa aux Grecs en Sicile et aux Romains pour la maîtrise de la Péninsule ibérique. Sous la direction de la famille Barcas, notamment Hamilcar et son fils Hannibal, Carthage mena des expéditions contre Rome en Espagne et en Italie (Guerres puniques) qui conduisirent les Romains vainqueurs à détruire la ville au cours de la troisième punique (149 av. J-.C. - 146 av. J-.C.).
67 - Igela : grenouille dans la langue basque moderne.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 94

soumission de ces peuples mais leur dévouement : et elles ne tardèrent point à se présenter les occasions, ou les Carthaginois devoient apprendre de l'expérience combien les peuples qui se dévouent servent mieux que ceux qui se soumettent.

Tandis que Carthage se croyoit déja la plus puissante des nations parce qu'elle en étoit la plus opulente, tandis qu'elle croyoit marcher à l'empire du monde par les routes et par les progrès de son commerce, Rome pauvre encore après cinq siècles de Triomphes, honoroit sa pauvreté comme une source inépuisable d'hommes, de vertus et de victoires ; fecunda vivorum. Déja depuis longtems Carthage avoit établi dans la Sicile ses comptoirs qu'elle protegeoit par ses flottes. Rome arrivée de victoire en victoire aux extrémités de l'Italie voyant la Sicile, qui en est si près, pensa qu'elle en avoit été détachée par quelque secousse des volcans et qu'elle appartenoit toujours à l'Italie et à ses vainqueurs. Ce raisonnement de soldat fondé sur une très bonne théorie du globe physique alluma la guerre non pas entre la Sicile et l'Italie mais entre Rome et Carthage : la Sicile d'abord et bientôt l'univers doivent être le prix du vainqueur.

Dans la première des trois guerres puniques, dit Florus[68], la guerre commença, dans la seconde on la fit, dans la troisième on la termina.

Ces abrégés de l'histoire en sont la mort : cette manière de l'écrire amuse les esprits et les rend puérils ; il faut chercher d'autres instructions dans ces expériences des siécles.

Ces trois grandes luttes entre une nation qui achetoit ses soldats partout et une nation elle même de soldats ; entre une nation qui avoit toujours fait la guerre de terre et de mer, et une nation qui n'avoit jamais fait que la guerre de terre ; ces trois luttes sont terminées par des résultats devenus l'éternelle leçon et de ceux qui régnent sur les monarchies et de ceux qui gouvernent les républiques.

Dès la première guerre punique, Rome si novice dans la marine ne s'y montre pas très ignorante. Les forêts du Latium[69] et de la Sicile ne se métamorphosent pas, sans doute, en vaisseaux à la voix du Sénat[70] ou des Consuls[71]. Mais la hache de leurs charpentiers donne rapidement à tous les bois de construction toutes les formes des navires de Carthage ; mais presqu'aussitôt que Rome a des vaisseaux, elle a des pilotes : et presqu'aussitôt qu'elle a des escadres[72], ses escadres victorieuses transportent les légions[73] aux portes de Carthage.

En général l'art même le plus difficile ne se traine lentement à sa perfection que chez ses premiers inventeurs : dès qu'il a fait chez un seul peuple tous les progrès qu'il peut faire, il est bientôt appris tout entier par tous les Peuples ; tous peuvent bientôt posséder et ses principes élémentaires et ses hauteurs les plus transcendantes.

Les créations sont lentes parce que ceux qui créent ne savent où ils doivent diriger leurs observations et leurs essais, les imitations, quelque fois plus parfaites que les créations elles mêmes sont rapides, parce que l'œil, l'esprit, la main tout est

68 - Florus (1er siècle) : Historien latin.
69 - Latium : région historique de l'Italie centrale dont Rome devint la Cité principale au cours du 1er millénaire av. J.-C.
70 - Sénat : nom de la principale assemblée de la vie politique romaine dans l'Antiquité.
71 - Consul : magistrat romain élu pour un an, détenteur du pouvoir suprême en compagnie d'un collègue qui avait les mêmes prérogatives.
72 - Escadre : force militaire navale.
73 - Légion : unité fondamentale de l'armée romaine.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 95

guidé par les modèles.

Un peuple qui a du génie et qui n’a pas le temps d’apprendre un art trouve quelquefois rapidement des moyens de s’en passer.

Rome qui, au premier instant de la première guerre punique, connoissoit si bien les manœuvres de terre et si peu les manœuvres de mer crée des machines qui lancées des vaisseaux Romains sur les vaisseaux Carthaginois qu’elles accrochent, rendent les flottes immobiles sur les flots agités et convertissent presque les combats de mer en combats de terre. Par là elle se remèt dans sa force et elle remèt Carthage dans sa faiblesse. Rome enfin dès cette première lutte triomphe plusieurs fois sur l’élément même de Carthage ; de son côté il est vrai, Carthage détruit plusieurs fois les légions Romaines sur terre : elle s’enorgueillit surtout de cette victoire remportée sur Régulus[74] et que la magnanimité patriotique du consul vaincu et prisonnier a tant fait servir au talent des orateurs et des poëtes. Mais Rome fait tout par elle même : charpentiers, pilotes, soldats, tout est Romain. Carthage pour triompher de Régulus a tout emprunté : son général Xantippe[75] à Sparte ; sa cavalerie aux Numides[76] ; et la plus grande force de son armée, son infanterie aux Espagnols[77].

Je ne sors, comme on voit, ni de l’Espagne, ni de mon sujet : la seconde guerre punique va m’y ramener encore mieux.

On ne voit presque plus Carthage dans cette Seconde guerre punique : on ne voit qu’une seule de ses familles, celle des Barcas, et dans cette famille on ne voit guerre qu’un seul homme : Annibal. Je ne juge pas le caractère d’Annibal par le portrait qu’en trace Tite Live[78] : autant vaudrait le juger sur les actes d’accusation des Hannon[79], de père en fils ennemis des Barcas. Tite live d’ailleurs toujours écrivain élégant et riche ne dessine pas une figure comme Tacite[80] ni même comme Saluste[81]. Il est trop patriotique dans ses admirations et dans ses haines qui sont toujours celles de Rome. Où Tite Live est admirable c’est dans les grands tableaux des grands événements : et c’est dans ces tableaux que je cherche l’idée qu’on doit avoir d’Annibal.

Tout ce qu’on nous dit de l’éducation d’Annibal nous feroit croire qu’il ne reçut que celle des camps ; quand on le voit agir, quand on l’entend parler au milieu des nations, dont, quelque part qu’il soit, son quartier général est toujours comme environné, on est porté à penser qu’il a été instruit à régir les peuples autant qu’à commander les armées, et que les richesses de Barcas ont tenu près de lui sous les tentes mêmes et sous les drapeaux quelques uns de ces philosophes de la Gréce et de l’orient qu’on appelait si souvent auprès du berceau des Princes héréditaires.

74 - Régulus : homme politique et général romain. Fait prisonnier par les Carthaginois en 255 av. J.-C., ce consul romain fut envoyé à Rome pour effectuer un échange de prisonniers. Ayant dissuadé ses compatriotes de négocier avec Carthage, conformément à la parole donnée, il retourna chez ses ennemis et fut supplicié.
75 - Xanthippos : général spartiate au service de Carthage, vainqueur de Régulus.
76 - Numides : peuple d’Afrique du nord dont certains rois comme Masinissa ou Jugurtha opposèrent une farouche résistance aux Romains.
77 - Les cités et les peuples de la Péninsule ibérique étaient pour la plupart les alliés des Carthaginois lors des Guerres puniques.
78 - Tite-Live (64 ou 59 av. J.-C. - 10) : historien latin.
79 - Hannon : nom de famille de plusieurs généraux carthaginois. Le plus connu est Hannon le Grand (IIIe siècle av. J.-C.), général et homme politique, chef du parti aristocratique, négociateur de la paix avec Rome après l’expédition italienne d’Hannibal.
80 - Tacite (55av. J.-C. - 120) : historien latin.
81 - Salluste (86 av. J.-C. - 35 av. J.-C.) : historien latin.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 96

Toujours grand et jamais enthousiaste, ce qui est utile il le préfére toujours à ce qui n'est que beau, mais ce qui est beau est souvent pour lui ce qu'il y a de plus utile. Né dans une ville de commerce, l'or est pour Annibal comme le fer, uniquement un instrument de victoires et de conquêtes. Sa cruauté dont on a tant parlé n'est jamais que celle de la guerre ; et plus d'une fois il rétablit ou il assure la discipline par le relachement même de ses loix. Les murmures les plus séditieux qui aient retenti autour de lui il les fit taire non par des supplices, mais par des congés. Aucun général de l'antiquité ne paroit avoir distingué avec plus de précision ce qu'il faut commander, ce qu'il faut acheter, ce qu'il faut inspirer. Il connoissoit assez les hommes pour savoir que les étonner c'est presque les soumettre ; et lorsque personne au monde ne pouvoit s'y attendre, tout à coup il transporte les champs de bataille loin des mers ou les Carthaginois passoient encore pour être invincibles, sur les continens où Rome comptoit presqu'autant de victoires que de batailles. Les historiens donnent pour origine à ses desseins un serment fait à son Père sur les autels des leurs Dieux et à l'âge de neuf ans. Mais c'est là une scène de drame ou d'Epopée. Ses desseins prirent naissance dans son génie vaste et précis, dans son caractère audacieux et mesuré, dans sa haine pour les Romains, dans une de ces haines qui n'ont ni fureur ni repos, qui paraissent des conceptions profondes plutôt que des passions, qui peuvent ébranler la terre et en changer la face sans troubler un instant l'âme qu'elles remplissent et qu'elles agrandissent. Voilà d'où sortirent ses vues, ses desseins.

Ce qui le détermina à en tenter l'exécution qui devoit paroitre impossible, ce fut sa confiance dans les peuples de l'Espagne dont il alloit se servir ; dans ces peuples qu'il devoit si bien connoitre ; avec les quels durant quatorze ans il avoit fait la guerre pour eux ou contre eux. Les flammes mêmes de cet immense bucher de Sagunte[82] que lui-meme pour ainsi dire avait allumées et dans les quelles la population de toute une ville se précipita sous ses yeux pour ne pas obéir à ses loix, lui avoient appris ce qu'il feroit avec de tels hommes.

Avant de faire un pas hors de l'Espagne Annibal avoit approfondi toutes les difficultés et toutes les ressources qu'il trouveroit des Pyrennées aux Alpes[83], du pied des Alpes à leurs sommets, de leurs sommets aux extrémités de l'Italie.

Lorsqu'Annibal met son armée en marche et le dénombrement et la marche commencent par ces tribus espagnoles si bien peintes dans Silius Italicus[84] par ces Cantabres qui ne pouvoient étre arretés ni par la faim ni par la soif ; qui trouvoient la vie non seulement sans gloire, mais sans objet et sans charmes lorsqu'elle étoit sans combats ; qui se brisaient la tête contre les rocs de leurs montagnes aussitot que l'âge blanchissoit leurs cheveux et désarmoit leurs bras ; qui cloués sur des croix par des vainqueurs atroces faisoient retentir les airs, non des cris de douleur, mais de chants de triomphes.

La tête nue ou les cheveux rassemblés dans un rézeau léger que leurs déscendans portent encore, la hache et l'épée Espagnole à la main, ce sont les Cantabres qui sont avant tous et dans les rangs de l'armée d'Annibal et dans son estime. Cantaber ante omnes. Ils traversent les fleuves à la nage et cherchent les ponts ou les gués

82 - Sagunto : cité ibère de l'Antiquité, alliée de Rome ; elle fut assiégée et détruite par les Carthaginois en 219 av. J.-C., ce qui déclencha la deuxième guerre punique.
83 - Lors de son expédition contre Rome, Hannibal choisit d'entrer en Italie par les Alpes, la voie d'accès la plus difficile, afin de surprendre ses ennemis qui voulaient l'intercepter sur la route côtière.
84 - Silius Italicus (25 -101) : poète latin auteur d'une œuvre consacrée aux Guerres puniques.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 97

pour les autres. Leurs bagages flottent devant eux sur des outres et les mêmes mouvements des nageurs font traverser les fleuves à l’avant garde et à ses bagages. Les rocs qui hérissoient et qui fermoient alors les Alpes sautent ou s’ouvrent devant ces enfans des Pyrennées. Au Tessin[85], à la Trébil[86], à Trasimène[87] ce sont eux qui commencent les combats où le premier choc peut assurer la victoire et ce sont eux qui sont au centre partout où la victoire doit être longtems disputée.

Après ces campagne immortelles et dont on s’entretient encore comme si on venoit d’en recevoir les bulletins, Carthage sans Annibal et sans Espagnols, est aussi sans puissance : la paix qu’on lui accorde achéve sa ruine si avancée par la Guerre. Le vieux Caton[88] impatient qu’on en puisse parler encore ne demande pas qu’elle soit détruite mais qu’elle soit effacée : delenda est Carthago, expréssion qui revient toujours la même dans tous ses discours, et qu’il ne préferoit pas à tout autre sans motif. Et en effet dans tout ce qu’on peut remarquer de l’énergie des Carthaginois dans la troisième guerre punique, on ne voit que de ces actes de désespoir qui se font admirer assez souvent et qui ne sauvent jamais rien ; cette troisième guerre n’est pour les Romains que la prise de possession d’une domination acquise par les deux premières.

Mais il en est autrement en Espagne, là les Numantins[89], les Lusitains, les Cantabres tous frères de tribus et d’armes pendant trois cents ans encore combattent les vainqueurs et les maitres des nations ; cent fois ils détruisent les légions ; ils humilient les Consuls. Leurs défaites mêmes, qui sont pour eux des titres de gloire, paraissent rendre impossible une soumission qu’elles rendent inévitable. Ils semblent créer de nouveaux Annibal et les tirer quelque fois de Rome même.

Mais il importe à la vérité de l’histoire et au but de cet écrit de bien marquer, de bien circonscrire la scêne de ces événements qui auront une éternelle influence sur tous les événements de l’Espagne.

Dans cette longue suite de guerres ou plutôt de campagnes d’une même guerre qui a duré des siècles, le champ de bataille si resserré toujours d’intervales en intérvales, et le peuple primitif toujours resserré lui même n’est plus que le peuple que de quelques parties de cette péninsule qui lui appartenoit toute entière. C’est même sous d’autres noms que celui d’espagnols qu’il devient si célèbre et qu’il étonne presque l’histoire elle même, assez accoutumée au merveilleux par ses propres fables.

Qu’on suppose une ligne tirée de la rive droite du Tage[90], des bords de la Duro[91]

85 - Tessin : rivière de l’Italie du Nord près de laquelle Hannibal remporta la première bataille de la deuxième guerre punique.
86 - Trebie : rivière de l’Italie du Nord qui donna son nom à une victoire d’Hannibal sur les Romains lors de la deuxième guerre punique.
87 - Trasimène : lac de l’Italie centrale dont les rives furent le théâtre d’une bataille lors de la deuxième guerre punique (217 av. J.-C.) ; Hannibal y vainquit les Romains.
88 - Caton l’Ancien (234 av. J.-C. - 149 av. J.-C.) : homme politique romain, il joua un grand rôle dans la troisième guerre punique et exigea la destruction de Carthage comme l’indique sa formule restée célèbre.
89 - Numantins : habitants de Numance, cité de l’Espagne antique.
90 - Tage (Tajo): fleuve de la péninsule ibérique qui prend sa source en Espagne et traverse le Portugal pour se jeter dans l’Atlantique.
91 - Douro (Duero) : fleuve de la péninsule ibérique qui prend sa source en Espagne et traverse le Portugal pour se jeter dans l’Atlantique.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 98

et de l'Ebre[92] jusqu'aux Pyrennées de l'Arragon[93] et jusqu'à la vallée de Bigorre[94] ; c'est dans l'enceinte tracée et fermée par cette ligne, par les Pyrennées et par l'océan de la Cantabrie, que de petites tribus détruisent ou embarrassent durant des siécles, ces armées romaines qui renversoient et prosternoient tout devant elles.

C'est dans cette enceinte que Numance[95], espèce de gros bourg sans remparts et sans autre garnison que sa population même qui n'étoit que de douze ou treize mille ames, soutient quatorze ans un siége contre des armées quelque fois de quarante et de cinquante mille hommes ; siège levé une fois par le consul Manucius à la nouvelle de l'arrivée d'un secours de Cantabres ; siège qui après tant d'affronts reçus par les légions et par les Consuls exigea que le second Scipion l'affriquain[96], que le destructeur de Carthage, allat assiéger et détruire la petite ville de Numance : siège d'un bourg devenu aussi fameux dans les annales du monde et de l'héroïsme que le siège de Troie.

C'est dans cette enceinte qu'un pâtre ou un chasseur de la Luzitanie, Viriate[97] et un fugitif de Rome, Sertorius[98], conçoivent et exécutent en partie à la tête des Espagnols des plans de guerre et d'ordre social qui font croire aux Romains même, que le pâtre est un nouveau Romulus et un demi Dieu ; et le fugitif un de ces bien aimés des Dieux, un de ces héros dont le Ciel fait présent à la terre quand il veut rajeunir et restaurer les Empires. Tous les deux périssent mais parmi les Romains même et parmi leurs Consuls, ni l'un ni l'autre ne trouvent de vainqueurs, tous les deux trouvent des assassins.

Cette partie de l'Espagne, devenue au tems de Sertorius et dans la jeunesse de Pompée[99] le théâtre de ces guerres atroces du peuple et du Sénat nées des querelles de la place publique, fournit à Pompée une partie des forces avec lesquelles il alloit, dans Pharsale[100], disputer à César[101] Rome et le monde.

Comme au tems d'Annibal il s'agit de l'Empire, de l'univers et les Espagnols vont figurer une seconde fois dans des combats où se balancent les destinées humaines.

Eux, ils vont se montrer toujours les mêmes : mais ils vont combattre pour Pompée qui porte le titre de Grand et contre César qui le mérite. Pompée va perdre sa gloire et César établir sa puissance ; César et Pompée vont se réunir dans leurs témoignages pour accroitre la gloire du nom Espagnol.

---

92 - Ebre (Ebro) : fleuve de la péninsule ibérique qui prend sa source en Espagne et se jette dans la Méditerranée.
93 - Aragon : région du Nord Est de la péninsule ibérique.
94 - Bigorre : région du Sud-Ouest de la France, dans les Pyrénées centrales.
95 - Numance : Cité antique qui se trouvait près du site de l'actuelle Soria. Numance fut détruite par les Romains pour leur avoir résisté (134 – 133 av. J.-C.)
96 - Scipion l'Africain (235 av. J.-C. -183 av. J.-C.) : homme politique et général romain qui repoussa les Carthaginois d'Espagne et vainquit Hannibal à Zama.
97 - Viriathe (IIe siècle av. J.-C.) : chef des Lusitaniens révoltés contre les Romains, il vainquit successivement quatre généraux romains mais Rome le fit assassiner (139 av. J.-C.).
98 - Sertorius (123 av. J.-C. - 72 av. J.-C.) : général romain ; pendant la période des Guerres civiles, il s'opposa au parti vainqueur à Rome (Sylla) et vint en aide aux Lusitaniens qui s'étaient soulevés. Ensuite, dans le nord de la péninsule ibérique, il constitua une petite république sur le modèle romain (80 av. J.-C.). Il mourut assassiné sur les ordres de Rome.
99 - Pompée (106 av J.C – 48 av. J.-C.) : homme politique et général romain, lieutenant de Sylla pendant les Guerres civiles, il pacifia l'Espagne après l'assassinat de Sertorius. Il fut le rival malheureux de César dans les dernières années de la République romaine.
100 - Pharsale : Pompée et le Parti sénatorial furent vaincus en 48 av J.C par César au cours de cette bataille décisive pour la conquête du pouvoir à Rome.
101 - César (100 av. J.-C. - 44 av. J.-C.) : homme politique, général romain, historien latin.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 99

L’un des deux lieutenants de Pompée, Petréius, fit ses levées dans la Luzitanie. Auxiliaque toti Lusitanie a petreis : l’autre, Affanius, les fit parmi les Cantabres et parmi les peuples ou les tribus de l’Océan cantabrique : Celtibéris[102], Cantabris, barbarisque omnibus qui ad oceanum pertinent, ab Affanio imperantur. Au moment où l’on va combattre à Pharsale César qui fait le dénombrement des deux armées ajoute les cohortes amenées par Affanius, étoient plaçées à l’aile gauche. Pompée voyoit en elle la plus grande force de son armée. Quels témoins ! et quels juges !

Je ferai ici deux observations ; elles sont essentielles et importantes dans l’objet de cet écrit. La gloire de ces témoignages se répand, sans doute, sur toutes les Espagnes. Mais elle n’est pourtant acquise que par ces deux races de Luzitains et de Cantabres plus constamment illustrés et associés dans la deffense de leurs droits, de leurs mœurs et de leurs langues. Ce n’est pas tout ; lorsqu’il est question des levées, César parle de ces deux races de la méme manière : lorsqu’il est question des cohortes les plus fortes de l’armée de Pompée, il ne parle que de celles qui avoient été amenées par Affanius ; il ne parle que des Cantabres. Or César avoit l’esprit éminement net : il ne distinguoit pas ce qui ne devoit pas être distingué.

Si facilement vaincu dans Pharsale et si promptement éloigné du champ de bataille Pompée va tomber sous les poignards d’un de ces successeurs si dégradés des Ptolomées[103].

Et les historiens et Lucain[104] tracent presque géographiquement les routes de terre et de mer à travers lesquelles se dispersent et se sauvent les armées du Sénat de Rome. Sur les Cantabres d’Affanius on n’entend plus un seul mot dans toute l’histoire. Je suis peut-être le premier qui en demande quelque nouvelle depuis la bataille de Pharsale.

Mais ce silence n’est pas difficile à comprendre. Tous sans doute étoient morts sur le champ de bataille : on n’avoit pas à dire par où ils s’étoient sauvés.

César lui même, une seule fois, courut à la tête des armées le plus grand danger pour sa gloire et pour sa vie ; ce fut à Munda[105], en Espagne. Et lorsque contre toutes les lois ordinaires de l’art militaire il cessa de poursuivre ce Pompée qui abandonnoit Rome ; lorsqu’il lui laissa le temps de rassembler de tous côtés ces armées dont Pompée se vantoit toujours et qu’il n’avoit jamais ; lorsqu’enfin César lui même à la tête de ses légions, les plus fortes et les plus dévouées s’éloigne de l’Italie, de Rome, de Pompée et de l’Orient où se portoient tous les mouvements de la guerre pour aller combattre trois lieutenants de Pompée en Espagne ; César laissa bien voir quelle opinion il avoit et de l’Espagne et des Espagnols ; mais sa pensée à cet égard il ne la laisse pas deviner à ceux qui réfléchissent, il l’exprime lui-même ; il la fait connaître nettement à tous ceux qui lisent : je vais rapporter ses propres paroles. Quoique César, dit César lui-même, fut rappelé en Italie par les intéréts les plus grands et les plus pressans, cependant il avoit arrêté de ne laisser aucun reste de guerre en Espagne ; il savoit combien étoient puissans dans l’Espagne Citérieure et les partisans de Pompée, et le souvenir de quelque bien qu’il y avoit fait.

102 - Les Celtibères étaient installés dans le nord-ouest de la péninsule ibérique avant la conquête romaine.
103 - Ptolémées : nom de la dynastie des souverains macédoniens qui régnèrent en Égypte de 323 av. J.-C. à 30 av. J.-C.
104 - Lucain (Marcus Annaeus Lucanus, 39-65) : poète latin.
105 - Munda : cité antique de la péninsule ibérique où César remporta une victoire militaire.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 100

Affanius et Pétréius qui connoissoient bien tous les champs de bataille et toutes les tribus de l'Espagne et qui pouvoient alors choisir entre tous, choisirent les bords et les peuples de l'Ebre et la montagne qui les environnoient.

Trois fois au moins César et son armée y furent au moment de périr soit dans les combats, soit par le manque de subsistances ; et César étoit perdu sans retour si le dévouement des légions à sa personne n'avoit surpassé les prodiges mêmes opérés par l'enthousiasme de la liberté.

Parmi les auxiliaires qui se joignent à ses légions ceux que César oppose avec le plus de confiance aux Cantabres des deux bords de l'Ebre ce sont les Cantabres de l'autre revers des Pyrennées. Ces hommes de l'Aquitaine et des montagnes qui touchent la Province de Gaule : il est impossible de mieux désigner les basques françois qui vivent et qui ont toujours vécu précisément au pied de ces montagnes et dans leurs vallées : César ajoute : la meilleure espèce des hommes, la plus parfaite. Hinc optimi generis homines.

Cet éloge le plus grand de tous ceux qu'une race d'hommes puisse mériter, donné par un des plus grands hommes qui aient existé, il fut mérité, sans doute, également par toutes les races de Cantabres, par les françoises et par les Espagnoles, par celles qui étoient dans l'armée de César et par celles qu'il avoit tant de peine à vaincre. César qui le décernoit aux unes auroit accru encore l'éclat de ses succès en le décernant aux autres.

L'héritier de la puissance de César ne le fut pas de son génie, mais il le parut souvent de la justesse de son esprit, attribut nécessaire dans la politique et dans la guerre, mais qui ne suffit que dans la politique. Lorsque le monde fut soumis à Auguste[106], pour prix de sa soumission, Auguste s'occupa réellement des soins du bonheur du monde : il voulut marquer des bornes et aux conquêtes qui avoient fait la grandeur de Rome, et à la grandeur de l'empire qui étoit la sienne. Fermer le temple de Janus[107] n'étoit qu'une cérémonie. Auguste vouloit une paix réelle pour la terre et pour lui-même. Les Cantabres secouoient toujours sa domination et du haut de leurs rochers se précipitoient souvent sur les tribus espagnoles plus soumises. Comme Romain, Auguste pouvoit se souvenir que les Cantabres avec Annibal avoient failli détruire Rome ; comme fils et héritier de César il ne pouvoit pas oublier qu'ils avoient failli faire triompher Pompée : comme Empereur il devoit tout soumettre aux lois de l'empire. Il lève trois grandes armées contre les seuls Cantabres et lui, qui sortoit peu depuis longtems de son cabinet, de ses jardins et du cirque, il marche en Espagne avec son Aggrippa[108], à la tête des légions.

A l'approche de ces forces qu'on croiroit destinées à ébranler et à renverser plusieurs grandes puissances, les petites tribus de ces montagnards ne se sauvent ni sur les cimes des Pyrennées ni dans leurs précipices. Les Cantabres se rangent en bataille dans la vaste plaine de Belgicca[109] moins, sans doute, avec l'espérance de

106 - Auguste (63 av. J-.C. - 14) : Octave, petit-neveu de César, sortit vainqueur de la guerre de succession qui s'ouvrit après l'assassinat de son père adoptif ; il devint le premier empereur romain (27 av. J-.C. – 14).
107 - Temple de Janus : les deux portes du temple restaient fermées en temps de paix et ouvertes lorsque Rome était en guerre. Janus était une divinité italique et romaine représentée avec deux visages opposés.
108 - Aggripa (63 av. J-.C. - 12 av. J-.C.) : général et homme politique romain, ami et lieutenant de Auguste.
109 - Belgicca : il serait tentant de lire dans ce "Belgicca" une mauvaise traduction de "Beleya" ou "Baleya" par le secrétaire qui a recopié le manuscrit rédigé par Garat. En effet, "Beleya" ou Iruna-Veleia est une implantation romaine située près de l'actuelle capitale de la province d'Alava, Vitoria-Gasteiz. Fouillé depuis peu, le site s'est révélé fort riche au point de vue archéologique. Cependant, le brouillon de l'ouvrage écrit par Garat lui-même livre le même nom, soit "Belgicca" avec la variante orthographique à quelques lignes d'intervalle, "Belgica".

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 101

vaincre que pour faire voir au ciel et à la terre comment ils savoient mourir. Tout ce qui échappe aux glaives des Romains dans cette plaine appellée depuis par les Romains Victoria[110] est bientôt affamé sur les cimes du Medullio par un blocus qui ferme aux subsistances toutes les routes de terre et de mer. Et sur les cimes de cette montagne à laquelle pour égaler la gloire de l'Olimpe des Thermopiles[111], il n'a manqué que de s'élever au milieu de la Grèce et des Grecs se renouvellent ces dernières scènes des sièges de Sagunte et de Numance devenus l'admiration et l'épouvante des siécles. Des vivres insuffisans pour prolonger utilement une deffense sont préparés pour un festin magnifique ; les poisons les plus terribles sont mêlés aux alimens qui flattent le plus le gout, des buchers sont dressés à coté des tables ; des chants de mort retentissent avec tous les accens du triomphe et de la joie, et les Romains allarmés de cette fête n'apprennent qu'ils n'ont plus d'ennemis que leurs têtes qu'en voyant dans les airs des Cantabres qui se précipitent de ces hauteurs sur leurs piques.

Tacite et les siécles ont assez fait justice d'Octave : ici il faut honorer Auguste. Ce succès qu'il avoit tant préparé, Auguste ne parut point le compter parmi les faveurs de la fortune : l'Empire en profita ; il fut impossible à l'Empereur d'en jouir. Le Sénat decréta des triomphes, il les refusa. Des historiens qui écrivent mieux qu'ils ne pensent, qui cherchent plus les effets de style que les résultats des faits, ont dit qu'il les refusa par dédain. Les immenses préparatifs de cette guerre et la détermination d'en être lui même le général ou le témoin constatent assez que les Cantabres n'étoient pas des ennemis méprisés par Auguste. Il faut le dire ensuite : Auguste auroit eu bien peu le droit de mépriser des ennemis vaincus si difficilement par César. Non, Auguste qui avoit tant vu de destructions et qui n'en vouloit plus voir parut comme consterné du carnage de Belgica et de la fête sanglante et funèbre du Medullio. Tandis que dans tout l'Empire on parloit de Victoire, une sombre mélancolie s'étoit emparée de l'âme de l'Empereur : il s'étoit éloigné de ces scènes terribles ; il s'étoit renfermé à Tarragone[112] : il cherchoit à oublier ses dernières prospérités. Voilà ce que présente l'histoire et ce que ne disent point les historiens, tous les flatteurs de César ou leurs ennemis et qui ont plus altéré encore l'histoire par leur haine que par leurs flatteries.

Auguste qui exerça encore des sévérités contre les Cantabres qui les rendoient nécessaires essaia plus souvent sur eux le pouvoir des bienfaits en les forçant à recevoir les immenses avantages attachés à la soumission aux lois de l'Empire. Et au nom de Romains il leur permit de prendre et de recevoir toujours le nom de Cantabres, il les laissa avec le titre de Municipes, sous la juridiction et sous l'administration de leurs Coutumes et de leurs lois locales ; il ne proscrivit point cette langue qui leur étoit si chère, cette langue que les Phéniciens croioient parler depuis trente mille ans et qui, touchant par son antiquité au berceau du monde, sembloit, par sa perfection, être moins une création des hommes qu'un présent du ciel.

Tibère[113], qui affectoit de ne rien faire comme Auguste à qui il devoit l'Empire imita cependant cette politique heureuse d'Auguste avec les Cantabres. Elle devint

110 - Victoria : cité du nord de la péninsule ibérique, actuellement principale ville de la province historique basque d'Alava
111 - Thermopiles : défilé montagneux situé en Grèce, célèbre pour la bataille que Léonidas livra contre les Perses à la tête de trois cents Spartiates.
112 - Tarragone : ville du Nord-Est de la péninsule ibérique.
113 - Tibère (42 av. J.-C. - 37) : empereur romain qui succéda à Auguste (14 - 37).

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 102

comme une loi de l'Empire, et les Cantabres bien rassurés, bien surs de rester toujours Cantabres ne cessèrent pas seulement d'agiter les Pyrennées, ils furent de tous les citoyens de l'Empire les plus religieusement et le plus héroïquement dévoués à la personne des Empereurs.

En général et dans tout le corps de leur histoire, on voit que la violence opiniatre de leur résistance à une domination nouvelle est toujours comme la mesure de leur attachement et de leur dévouement à une domination établie et consacrée. On les voit préts à verser jusqu'aux dernières goutes de leur sang contre et pour les Carthaginois, contre et pour l'Empire Romain, contre tous les Barbares du Nord et ensuite pour la Monarchie des Goths[114] : le bonheur dont ils ont l'habitude est toujours pour eux le plus grand bonheur ; à coté des mers les plus turbulentes de l'océan, au pied ou sur les flancs de ces montagnes si souvent battues des tempétes ils veulent être immuables. Que de maux auroient été inconnus du genre humain si ce caractère avoit été partout le sien !

Mais ce ne fut point par son dévouement à l'ordre social du monde Romain que le peuple primitif de l'Espagne mérita le mieux et de l'Empire et du monde. Ce fut en leur donnant des empereurs et des maitres ; ils lui en donnèrent quatre de suite ; et leurs lignées qui se succèdent sans interruption presque durant un siécle sur un trône d'où cent vingt millions d'hommes recevoient leurs destinées, forment sans aucun doute l'Epoque de la félicité la plus grande, la plus longue, et la plus également répandue sur l'espèce humaine : c'est le siècle où il a été le plus heureux de naitre ; c'est celui qu'on est le plus heureux de contempler dans l'histoire.

De petites Républiques ont plus développé et plus illustré le génie de l'homme dans les Arts de l'imagination et du gout : dans trois ou quatre monarchies modernes les Sciences ont beaucoup plus fait de découvertes et ont mieux ouvert, par leurs méthodes, les routes de toutes les découvertes qu'il n'est pas impossible de faire ; une certaine philosophie générale y a, surtout, plus perfectionné ce bon sens des peuples plus nécessaire encore à leur bien être que les créations du génie des arts et les inventions du génie des Sciences.

Pour aucun[116] période de l'histoire du genre humain la vraie morale sociale n'a été ni aussi universellement connue depuis le trône jusqu'aux chaumières, ni aussi également respectée et pratiquée par ceux qui la dictoient et par ceux qui la recevoient ; dans aucun autre période un aussi grand nombre de peuples, soumis par les mêmes lois aux mêmes maitres n'ont aussi facilement joui des douceurs de la meme paix, des productions des mêmes arts, des lumières de la même instruction, des échanges d'un même commerce qui ne trouvoit aucune barrière depuis l'Euphrate[115] jusqu'à l'océan atlantique, depuis les déserts de Sahara jusqu'aux mers de la Hollande et aux rochers de la Calédonie[117].

Les Empereurs de la Chine donnent des ordres à une population trois fois plus grande encore ; et on a beaucoup vanté aussi la morale qu'ils prêchent et qu'ils suivent sur le trône : mais une police qui se fait à coups de bambous ; des arts pour

114 - Goths : peuple germanique qui attaqua l'empire romain au 3e siècle ap. J.-C. Ils furent les premiers barbares à se convertir au Christianisme.
115 - Aucun : dans la même phrase Garat emploie deux fois le déterminant au masculin devant le nom « période ».
116 - Euphrate : fleuve de Mésopotamie qui se jette dans le Golfe Persique.
117 - Calédonie : nom donné à l'Ecosse par les Romains.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 103

les quels la première régle est de ne rien découvrir ; des champs immenses cultivés par des mains honorées et où la famine semble si souvent germer au milieu des moissons : des ports de commerce fermés au commerce du monde comme aux invasions des Tartares ; une morale qui confond toujours les manières et les mœurs, qui a des régles pour tous les mouvemens du corps et qui arrête tous les mouvemens de l'Ame, tous ces élans qui seuls peuvent rendre les talens et les vertus sublimes ; un pareil tableau n'a rien de commun avec le tableau de l'Empire Romain sous les Trajan[118], les Adrien[119], et les Marc-Aurelle[120] ce n'est point là un modèle pour les nations.

Il suffiroit aux vues de cet écrit et aux résultats que j'en veux tirer que les Princes qui ont laissé un si beau modèle à l'humanité eussent été tous les quatre Espagnols. Adrien par sa mère, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle par leur père et mère, par tous leurs ancêtres : mais je ne veux pas oublier de dire que ces Espagnols étoient des bords du Tage. L'Ebre et le Tage paroissent presque toujours ensemble dans les faits les plus glorieux de l'histoire ; et lorsqu'ils sont séparés il faut toujours les unir au moins par une émulation de gloire.

Tout, comme on l'a tant dit, a ses inconvénients et ses avantages : la guerre est le plus grand des fléaux tant qu'elle dure ; et c'est pendant sa durée même ou immédiatement après, que l'esprit humain déploie l'énergie la plus féconde dans la création de tous les arts et de toutes les jouissances de la paix : la paix est le plus grand des biens ; et c'est dans son repos et dans ses douceurs que les ames et les têtes pérdent souvent cette vigueur qui les rend saines et fécondes.

L'histoire fait soupçonner que dans cette uniforme tranquillité et dans cette uniforme félicité de l'immense empire des Adrien, des Trajan et des Marc-Aurèle prirent naissance et commencèrent même à se développer les causes de ces affaiblissements prodigieux des âmes, de ces égaremens inouis des esprits, de tous ces relachements de la discipline militaire qui devoient ouvrir toutes les frontières aux barbares et à leurs ravages. Il falloit tomber dans le néant ou rentrer dans le cahos ; et ce fut dans le cahos que se sauva le genre humain.

Dans les irruptions des Barbares et dans leurs établissements il y a des circonstances qui forcent à les considérer comme ces ouragans de la fin des automnes qui émondent les forêts et qui les rajeunissent.

L'ouragan des Sueves[121], des Vandales[122] et des Goths passa par-dessus les sommets des Pyrennées sans presque secouer les tribus placées sur leurs revers opposés. Ces tribus avoient joui mais à leur manière de la félicité générale de l'Empire. Cette félicité les avait adoucies sans les énerver : leurs jeux même et leurs fêtes qui étoient toujours les mêmes, c'est à dire toujours des grands Exercices, avoient conservé à leurs muscles toute leur vigueur et à leurs âmes toute leur intrépidité. Des montagnes, des rochers, des précipices s'opposent toujours avec quelque bonheur aux funestes influences d'une civilisation molle. Les barbares qui cherchent des hommes faciles à vaincre et des terres faciles à faire cultiver par des

118 - Trajan (53 - 117) : empereur romain (98 - 117).
119 - Hadrien (76 - 138) : empereur romain (117 - 138).
120 - Marc-Aurèle (121 - 180) : empereur romain (162 - 180).
121 - Suèves : peuple germanique qui pénétra dans l'Empire romain en 406 lors des Grandes Invasions, qui s'installa dans le nord de l'Espagne (Galice) et se convertit au Christianisme.
122 - Vandales : groupe de peuples germaniques qui entra dans l'Empire romain à l'occasion des Grandes Invasions en 406, traversa l'Europe de l'ouest pour se fixer en Afrique du nord.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 104

serfs passérent vite à travers ou par dessus ces tribus de Cantabres où la victoire auroit beaucoup couté et très peu rapporté. Aujourd'hui encore nous avons dans les cantons basques françois des monumens vivans qui attestent que le très petit nombre de Goths qui restérent dans ces cantons y furent mis et se tinrent dans l'abaissement des faibles et des vaincus[123].

Dans l'histoire de la Monarchie des Goths ce n'est que lorsqu'elle est renversée par les Arabes, ce n'est que lorsqu'il est question de la ressusciter qu'on entend parler des Cantabres. On a dit que Pélage[124] sauva les restes de la monarchie des Goths dans les rochers des Asturies[125] : mais les véritables remparts qui sauverent la monarchie, Pélage et sa petite troupe de fugitifs, ce furent les Cantabres et les Asturiens qui ne fuyoient pas plus que les rochers et qui n'attendoient pas comme les rochers que l'ennemi vint les chercher.

C'est très rarement qu'il est entré dans la destinée même des grandes nations de figurer avec le même éclat dans les événemens de terre et de mer qui ont eu de grands résultats sur les destinées du monde : les tribus du peuple primitif de l'Espagne et surtout les Luzitains et les Cantabres ont réuni ces deux genres de gloire.

J'ai assez parlé de leur illustration sur les continens ; on va voir s'ils ont été plus inconnus sur les mers.

D'abord ils sont originaires de la Phénicie puisqu'ils en parlent encore la langue ; et de cela même qu'on ne découvre dans les traditions les plus antiques ni l'époque à la quelle ils sont sortis de la Phénicie ni l'époque à la quelle ils sont devenus les premiers occupans de l'Espagne, il faut en conclure que ces deux époques sont à peu près la même que celle où la Phénicie commençoit ses grands progrès dans la navigation. L'expédition qui les porta en Espagne dut être la dernière découverte de Tyr ou de Sidon dans la Méditerranée et la première de leur découverte dans l'océan. Ils se trouvoient la sur les confins de deux mers dont on leur voit ensuite parcourir toutes les cotes. La gloire des Phéniciens comme navigateurs est donc aussi celle du peuple primitif de l'Espagne : à ce moment elle est la même ; il est impossible de distinguer l'une de l'autre.

Plusieurs siécles après et lorsque les Carthaginois eurent fait leurs établissements en Espagne, les Espagnols appelés alors Enfans de l'orient, et Enfans des Eaux, par ces deux noms même et par la raison qui les leur faisoient donner durent, sans doute, paraitre aux Carthaginois les hommes les plus propres a entrer dans les Equipages de ces vaisseaux qui faisoient des découvertes à l'occident de l'affrique, à l'occident et au nord de l'Europe ; Hannon[126] put et dut en tirer autant de parti qu'Annibal ; c'étoient d'aussi bons auxiliaires de mer que de terre.

Dans ces tems si couverts de la nuit des tems il n'existait pour la géographie et pour les peuples qu'un seul monde, trois continens et un seul passage pour aller de l'Europe en Asie. Plus on se croyait éclairé, plus on dédaignait comme fabuleuses ces traditions plus anciennes que l'histoire qui parloient de voyages faits autour de l'affrique, de la méditerranée dans la mer rouge, et de la mer rouge dans la

123 - Garat fait ici référence aux « Cagots », « agoths » ou « agotes », une communauté dont les origines ne sont pas bien déterminées, qui vivait dans une relative marginalité parmi les populations locales.
124 - Pélage (Pelayo) : roi légendaire des Asturies (v. 718 av. J.-C. – v. 737 av. J.-C.).
125 - Asturies : région montagneuse du nord-ouest de la péninsule ibérique.
126 - Garat fait ici peut-être allusion à Hannon, un navigateur carthaginois, célèbre pour son voyage qui l'amena jusqu'aux côtes de l'Afrique centrale au Vᵉ siècle av. J.-C.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 105

méditerranée. Cependant il étoit certain que l’affrique avoit non loin de l’équateur cette extrémité méridionale que les savans géographes ne connaissoient pas et qu’ils nioient ; il étoit certain que des navigateurs Phéniciens dans la plus haute antiquité avoient doublé le cap qui forme cette extrémité : ces navigateurs hardis avoient raconté qu’en voyageant autour de l’affrique ils avoient eu le soleil à droite : ces seuls mots constatoient la vérité de la navigation autour de l’affrique ; et ces mots qu’on croyait absurdes la faisoient rejetter.

On compte dix de ces grandes navigations[127] qui ont trouvé tans d’incrédules : et il y en a deux où le cap méridional[128] de l’affrique fut doublé et ou il le fut par les Espagnols.

Une circonstance assez singulière c’est que par un de ces deux petits neveux d’Auguste dont le nom est cher à l’histoire que fut assuré aux Espagnols l’honneur de la première de ces deux navigations : ce fut lui qui aux bords de la mer rouge portant ses regards et son attention sur les débris d’un nauffrage distingua et reconnut parmi les rochers et les coreaux le Pavillon Espagnol à quoi il tint que ce fait n’eut ni témoin ni tradition.

Quatorze siècles après, lorsque les peuples et l’histoire ont passé depuis si longtemps des âges qui appartiennent aux tems antiques, aux âges qui appartiennent aux tems modernes, au moment de ces premières grandes découvertes nautiques qui ont tout changé et qui changeront encore tout sur le globe, on découvre d’abord les Canaries[129] et on les nomme : parmi ces noms sont des noms basques que le Prince Henri[130] si jaloux de ses découvertes pour les Portugais et pour lui-même a la bonne foi de faire graver sur les premières cartes à coté des noms portugais qui en sont quelque fois la fidelle traduction. Quelques pilotes et quelques matelots basques ne pouvoient pas prendre possession de ces iles mais ils ont pris possession au moins de la gloire de les avoir découvertes. Ici encore se trouvent réunis les Luzitains et les Cantabres, car les Portugais sont les descendans des uns et les basques sont les descendans des autres.

Sur cette petite escadre de Vasco de Gama[131] qui en doublant bientôt le cap méridionnal de l’affrique brava tant de tempêtes et réalisa tant d’espérances il est difficile de savoir les quels des Portugais et des Biscaiens étoient en plus grand nombre.

L’homme de mer dont la science, les vertus et la gloire doivent être les plus sacrées pour le genre humain, Cristophe Colomb[132], encore presque enfant, fait ses premières navigations sur des vaisseaux basques autour des mers de cette Islande si peu éloignée du Groenland, des Esquimaux, de terre neuve, de cette terre neuve[133] qui appartient certainement au nouveau monde et dont la découverte appartient certainement aux basques.

Je n’affirme point que les Biscaiens aient conduit Cristophe Colomb à leurs pêcheries de terre-neuve : mais je soutiens que ces pêcheries existoient déjà ; je

127 - Dans la version envoyée à Napoléon 1er, l’adjectif qualificatif « anciennes » a été rajouté.
128 - Cap de Bonne - Espérance.
129 - Canaries : îles situées dans l’Atlantique à la hauteur de l’Afrique.
130 - Henri le Navigateur (1394 - 1460) : explorateur portugais.
131 - Vasco de Gama (1469-1524) : navigateur portugais qui découvrit la route maritime des Indes par le Cap de Bonne Espérance (Pointe sud de l’Afrique).
132 - Colomb Christophe (v 1451 - 1506) : navigateur italien à qui l’on attribue la découverte du continent américain en 1492.
133 - Terre Neuve : île de Terre-Neuve dans l’Atlantique nord.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 106

soutiens que, déja, des deux cotés des Pyrennées, et en France et en Espagne, elles envoyoient des richesses qui convertissoient de petits ports de pauvres pêcheurs en gros bourgs et de gros bourgs en cités. Je pense qu'il est à peu près impossible que les basques qui ne sont pas très mystérieux se trouvant si près de ces pêcheries avec Colomb qui étoit très curieux ne le lui en aient pas beaucoup parlé. Or de l'existence bien avérée d'une terre qui n'étoit pas neuve mais nouvellement découverte dans les mers du nord ouest de l'Europe, il étoit assez facile à un homme tel que Colomb de conclure l'existence de plusieurs terres dans les mers de l'ouest et du sud-ouest, de l'Europe et de l'affrique. Les vérités les plus voisines, les plus identiques de la géométrie ne se touchent pas de plus près ; et Colomb étoit géométre. Voilà sans doute, ou prirent leur source ces traditions si opiniatrement répandues et deffendues et qui ont toujours attribué à des pilotes Biscaiens l'honneur d'avoir enseigné et ouvert à Colomb les routes de ce monde qui pour les Biscaiens n'étoit pas en effet si nouveau que pour tous les autres peuples du monde ancien.

Ce n'est pas toujours l'esprit et le talent qui ont manqué aux Jésuites pour éclaicir et pour résoudre en écrivant l'histoire et les problèmes qu'elle présente. Plusieurs de leurs professeurs d'histoire les plus renommés ont agité cette question ; et tous aprés des recherches qu'ils avoient les moyens de bien faire l'ont décidée comme celui dont je vais rapporter les propres expressions : Sabemos que a un Cantabro se debio el descubrimiento de las Canarias y a otro el del Nuevo Mundo. J'avertis que cette décision est signée par un nom qu'on reconnoit tout de suite pour un nom basque ; et cela suffit pour le rendre suspect : tout Basque qui juge dans ce procès est presque partie. Je suis donc partie aussi : mais je ne crois pas devoir être aussi suspect que les pères Antonio Goieneche et Manuel Larramendi[134]. Si Colomb avoit été basque, je n'honorerois pas, je ne cherirois pas davantage sa mémoire. Il a été l'un des hommes qui m'a fait le plus éprouver dans ma jeunesse le sentiment que j'étois le plus heureux de recevoir, celui de l'admiration. Quand j'ai une opinion, d'ailleurs quelque probable que m'en paraisse la vérité, je ne dis pas comme ces jésuites : sabemos. Enfin c'est moins encore sur mes propres recherches que sur celles de l'historien anglais Robertson[135], que mon opinion se fonde : et mon opinion n'est ni tranchante ni absolue.

Je crois que c'est assez pour les basques d'entrer en partage avec Colomb de la gloire de cette belle découverte qui seroit bien moins importante pour l'esprit humain si elle n'étoit que celle d'un nouveau monde.

Il paroit certain que Colomb apprit des basques qu'il existoit un monde ou des terres immenses qui étoient inconnues : mais il apprit d'eux ce qu'ils ne savoient pas eux-mêmes : ils lui apprirent un fait ; il en conclut une autre : et quelque facile que fut la conclusion il étoit, peut-être, alors sur la terre le seul homme en état de la tirer non par ses lumières mais par la réunion de ses lumières et de son caractère ; il est une foule de vérités qui sont toujours à coté de tous les hommes et qui ne sont saisies que par ceux dont l'âme est capable d'une détermination sublime.

Les basques furent peut-être jettés chez les Esquimaux et à Terre-Neuve par une tempête.

Colomb s'ouvrit les routes du nouveau monde par son génie et par son caractère.

134 - Larramendi Manuel (1690-1760) : jésuite basque qui a écrit de nombreux ouvrages sur la langue et le Pays basques.
135 - Robertson William, *Histoire de l'Amérique*, 1778 pour la traduction française.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 107

La découverte des basques est la première par la date et elle a servi à celle de Colomb.

La découverte de Colomb est la première par sa nature et elle a servi au genre humain.

Je ne suis pas tenté de rendre aux noms de Flibustier[136] et de Corsaire[137] les honneurs rendus par les Grecs au nom de Pirate. Mais ceux qui ont voulu savoir de quel degré d’audace et d’intrépidité le courage humain est capable, ont cherché et ont étudié les histoires des corsaires et des flibustiers du seizième et du dixseptième siécles. Et leur histoire est pleine de prodiges de l’espéce humaine en ce genre : un amiral Espagnol qui les avoit observé et s’en étoit servi, disoit : ce ne sont pas des saints mais ils font des miracles. Les plus grands de ces miracles ont été faits, peut être, par les flibustiers et par les corsaires de la Biscaie et par ceux du Labour françois : ceux de Dieppe[138] et de St Malo[139] n’ont étonné le monde qu’en attaquant et en enlevant les Gallions[140] ; ceux de St.Ander[141], de St. Sébastien, de Ciboure et de Bayonne qui tour à tour attaquoient les gallions et les deffendoient, les ont arrachés très souvent à ceux qui les avoient déjà enlevés. Et quoi qu’en dise Mr. Despreaux[142], ces corsaires attaquant des corsaires faisoient très bien leurs affaires. Aussi dans les guerres les plus glorieuses de la France et de l’Espagne contre l’angleterre les amiraux Espagnols et François les ont-ils toujours singulièrement distingués parmi les équipages des escadres et des flottes. C’étoient les grenadiers des matelots : les Duguai-Trouin[143], les Jean Bart[144], les Thourville[145]et les Destaing[146] ont rendu aux descendans des Cantabres dans les combats de mer les témoignages rendus par Annibal et par César aux Cantabres eux mêmes dans les combats de terre.

Il ne doit plus être, ce me semble, si difficile de comprendre sur quoi a été fondée cette prétention des basques à s’égaler aux nations les plus nobles et aux nobles de toutes les nations. Mais si j’ai tracé ces tableaux de leurs origines, de leurs mœurs et de leurs faits d’armes sur les continens et sur les océans ce n’est pas pour être le d’Hozier[147] ou le Cherin[148] de mes basques Espagnols et François : ce n’est pas pour mieux consacrer leur gloire passée que j’écris, c’est pour la faire revivre.

Cela est très facile à l’empereur qui peut s’en servir aujourd’hui, contre l’Angleterre comme Annibal s’en servit contre Rome et avec bien plus de succès encore : cela sera toujours impossible à toutes les autres puissances de la terre.

136 - Flibustier : pirate de la mer des Antilles.
137 - Corsaire : marin embarqué à bord d’un navire habilité par un gouvernement à intercepter des navires commerciaux ennemis.
138 - Dieppe : port du Nord-Ouest de la France.
139 - Saint-Malo : port du Nord- Ouest de la France.
140 - Gallion : navire armé utilisé par les Espagnols pour transporter les biens et les marchandises à l’époque de la Conquête de l’Amérique.
141 - St Ander : actuelle Santander, ville du nord-ouest de la péninsule ibérique.
142 - Despreaux : D.-J. Garat fait peut-être allusion à Boileau (1636 -1711), dit Boileau-Dépréaux qui fut historiographe de Louis-XIV.
143 - Duguai – Trouin (1673-1736) : marin français qui s’illustra lors des guerres de Louis XIV contre les Anglais et les Hollandais.
144 - Jean Bart (1650-1702) : corsaire français célèbre pour la guerre de course contre les Anglais et les Hollandais.
145 - Thourville (1642-1701) : Vice-amiral de France qui s’illustra dans la guerre contre les marines anglaise et hollandaise.
146 - Destaing : le Comte d’Estaing remporta une victoire sur les Anglais en 1776 à la tête de la flotte française.
147 - Hozier, (Pierre d’Hozier, 1592-1662) : auteur d’une généalogie des principales familles de France.
148 - Cherin : généalogiste.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 108

Troisième Partie :

De la réunion des Basques espagnols et françois en deux ou trois départements de l'empire : de leur destination exclusive au service de la mer. De l'enseignement de leur langue dans leurs écoles et dans leurs lycées.

Il y a un premier résultat de ce Mémoire que je dois hater d'en tirer et de poser.

Pour faire de grandes choses avec les Cantabres il ne faut pas les laisser séparés entre deux Gouvernemens et deux puissances ; il faut réunir ceux de l'Espagne et ceux de la France sous le même empire, sous les mêmes loix, sous les mêmes drapeaux ou sous les mêmes pavillons, comme ils l'ont été dans les plus beaux jours de leur gloire.

Cela est bien plus nécessaire encore qu'autrefois ; et il est aisé de le sentir.

Tout a pris dans les choses humaines de plus vastes proportions : ce qui est petit est englouti et comme perdu dans l'immensité. Si vous laissez les basques Espagnols et François dans leur séparation actuelle, ils ne seront jamais que basques ; si vous les réunissez, à l'instant tous ensemble seront les Cantabres, ils en reprendront le nom, l'attitude et ils cultiveront avec cet enthousiasme qui leur est si naturel l'immense héritage de gloire attaché à ce nom : ce nom si renommé n'est pas même, je le crois, celui qu'ils devront préférer et que l'Empereur doit leur rendre de préférence : il en est d'autres qui leur appartiennent également, qui sont également glorieux et qui seront appropriés aux nouvelles destinées que l'Empereur doit leur faire.

Les ancêtres des Cantabres se sont illustrés également comme soldats et comme marins : je les crois aujourd'hui beaucoup plus propres encore qu'autre fois au service de mer et infiniment moins propres qu'autre fois au service de terre.

En voici les causes.

1° Même alors qu'ils seront réunis, les basques françois et Espagnols ne formeront qu'une population de six à sept cent mille ames ; et le contingent de cette population ne sera jamais une levée très importante pour le service de terre de l'empire de Napoléon.

2° Des soldats basques qui ne parlent que le basque placés en ligne entre des soldats qui ne parlent que françois, au milieu même de la France, se croient exilés aux extrémités du monde. L'ennui et le chagrin ; ce qu'on appelle aux Alpes et aux Pyrénées le mal du Païs[149] les a tués, très souvent, avant qu'ils aient vu l'ennemi. L'Empereur en a vu dans les armées, il a dit d'eux, ils ont beaucoup de courage personnel et pas beaucoup celui de ligne. Il est impossible de le mieux caractériser. Il faut donc les placer dans un service auquel le courage personnel est plus propre.

3° Les réfractaires et les déserteurs plus nombreux dans les montagnes et dans leurs gorges y trouvent plus aisément des aziles où il est très difficile de les atteindre.

149 - Mal du pays : identifié comme maladie par les médecins militaires au XVIIe siècle, le « mal du pays », plus tard appelé « nostalgie » était sensé frapper plus particulièrement les populations masculines issues des régions montagneuses, notamment la Suisse. Le caractère montagneux du Pays basque conduit ici Garat à étendre aux Basques cette pathologie particulière.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 109

La loi n’atteint que les pére et mére qui ne sont pas toujours complices.

4° Comme soldats ce que les anciens Cantabres ont fait le mieux c’est de mourir. Ils ne sauvent point leur indépendance nationale par tous les prodiges de leur valeur ; en un mot, ils bravent, ils reçoivent, ils se donnent la mort d’une manière sublime : mais ce ne sont pas des morts héroïques, ce sont des victoires qu’il faut avoir à rappeler à des armées en marche et en bataille : les bulletins les plus fidelles déguisent un peu toujours le nombre des morts ; et toute l’histoire des Cantabres montre tous leurs champs de bataille couverts de leurs cadavres.

L’intrépidité des anciens Cantabres a été bien plus heureuse dans les expéditions des mers et les Cantabres modernes sont bien plus appellés à ce service par leur caractère, par toutes les circonstances de tout ce qui les environne, chez eux-mêmes, en France, en Espagne, en Europe et sur le globe entier.

Dans le service de mer ils peuvent faire renaître toute leur antique gloire et ajouter à toutes les prospérités de l’Empire de Napoléon.

Le métier de Marin est celui peut-être que tous les jeunes basques préférent le plus naturellement. Les fortunes un peu considérables de leurs cantons ont été presque toutes faites au-delà des mers ; il n’y en a même guère d’autres : un basque riche est toujours pour eux un Indien[150]. C’est le nom qu’on lui donne. Elles sont toujours associées chez eux à l’idée des mers et à l’idée de la fortune.

Il n’est pas rare que des jeunes basques désertent la maison paternelle pour aller servir sur les vaisseaux ; il l’est davantage qu’ils désertent les vaisseaux pour revenir dans leur famille. Les voyages de mer, il est vrai, les éloigne bien davantage encore de ce païs natal qu’ils aiment tant : mais il n’y a aucun inconvénient à composer tout l’équipage d’un vaisseau uniquement de basques : et tant que leur langue maternelle retentit à leurs oreilles et dans leur cœur, ils peuvent faire le tour du globe sans croire être sortis de leurs foyers et de leur paroisse.

Une population même qui ne sera que de six ou sept cent mille âmes aura un contingent dont les levées seront importantes pour les escadres et pour les flottes. Et ces hommes qui au sortir du berceau ont appris à marcher et à courir sur les bords glissants des roches et des précipices, à grimper des montagnes presqu’aussi perpendiculaires que des remparts, des murailles, et les chênes les plus droits, à se balancer dans leurs jeux sur les branches les plus élevées des plus hauts arbres et quelque fois à sauter de branche en branche ; de tels hommes n’ont pas besoin de beaucoup de leçons pour apprendre à se promener de mats en mats, de hune en hune, à se tenir suspendus à des cordes pour replier les voiles au moment ou la tempête est prête à les déchirer et à les enlever.

Le courage personnel, ce courage qui n’est pas le premier de tous dans une armée de terre, est le plus nécessaire, il est le seul qu’on puisse signaler sur une flotte où il n’y a pas de lignes : et un bon juge de tous les genres de courage a reconnu que c’est le courage le plus propre à ces basques que César appeloit la meilleure espèce d’hommes : homines optimi generis.

Tout chez eux, tout ce qui les environne, la terre, les eaux, les forêts, les mines, les arts de l’industrie, tout leur présente en abondance tout ce qu’il y a de plus

150 - Indiano : expression utilisée en basque pour désigner une personne qui a vécu un temps émigrée en Amérique. Plus tard, dans le courant du XIXe siècle, ce terme fut remplacé par celui de «Amerikano », « Américain ».

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 110

nécessaire et d'utile à la création d'une grande marine. Ces forêts des Pyrennées qui depuis cinq mille ans au moins fournissent des bois de construction et de mâture aux ports de l'océan et de la Méditerranée sont loin d'être épuisées encore et même d'être toutes connues. Les Bourbons espagnols n'ont pas permis sans doute que tout ce qu'ils savoient à cet égard fut publié ; et ils ont ignoré probablement une partie de leurs richesses. Elle n'est pas non plus aussi constatée qu'on le prétend l'infériorité de ces bois à ceux du Nord pour les carcasses de vaisseaux et pour les mâtures : avec plus de lumières pour les bien choisir, pour diriger toutes les causes naturelles qui donnent ou qui ôtent aux bois sur la terre même de la légèreté ou de la souplesse, pour déterminer les formes de construction qui peuvent corriger, sans doute les vices des bois avec les quels on construit les vaisseaux, comme elles corrigent les vices des pierres avec les quelles on construit des maisons : avec tous ces moyens les forêts voisines de l'océan cantabrique et atlantique donneront des vaisseaux aussi bons voiliers que les vaisseaux descendus des forêts du Nord.

Les constructeurs de Bayonne et les charpentiers basques de toutes les côtes sont renommés dans toutes les marines de l'Europe ; et il n'y a peut-être pas de puissance maritime qui n'aient fait construire à Bayonne ou des navires ou toutes les pièces d'un navire qu'on leur envoyoit numérotées.

L'intelligence et l'exécution des constructeurs de Bayonne et des charpentiers basques suivront facilement tous les progrès que le génie de Bouguer[151] portera dans la méchanique navale.

La culture du lin est une de celles qui est le plus généralement et le plus heureusement mise en pratique dans tous les cantons basques espagnols et françois ; et partout où le lin prospère le chanvre prospère aussi.

Il est bien plus aisé de faire de bonnes voiles et de forts câbles que de beaux mouchoirs et de beaux linges ; et depuis St.Ander jusqu'à Bayonne, jusqu'à Pampelune et à St. Jean Pied de Port, les femmes qui filent et les métiers qui tissent ont une célébrité méritée.

Des corderies établies les unes par des particuliers, les autres par les gouvernemens et toutes avec assez de grandeur, travaillent à la fois pour la patrie et pour le commerce.

Elles touchent à Bayonne et aux cantons basques, ces landes de Bordeaux, ces forêts de bois résineux qui peuvent donner tant de goudron et qui en donneront en plus grande quantité et en meilleure qualité encore quand on leur en demandera d'avantage.

On ne doit pas dire seulement qu'il y a beaucoup de mines dans les cantons basques : il est plus exact de dire que la terre entière de ces cantons est comme un mine de fer immense. Après tant de fouilles, après tant d'extractions, aucune de ces mines peut-être n'est épuisée ; et il y a des cantons où pour trouver le fer on n'a aucun besoin de fouiller : on le voit et on le ramasse à la surface de la terre comme des caillous roulés. Il ne forme pas une propriété exclusive ; en prend qui veut : il appartient à tout le monde. C'est ainsi que cela se voit et que cela se passe à Somerostro[152], par exemple, cette prodigieuse quantité de fer devoit nécessairement multiplier les martinets et les forges : nulle part dans la proportion

151 - Bouguer Pierre (1698-1758) : astronome, hydrographe et mathématicien français.
152 - Somorrostro : site des mines de fer de Biscaye.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 111

de l’étendue du païs on n’en a vu autant ; nulle part on n’a plus donné au fer toutes les formes qu’il peut recevoir et sous les quelles il peut rendre tant de genre de services. Nulle part, surtout on n’a fabriqué et mis dans le commerce une aussi grande quantité d’instruments de culture et d’instrumens de guerre. Les mines de cuivre n’y sont pas non plus inconnues ; et celles d’Echaux[153] dans la Navarre françoise font présumer qu’on en trouveroit assez dans tous les cantons pour doubler beaucoup de vaisseaux avec ce métal.

Les vaisseaux auroient beau se multiplier ; il y aura assez de ports pour les recevoir tous ; depuis la rive droite de l’adour jusqu’à l’ouest de St. Ander il y en a, pour ainsi dire, une ligne et tous distribués convenablement d’espace en espace ; les uns petits et les autres grands ; tous capables de recevoir ou des vaisseaux de guerre ou des vaisseaux de commerce et, peut-être, les vaisseaux de tous les genres, avec des travaux qui ne seroient ni impossibles ni très couteux. Celui de Bayonne en le débarrassant de sa barre par la puissance même des eaux qui l’ont formée ou en faisant tomber l’Adour dans l’océan par une nouvelle embouchure plus rapprochée de Cordouan[154] et de Rochefort[155]. Celui de St. Jean de Luz en reprenant entre le Socuoa et Ste. Barbe[156] les travaux conseillés par Vauban et en les dirigeant sur d’autres principes que ceux qui jusqu’à présent ont si peu réussi. Celui de Fontarabie et celui de Passage en retenant les eaux du flux par des vannes hollandoises pour que le reflux ne laisse pas deux fois les vaisseaux à sec ou dans la vase, en substituant à la remorque à bras des remorques à poulies et à roues. Celui de Larédo[157] en y appelant par quelques privilèges le commerce qui s’en sert si peu et pour le quel il seroit excellent. Celui de Sant Ogna[158], à l’est de St. Ander, en le consacrant à un grand établissement de marine Impériale, en ouvrant à son entrée une école de navigation non comme à Amsterdam sur un vaisseau immobile, dans une cour pavée, mais sur des vaisseaux qui recevroient sans courir aucun danger tout le mouvement des flots agités de l’océan.

A ces travaux qui auront bien plus d’utilité et de grandeur que de difficultés s’ils sont ordonnés par toute la volonté de l’Empereur, je suppose qu’on en ajoute un autre très propre à frapper d’admiration les imaginations Espagnoles plus constantes que les nôtres dans l’admiration et dans la reconnaissance. Je suppose que des sources de l’Ebre on creuse un canal jusqu’à l’océan soit en tournant des montagnes, comme on le fit pour le Nil dans l’Egypte des Pharaons soit en les perforant comme on l’a fait plusieurs fois dans l’Empire Romain pour raccourcir seulement des routes de terre. Les deux mers verroient une seconde fois leurs flots unis dans les Pyrennées ; et cette seconde union qui rapprocheroit bien plus la méditerranée de l’océan, qui transformeroit toute la péninsule à peu près en île, anéantiroit bientôt la puissance de l’Angleterre dans la méditerranée et tarderoit pas à l’affaiblir dans l’océan.

Depuis Perpignan jusqu’à Bayonne, depuis l’océan jusqu’a l’embouchure de l’Ebre dans la méditerranée la population de toutes les Pyrennées seroit appelée et

153 - Echaux : famille des Comtes de Saint-Étienne-de-Baïgorry qui possédait des forges et exploitait le fer extrait des mines locales.
154 - Cordouan : îlot rocheux au large de l’estuaire de la Gironde.
155 - Rochefort : port et place forte situé sur la côte charentaise.
156 - Socoa et Sainte Barbe : avancées terrestres qui commandent l’entrée dans la baie de Saint-Jean-de-Luz. Socoa est dotée d’un fort.
157 - Laredo : ville et port du nord-ouest de la péninsule ibérique.
158 - Sant Ogna : ville et port du nord-ouest de la péninsule ibérique.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 112

consacrée alors au service de mer. Cette population ne tarderoit pas à recevoir d'une navigation puissante, cette navigation puissante ne tarderoit pas elle-même à donner à la population des progrès qui iroient croissants les uns par les autres.

Ce qui favoriseroit singulièrement cette double progression et dès l'instant même où elle commenceroit c'est que nulle part sur le globe on ne réunit plus facilement tout ce qui est nécessaire pour nourrir les équipages et les flottes ; c'est que nulle part les matelots et les équipages n'ont les habitudes d'une vie plus économique.

Si la Hollande, si bornée en Europe dans son étendue et dans toutes ses ressources naturelles, a joué un si grand rôle sur les mers, elle en a été beaucoup redevable on le sait, à deux causes : à l'art d'encaquer[159] les harengs dont elle faisoit des provisions immenses pour les équipages ; au peu que coutoit la nourriture des équipages nourris presque uniquement de harengs, d'haricots et de féves.

La plus grande partie des terres dans tous les cantons basques se couvrent facilement d'haricots d'une espéce plus exquise et plus nourrissante que ceux mêmes de Soissons ; les sardines de Gallice[160] n'ont rien d'inférieur aux harengs de la Hollande que leur renommée qui est pourtant très étendue ainsi que leur commerce. Pour tous les matelots basques François, basques Espagnols ; pour tous les basques même des deux côtés des Pyrennées les sardines de Gallice et les haricots ne forment pas seulement une bonne nourriture, c'est celle qu'ils préférent à toutes les autres. Cette préférence sera la même très souvent dans les matelots et dans les Capitaines. La culture des choux aussi universellement pratiquée dans tous les cantons basques que celle des harricots y a fait de ce végétal une nourriture plus nationale encore ; il seroit très aisé de le transformer en chou crouté pour les équipages : le vinaigre non plus que le vin n'est ni rare ni cher dans ces contrées ; et l'on sait combien des végétaux confits dans le vinaigre sont prétieux pour les équipages qu'ils préservent si puissamment du scorbut.

Quelle réunion, dans un espace aussi circonscrit de tous les élémens d'une marine qui seroit également appelée aux triomphes de la guerre et aux conquêtes du commerce ! Une cause plus puissante que toutes les autres prépareroit et garantiroit encore la création de tant de forces navales. C'est le terrible océan qui frappe et qui ébranle incessamment ces côtes de la Cantabrie. Ses fureurs y sont arrêtées sans y expirer ; ses balancements les plus réguliers donnent à la chaîne de Pyrennées des secousses et des tremblemens. Auprès des eaux de ce Golfe, les autres mers sont comme des mers pacifiques. Mais plus l'océan, plus ce vieux père du monde est terrible, plus les marins dont il est l'instituteur sont intrépides, habiles et terribles eux mêmes. Une mer qui est sous le ciel le plus serein a des vagues qui font trembler la terre et des mugissemens qui se font entendre de cinq à six lieues, accoutume infailliblement aux orages ceux dont le berceau est balancé au près de ce fracas des élémens. J'ai vu des enfans de neuf à dix ans plonger la tête du haut des rochers dans les gouffres sillonnés d'éclairs de cet océan. J'ai vu la jeunesse la plus gaie et la plus folatre, au bruit de leurs chants d'amour, faire chavirer à plaisir le bâteau qui promenait leur concert au milieu des flots en fureur et ressortant du sein des eaux mêler de nouveau leurs voix à la voix du Tonnerre. J'ai connu des fraudeurs qui tandis que les gros bâtimens étoient en panne, tandis

159 - Encaquer : mettre en caque, c'est-à-dire dans une barrique dans laquelle sont pressés et conservés les harengs salés ou fumés.
160 - Galice (Galicia) : région côtière du Nord-Ouest de l'Espagne qui compte de nombreux ports et la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 113

que les gardes des pataches[161] se croyaient bien surs de n’avoir rien à garder, s’élançoient sous un ciel et sur des mers en feu dans des espèces de coquilles de noix ; sortoient et entroient cachés, protégés et enrichis par les Tempêtes.

Combien il seroit aisé à des institutions heureusement conçues et combinées de multiplier ces phenoménes de courage qui naissent là d’eux mêmes !

Supposés actuellement qu’on fasse écrire des notices historiques des navigations les plus célébres, des combats de mer les plus éclatans, des découvertes d’île ou de monde les plus utiles au genre humain ; supposés que ces notices soient écrites dans la langue des basques, la même que celle des Cantabres, des Carthaginois, des Phéniciens : supposés enfin que ces notices lues dans la vaste solitude des mers, à la clarté des étoiles, au bruit du sillage des vaisseaux, soient terminées par des hymnes sur les mêmes sujets et sur des airs que tous les basques aiment et chantent avec passion : comme on seroit sur d’attirer leur attention la plus profonde, d’exciter et d’exalter leur enthousiasme le plus ardent !

Il seroit facile de rapprocher encore d’avantage les Cantabres d’aujourd’hui de cette Phénicie, leur antique métropole dont la gloire qui a si peu de monumens a rempli tous les Siécles, et dont le seul monument qui ait été indestructible sont les basques eux mêmes. En consacrant les basques Espagnols et François au service exclusif des mers, en les réunissant tous dans deux ou trois Départemens de l’Empire, on pourroit donner à l’un de ces Départemens le nom de Nouvelle Tyr, à l’autre le nom de la Nouvelle Sydon, à la réunion de toutes le nom de la Nouvelle Phénicie.

Par une circonstance singulière, unique, on a de fortes raisons de croire que l’écusson de la Phénicie déssiné sur les pavillons de ses vaisseaux a passé jusqu’à nous à travers tant de siécles ; qu’on le retrouve encore dans les armoiries de la Navarre et dans un jeu même des enfans de tous les cantons basques ; on appeloit ce jeu dans le Labour françois Marroïlla. Cet écusson dessiné sur les pavillons de l’antique Tyr on pourrait le dessiner sur les pavillons de la Tyr nouvelle, et le faire flotter sur tous les océans à côté du pavillon de l’empire de Napoléon. Peut-être faudroit-il le faire flotter sur les cimes mêmes des Pyrennées ; sur ces cimes qu’on découvre de si loin dans l’océan Cantabrique.

Une foule d’entreprises inouies, exécutées par des prodiges, pour la millieme fois au moins, prouveroient bientôt au monde l’influence toute puissante des moïens de ce genre pour allumer l’enthousiasme et l’influence toute puissante de l’enthousiasme sur la terre lorsqu’il est allumé par le génie et dirigé par une réflexion calme et profonde.

Ces dernières lignes que je viens de tracer, je ne les ai point tracées, je le confesse, sans émotion[162] ; mais cette émotion même, dont je sais me défier, me garantit que les basques mes compatriotes, ne les liroient pas sans être émus au profit de la chose publique.

Cet écrit trop long peut-être pour ce qu’il contient, mais très certainement trop court pour le sujet qu’il traite seroit terminé ici s’il étoit destiné à un autre prince que Napoléon[163]. Il seroit trop incomplet pour le grand homme qui a ouvert les dix

161 - Patache : bateau des douanes.
162 - Cette partie de la phrase est soulignée dans le manuscrit.
163 - Cette partie de la phrase est soulignée dans le manuscrit.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 114

neuvieme siécle, si je n'y ajoutois pas quelques considérations et quelques vues encore.

Tout ce qui vient d'être exposé et proposé sur les basques François et Espagnols est fondé sur ce caractère antique et si bien conservé de ces tribus : et cette conservation elles la doivent à celle de leur langue ; c'est cette barrière des langues et non pas celle des montagnes, des fleuves et des mers, qui empêche les peuples de se mêler, de se confondre et d'effacer en se confondant l'originalité et la pureté originelle de leur caractère primitif. Pour préparer aux Cantabres et aux Phéniciens, entièrement ressuscités, les nouvelles destinées que Napoléon peut leur faire, il faut donc qu'ils veillent plus que jamais sur le feu sacré de cette langue qui les échauffe et qui les éclaire ; qui les distingue si eminément de tous les autres hommes, de tous ceux mêmes qui ont infiniment plus de Lumières. Il faut que toutes leurs pensées soient exprimées et renfermées dans cette langue s'ils veulent jouer encore un grand rôle sur la terre.

Jusqu'à nos jours ils ne l'ont pas conservée qu'en la parlant ; il faut qu'ils la conservent en la parlant, en l'écrivant, en l'étudiant, en l'enrichissant d'expressions et d'idées nées dans son propre sein. Elle mérite tous les soins : si dans son état actuel elle est peu propre aux Sciences modernes, elle est extrêmement propre au bon sens qui a ses progrès comme les Sciences ; genre de progrès bien plus nécessaire à la stabilité des Empires et au bonheur des hommes.

Ce n'est point dans cet écrit, c'est dans un ouvrage plus étendu sur l'Espagne que je tacherai de donner une idée exacte et suffisamment développée de cette langue qui est ma langue maternelle, et dont par cette raison, je puis, sans aucune vanité, parler, probablement, plus en connoissance de cause que les plus savants héllenistes, que les Scholiastes[164] de Pindare et de Homère de la langue de ces Poëtes.

Je dirai seulement ici que la langue Basque, Cantabre ou Phénicienne est probablement aussi ancienne que le Sanscrit. Je l'ai déjà rappelé : les Phéniciens même du temps d'Hérodote[165], croiaient la parler depuis trente mille ans ; cette antiquité plus que suspecte, pourroit la rendre sacrée comme le sanscrit[166] sans lui ôter un seul deffaut et sans lui donner une seule beauté. Elle n'a aucune richesse ; mais on croiroit qu'elle doit sa pauvreté à une foule d'attributs et de mérites qu'elle posséde et qui manquent à toutes nos langues riches. Elle feroit croire que les langues comme les mœurs sont plus pures dans la pauvreté. Presque toujours elle détermine ses expressions comme une langue de calcul et les fait éclater en sons harmonieux comme le chant ou la poësie. Je dirai encore qu'elle s'élève toute entière sur un très petit nombre de Racines qu'on n'a pas besoin de découvrir parce qu'elles ne sont point du tout couvertes par les mots qu'elles forment, parce qu'on les voit à l'œil nud, pour ainsi dire, et sans aucun besoin des microscopes et des télescopes de l'étimologie. Je dirai qu'une idée composée de deux, de trois, de quatre idées a toujours pour expréssion un mot composé visiblement des deux, des trois, des quatre mots qui expriment les idées élémentaires. Je dirai que les mots ou les sons primitifs de cette langue, choisis par les organes les plus sensibles à

164 - Scholiaste : expression qui désigne un commentateur de textes dans l'Antiquité.
165 - Hérodote : géographe et historien grec de l'Antiquité.
166 - Sanscrit : langue de l'Inde ancienne qui n'est plus parlée aujourd'hui. C'est dans cette langue que de très nombreuses œuvres (religieuses, philosophiques,etc.) de la tradition écrite indienne ont été rédigées.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 115

l’harmonie, sont toujours des Onomatoppées, des imitations terribles ou gracieuses des objets qu’ils peignent à l’oreille. Je dirai que, dans tous les autres mots, soit dérivés soit composés, les analogies les plus fidelles et les plus manifestes de cette langue d’un peuple si étranger à toutes les Sciences, à tous les grands progrès des beaux arts, ce qu’il y a de plus parfait c’est l’expression non des idées, mais de leurs rapports, c’est la syntaxe et la construction : c’est cette partie des langues qui exige le plus de logique.

Plus un tel éloge est grand plus il doit trouver d’incrédules.

Il est très ordinaire dans l’Europe moderne de confondre les patois et les langues des nations peu avancées dans les connoissances humaines : cela diffère pourtant beaucoup ; cela est même souvent très opposé.

Un patois est né communément de la décadence et de la corruption d’une langue ou même du choc et du mélange de plusieurs langues déchues et corrompues.

La langue d’un peuple Simple qui ne s’est mêlé à aucun autre peuple, qui n’a connu ni la grandeur ni la décadence, ni la délicatesse recherchée ni la corruption du gout et des arts, même après un long cours de siécles, est comme une langue naissante.

Si elle est née heureusement, quoique restée très pauvre, elle pourra connoitre la beauté et la grâce de l’expression ; elle pourra avoir des constructions élégantes et hardies, de la précision et du nombre. La nature a pu la douer, sans effort, de quelques uns de ces heureux attributs qu’une longue succession de Poëtes, orateurs et de philosophes donne ailleurs, mais rarement, aux Patois devenus langues savantes.

Avant le seizième et le dixseptième siécles on ne parloit en Europe que des Patois : la langue des Basques a toujours été, non pas une langue naissante, mais une langue réstée comme elle est née, une langue de la Nature.

On ne doit donc plus être si surpris d’entendre louer son énergie et sa grace, son bon sens et son imagination. Elle est la création d’une oeuvrière qui n’est pas mal habile.

Il seroit difficile de dénombrer tous les avantages qu’on sera sur de recueillir en faisant d’une telle langue le principal enseignement de toutes les écoles primaires et de tous les Lycées des Départemens formés par la réunion de tous les cantons basques de la France et de l’Espagne.

D’abord ainsi que je l’ai déjà dit, si le caractère de ces peuples a si fidellement gardé le dépot de leur langue, leur langue à son tour conservera leur caractère, ce caractère sur le quel on fonde plus d’une espérance.

Le Vocabulaire du basque dont les mots entr’eux ont tant d’analogies n’a que des analogies extrêmement rares avec les Vocabulaires des idiomes les plus voisins : il en résulte qu’il est prodigieusement difficile à un Basque d’apprendre même l’Espagnol et le François. Il perd toujours dans l’étude des mots une grande partie de ce tems si court pour l’étude des choses. Et si au contraire, on lui traduit les choses du François ou de l’Espagnol dans sa langue, sa langue qu’il sait déjà et qui est si analogique, si claire, si transparente, lui apprend facilement même les choses difficiles.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 116

On nous l'a dit assez souvent ; nous ne voulons jamais le croire : la seule difficulté peut-être, pour apprendre les Sciences, ce sont les langues savantes. Parlez donc aux ignorans de leur langue : ils la connoissent ; elle les conduira, sans effort et sans lenteurs, aux connaissances que vous avez dites vous.

Elle manquera de beaucoup de mots cette langue ignorante : gardez de lui en chercher hors d'elle-même ; elle a dans son sein les élémens de toutes les créations en ce genre ; et ceux qui la parlent possédent et pratiquent tous les secrets, tous les artifices de ces créations. Le sauvage le plus sauvage sait faire le mot dont il a besoin comme il sait faire sa fléche et son canot.

On disait un jour devant moi et devant une basquese, femme d'esprit, mais pas du tout savante, que le mot forchetta (fourchette de table) dont on se sert dans le Labour n'étoit pas basque ; ce mot étranger, dit-elle, à l'instant, ne nous est pas du tout nécessaire : il faut dire sardietta.

Sardia est le mot basque qui répond au mot françois fourche.

Puisque je me suis arrêté un instant à considérer cet artifice heureux qui crée et qui éclaire les langues de la Nature, j'ajouterai que ce mot basque sardia est dérivé lui-même du mot Sar-cen-da qui signifie, il perce, il entre. Toute la langue est ainsi composée. Presque toutes les analogies et des mots et des idées y sont aussi visibles.

Il n'en est pas ainsi des langues que parlent nos savans et nos sciences : ou elles composent un mot de deux mots inconnus, ou en réunissant deux mots connus elles les rendent tous deux méconnaissables par leur réunion qui les estropie et qui les déforme tous les deux. Il faut étudier longtems tous les mots avant d'étudier les choses qu'ils prétendent exprimer : ils devroient vous offrir leur véritable sens, il faut que vous le cherchiez ; et si on n'a pas éclairci et approfondi ce qu'ils veulent dire, ce qu'on fait rarement, on ne sait jamais assez bien ce qu'on dit soi-même ; il arrive même trop souvent, qu'on ne le sait pas du tout.

Le Vocabulaire du basque, mis en regard par le Jésuite Larramendi, avec les vocabulaires du Latin et de l'Espagnol, est un ouvrage[167] excellent : il sera extrêmément utile ; je ne le crois pas très nécessaire ; il ne l'est pas, du moins pour l'étude du basque par les basques. Je l'ai déja dit ; les mots de cette langue se définissent eux-mêmes ; et les dictionnaires inconnus aux anciens, ne sont devenus nécessaires, que depuis qu'il n'y a plus de langue véritablement vivante dans cette Europe si fière, et à si bon droit, des progrès de ces Sciences qu'on a trop appelés toutefois, les progrès de l'esprit humain.

Nous donnons au françois le nom de langue vivante parce que nous l'écrivons et que nous la parlons. Et sans doute aussi parce que nous sommes bien surs que tant d'hommes de génie qui lui ont confié leurs pensées l'ont immortalisée avec eux. Mais c'est une langue morte, presqu'aussi morte que le grec et le latin. C'est aussi pour cela qu'un dictionnaire de la langue françoise est presqu'aussi nécessaire aux François qu'un dictionnaire du latin et du Grec. Et probablement encore, c'est pour cela que nous n'aurons jamais un assez bon dictionnaire de notre langue : elle y a échoué plusieurs fois l'académie françoise. Je crains fort qu'elle n'y échoue plusieurs fois encore.

167 - *Le Diccionario trilingüe del Castellano, Bascuence y Latin* de Manuel de Larramendi fut publié à Saint Sébastien, en 1745.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 117

Il ne suffit pas qu'une langue soit dans la bouche d'un peuple pour qu'elle soit vivante ; il faut qu'une lumière vive et éclatante se répande de ses mots les plus élémentaires dans ses mots les plus composés ; il faut que cette lumière éclaire les mots dérivés dans les dérivations les plus éloignées de leurs sources ; il faut que cette lumière en se réfléchissant par les éxpressions figurées et par les métaphores d'un objet sur un autre objet, d'une idée sur une autre idée, en devienne plus pure et plus brillante encore ; il faut, enfin, pour qu'une langue vive, qu'elle ait cet attribut de tout ce qui vit et même de tout ce qui végéte, il faut qu'elle ait la faculté de croitre, d'étendre son organisation pour acquérir ce qui lui manque et pour réparer ce qu'elle a laissé perdre ou altérer.

Tous ces attributs appartiennent évidemment à cette langue indigente des basques qui n'a assisté à aucun des grands progrès des Sciences, et qui en est d'autant plus propre à leur prêter à tous aujourd'hui les expressions les plus claires, les plus exactes et les plus inneffaçables dans la mémoire qui en aura reçu les empreintes.

Il ne sera pas très mal aisé, dès le premier instant, de trouver dans les sept cantons basques des hommes en état de bien traduire dans leur idiome les meilleurs traités d'hidrographie et de mécanique, les meilleurs élémens d'histoire naturelle et de chimie, tous les livres enfin qui deviendroient nécessaires à ces cantons destinés essentiellement à la culture des terres, au service de mer ; et on auroit bientôt non pas à chercher des professeurs, mais à choisir entre tous ceux qui s'offriroient. Nulle part on n'avance plus vite quand on est dans les bonnes routes.

L'ambition que fait naître la gloire des Sciences et des lettres, on le croira sans peine, est inconnue dans ces montagnes et dans leurs vallées ; mais plus qu'ailleurs, peut-être, on y méprise l'ignorance. Dans les familles les plus pauvres les sacrifices coutent peu pour l'instruction des enfans. Avant la révolution il étoit rare que dans les bourgs les plus indigens il n'y eut pas un régent[168] qui enseignat à lire et à écrire à tous les enfants du bourg. Les pays basques étoient, comme la Phénicie, non pas le païs de la littérature, mais le païs des lettres, de l'alphabet et de l'écriture.

Dans quelques pays de ces contrées l'émulation étoit allée plus loin : des établissements d'instruction faits par des particuliers avoient la grandeur et l'utilité des institutions nationales. C'est ainsi que s'étoient ouvertes, à Bergara[169], pays basque Espagnol, des écoles où des professeurs, en presque tous les genres, enseignoient les Sciences exactes et physiques, les arts du dessin, les langues de l'érudition, de l'imagination et du goût ; c'est ainsi qu'à Larressore[170], dans le Labour françois, un prêtre pauvre lui-même, Mr. Daguerre[171], en échauffant la charité et l'humanité d'une soixantaine de pauvres paroisses avoit pu élever, à peu près au centre du Labourd un Collége où se sont formés depuis quatre vingt ans les pasteurs les plus dignes de parler au nom de Dieu, de l'évangile et des chrétiens ; où ont fait leurs premières études les médecins, les avocats, les magistrats qui ont

168 - Régent : ici maître d'école.
169 - Bergara : ville de la Province du Guipuscoa. Le Real Seminario Patriótico Bascongado y fut construit en 1776 sous l'influence du Comte de Peña Florida et confié aux Jésuites. Cet établissement connut un rayonnement international.
170 - Larressore : village de la Province du Labourd. L'Abbé Jean Daguerre (1701-1785) y fit construire en 1733 le *Petit Séminaire* qui eut un grand rayonnement avant d'être fermé et désaffecté durant la Révolution française. Sa réouverture évoquée par Garat eut lieu en 1818 et sa fermeture définitive intervint en 1906.
171 - Daguerre Jean (1701-1785) : fondateur du Petit Séminaire de Larressore.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 118

fait le plus de bien à ce pays où la Renommée et la reconnaissance ont toujours la même voix.

Les Ecoles de Bergara subsistent toujours ; il y en a beaucoup d'autres dans les cantons Espagnols ; le collège de Larressore, détruit par la révolution, se releveroit bientôt à la voix de l'Empereur : M. Daguerre a laissé plus d'un disciple très capable de lui succéder dans cette œuvre où le zèle est bien suivant la Science.

L'Enseignement des langues anciennes nécessaires au Sacerdoce et à d'autres états y auroit des Succès bien plus prompts et plus universels si, au lieu de mettre dans les mains des enfans basques des Rudimens et des dictionnaires latins-françois, on y mettoit des dictionnaires et des Rudimens basques-latins ; si on les faisoit aller non pas de l'inconnu à l'inconnu, mais de ce qu'ils connoitroient très bien à ce qui auroit avec ce connu plus de rapports et de ressemblances. Or il est certain que le basque et le Latin, langues à inversions hardies toutes les deux, se ressemblent beaucoup plus que le basque, qui a tant d'inversions, et le françois, qui en a si peu. Quand le françois est la langue qu'un basque veut apprendre, il semble que pour lui, le plus court est d'aller du basque au françois, et que s'il passe par le Latin il allonge le chemin ; il l'allonge, en effet, mais il le rend plus beau et bien plus facile et même, je le crois, plus court pour le temps. Placé entre le basque et le françois le latin est à la fois comme un dictionnaire et une grammaire très propre à expliquer le françois au basque et le basque au françois.

Nous voulons toujours abréger les routes qui nous ménent aux Connaissances ; il seroit souvent plus commode, pour la paresse même, de les allonger.

La Grammaire et le dictionnaire du Jésuite Larramendi serviroient merveilleusement à cette innovation aussi nécessaire que celle qui fut faite par les MM. De Port-Royal[172] et par les Jésuites dans la méthode du Desportes qui donnoit des leçons de latin en latin.

Sous le rapport seul des lettres et des sciences on aperçoit aisément pour elles plus d'un genre de gloire et plus d'un genre d'utilité dans cet enseignement si différent de tout ce qui s'enseigne en Europe ; des lumières qui manquent encore à toute l'Europe savante paroitroient bientôt, avec éclat, dans ces Lycées d'un grand Empire où des grammaires et des dictionnaires philosophiques exposeroient les principes et définiroient les mots d'une langue abandonnée quatre mille ans, comme un jargon, à la mémoire et à la routine de quelques Tribus qu'on croyait presque sauvages.

Cette langue, née dans l'Orient , ainsi cultivée enfin à côté de nous, ne tarderoit pas à présenter plus d'un rapprochement et plus d'un éclaircissement aux orientalistes qui n'expliquent pas encore tout très aisément dans la langue de Moïse[173] et de Sanchoniathon[174], aux héllenistes qui sont en doute, par fois, sur ce qu'ils admirent le plus dans les vers d'Orphée[175] et de Pyndare[176] ; aux latinistes enfin, qui trouveroient en elle une langue qui fut contemporaine du latin des

172 - Garat fait ici référence aux travaux sur la langue et tout particulièrement à l'ouvrage de Arnauld (612-1694) et Lancelot (v 1615-1695), *Grammaire générale et raisonnée ou Grammaire* de Port-Royal (1660).
173 - Moïse : patriarche et prophète hébreu évoqué dans l'Ancien Testament.
174 - Sanchoniathon : historien phénicien (XIIe siècle av. J-C.).
175 - Orphée : aède mythique de la tradition grecque antique.
176 - Pindare : poète de la Grèce ancienne.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 119

Césars[177], du latin des Céthégus, du latin même des siécles de Saturne[178] et de Rhée[179]. Une langue qui en a tant vu mourir d'autres autour d'elle, et qui s'est si bien conservée toute vivante, porteroit plus d'un principe de vie dans toutes ces langues mortes où brulent encore, mais comme dans des tombeaux, des lampes qui éclairent le mieux le gout et le génie.

Et combien il seroit aisé à Napoléon de faire, en ce genre, comme en beaucoup d'autres, ce qui a toujours été impossible sur la terre à tout autre qu'à lui ! Comme il lui seroit aisé de faire retrouver de cette langue, mère de tant de langues, ce qu'on en a laissé perdre dans cette foule de contrées de l'Orient et de l'Occident où elle a été parlée et écrite !

Des ruines disséminées ne sont que des ruines ; des ruines rapprochées s'élèvent quelque fois d'elles même en édifices élégans et magnifiques.

Les routes où l'on doit faire ces recherches sont nettement tracées dans l'histoire, elles sont très visibles et ne sont pas du tout longues. On sait que les Phéniciens de Tyr et de Sidon avoient envoyé leur langue avec leurs colonies dans plusieurs iles et dans plusieurs continens de la Grèce, dans la Sicile, dans la Corse, dans la Sardaigne, aux Baléares, sur presque toute l'étendue des deux bords opposés de la Méditerranée et dans l'océan Atlantique, à Madère et aux Canaries ; dans les noms portés encore par les ruines de Carthage et de l'Afrique je découvre, sans effort et sans incertitude, le sens de plusieurs mots de cette langue poenique[180], phoenique, phénicienne, qui a été ma langue maternelle comme celle des Barcas[181]. Je n'ai pas osé dire comme celle d'Annibal : j'en ai eu bien envie.

Un curé d'une paroisse du Labour françois, D'Itsatsou[182], qui avoit beaucoup étudié l'hébreu expliquoit beaucoup de difficultés de l'hébreu et de l'ancien téstament par le basque. C'étoit un homme d'esprit, et on ne s'avise guères, au pied des Pyrennées, d'être un charlatan d'érudition. J'aurois voulu le voir aux prises avec un Rabbin qui auroit su autant du basque autant que le curé savoit de l'hébreu : il eut été curieux, surtout, de les voir d'accord.

Il est vrai ; tant d'autres langues qui, depuis, ont porté tour à tour leur domination sur ces mêmes îles et dans ces mêmes continens, ont, sans doute, vingt fois mutilé ou déchiré les lambeaux mêmes de cette langue vraiment maternelle des Phéniciens ; elles les ont vingt fois cousus et recousus ces lambeaux aux Piéces aussi déchirées d'une foule d'autres idiomes formés et déformés les uns par les autres. Comment, dans les ramassis de tant de lambeaux, être sur de distinguer ceux qui appartiennent à la langue primitive, la plus effacée, la plus enterrée de toutes, dans tous les vocabulaires, précisément par ce qu'elle a été la première ? Etes-vous allés à Naples et à Porticci[183] ? Avez-vous vu ces rouleaux de cendres où des yeux armés de loupes discernent des lettres, des syllabes, des phrases, des pages ; et d'où des mains légères, avec des instrumens adroits, peuvent faire sortir des poëtes, des orateurs, des philosophes ? Il n'est pas plus grand le prodige qui déterre les ruines

177 - Césars : empereurs romains, en référence à la période impériale qui débute avec Auguste (27 av. J.-C.).
178 - Saturne : dieu italique et romain identifié à Cronos, dieu de la mythologie grecque, père de Zeus.
179 - Rhée : Rhéa, déesse de la mythologie grecque, épouse de Cronos et mère de Zeus.
180 - Poenique : punique, propre aux Carthaginois.
181 - Barcas : famille régnante à Carthage, Hannibal en était membre.
182 - D'Itsassou : Itxassou, village de la Province du Labourd.
183 - Porticci : ville et port d'Italie, proche de Naples qui désigne ici les sites archéologiques des villes d'Herculanum et de Pompéi ensevelies sous une pluie de cendres lors de l'éruption du Vésuve en 79 ap. J.-C. Les fouilles de Pompéi et d'Herculanum débutèrent en 1748.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 120

d'une langue en les cherchant sous les décombres et dans la poussière, en quelque sorte, de vingt autres langues : ces recherches sont dirigées par des règles et par des lois ; ces règles sont sûres ; ces loix sont elles-mêmes de grandes découvertes de l'esprit humain : et dans toutes les recherches qu'elles dirigent les découvertes sont infaillibles.

Longtems avant qu'elles ne fussent dirigées, promulguées et sanctionnées par l'expérience, ces loix étoient l'instinct d'un petit nombre d'hommes de Génie : et avec cet instinct ils avoient déjà fait de ces découvertes que le vulgaire juge encore impossibles.

J'en citerai un Exemple et parce qu'il est illustre et parce qu'il se rapporte de plus d'une manière à mon sujet.

Accusé par Messaline[184], jugé par Claude[185] et exilé dans la Corse, Sénéque[186], à travers une foule de mots grecs et liguriens qui cachaient la langue ancienne de cette ile, la dêméla ; et il y reconnut le vocabulaire de la langue des Cantabres que lui-même sans doute avoit parlée à Cordoue[187] où il était né. Sénéque en concluoit que les Espagnols primitifs avoient peuplé la Corse : aucune tradition ne fonde et ne légitime cette conjécture. Si Sénéque eut été éxilé à Tyr et à Sidon lorsqu'on lui ordonna de s'ouvrir les quatre veines, il y eut entendu, à coup sur, beaucoup de mots et Cantabres et Corses ; et il auroit conclu alors, non que les Espagnols et les Cantabres ont peuplé la Corse, mais que les Espagnols et les Corses primitifs ont été également originaires de la Phénicie.

Depuis Sénéque, les difficultés des découvertes, en ce genre, sont devenues plus grandes ; un plus grand nombre de langues sont ensevelies les unes sous les autres ; mais les moyens de faire des espéces de fouilles et de les faire heureusement sont aussi bien plus nombreux et bien plus surs.

Sénéque, en quelque sorte, observoit les langues, comme les Cométes, à l'œil nud : et il en faisoit pourtant des découvertes dans les unes et dans les autres. Nous avons des Télescopes pour le ciel, et pour les langues nous avons des méthodes et des lois qui sont des Télescopes encore. Avec les instrumens que le génie a créé il est souvent facile de faire plus et mieux que lui.

Il n'est donc plus douteux pour ceux qui s'occupent de ces matières avec quelqu'intelligence que ce fonds tant de fois enterré de la langue phénicienne pourroit être déterré encore dans tous les pays dont il a été l'idiome le plus ancien.

Une seule chose pourroit être difficile encore ; c'est de trouver, pour tant de pays qui semblent si divers, des hommes dont les lumières seroient très appropriées aux recherches à faire dans chacun de ces pays ; mais on sait que Napoléon trouve toujours les hommes dont il a besoin.

Il faudra ensuite que ces hommes bien choisis choisissent bien eux même les lieux qu'ils iront explorer dans leur mission ; il ne faudroit pas qu'ils prêtassent l'oreille dans toutes les parties indifféremment de la Corse, par exemple, et de la Sicile. Ils devront chercher partout les lieux où la population première a dû recevoir le moins de mélanges ; les montagnes les moins accessibles ; les golfes les plus tourmentés par les Tempêtes ; les terres les plus difficiles à couvrir de moissons ;

184 - Messaline : épouse de l'empereur Claude, morte en 48 ap. J.-C.
185 - Claude (v 10 -54 ap. J.-C.) : empereur romain (41-54), successeur de Caligula.
186 - Sénèque (4 - 65) : écrivain et philosophe romain. Exilé en Corse de 41 à 49 ap. J.-C.
187 - Cordoue : Sénèque était originaire de cette ville de l'Espagne méridionale.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 121

c’est là que la population primitive se sera réfugiée et cachée ; c’est là qu’on sera plus sur d’en trouver les restes et les restes de leur langue qu’ils y auront cachés avec eux.

L’importance de ces voyages ne seroit pas aussi vite reconnue que celle des voyages entrepris pour mesurer la Terre et pour en déterminer la figure ; ils auroient une utilité qui deviendroit de jour en jour plus manifeste et plus grande ; ils serviroient infailliblement à mieux déterminer la nature de l’esprit humain, à mieux mesurer sa portée naturelle. On ne la connoit guères que dans ce que font les Sciences et les arts avec leurs méthodes ; il importe bien davantage de la connoitre dans ce que font les peuples avec leur bon sens.

Ces voyages, faits si près de nous, seront bien plus faciles que les voyages des savans de Calcutta[188] ; ils auroient, tout le fait espérer, des succès bien moins contéstables.

Il est difficile de croire, en effet, que les savans qui sont établis à Calcutta mais qui sont Anglais, puissent approfondir, en courant, les vocabulaires et les syntaxes, les ressemblances et les différences de toutes les langues du Nord et du Sud, de l’Est et de l’Ouest des Indes orientales. On doit beaucoup les honorer ; ils déploient tout le Zèle héroïque des missionnaires du Christianisme dans une mission qu’ils n’ont reçue que de la raison et de l’humanité. Mais en admirant leurs efforts, il ne faut pas en attendre des résultats aussi surs qu’ils veulent les rendre vastes. Leur logique n’est pas toujours égale à leur érudition ; et ce la rend leur érudition même susppecte. Il est nécessaire que ceux qui ont les bonnes méthodes étudient les langues qui leur sont les plus étrangères ; mais l’oreille et la langue d’un anglais doivent être bien rebelles à l’audition et à la prononciation des sons et des mots des langues asiatiques : ces deux difficultés, quelques fois invincibles, en font naître beaucoup d’autres dans l’étude des langues.

Il seroit donc mieux probablement que la société de Calcutta[189] donnat les vraies méthodes, qui sont les mêmes pour tout le genre humain, à ceux qui sont nés en Asie, à ceux dont les organes de l’ouie et de la parole éxércés, dès le berceau, aux modulations des langues orientales.

Je n’attends, enfin, tout ce que promet la société de Calcutta que pour le moment ou l’on verra la liste de ses membres composés, en grande partie, de noms orientaux.

Les Recherches que je propose, renfermées dans une enceinte beaucoup plus étroite, faites en Europe par de Européens, en Corse par des Corses, en Sicile par des Siciliens, en Calabre[190] par des Calabrois, seroient commencées et achevées par des hommes pourvus de tous les organes et de tous les talens indispensables pour les bien faire.

On peut se transporter aisément par l’imagination, ou, ce qui vaut mieux, par la prévoyance au moment ou par la réunion de tant de recherches bien dirigées, tout ce qui peut exister encore, sur la terre, de mots vraiment phéniciens, recueillis, rassemblés, définis et expliqués les uns par les autres seroient imprimés et publiés dans un dictionnaire général de tous les dialectes de cette langue. Ce dictionnaire,

188 - Garat fait ici référence aux orientalistes anglais de l’Asiatic Society of Bengal (cf. note suivante).
189 - *L’Asiatic Society of Bengal*, a été créé en 1784 par l’érudit anglais William Jones. Il fit progresser la grammaire comparée des langues par ses études sur le sanscrit.
190 - Calabre (Calabria) : région de l’Italie du Sud.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 122

présenté à tous ces pays fiers d'avoir servi à sa formation, répandu dans toutes les écoles, auroit bientôt des influences autrement importantes que la plus grande influence littéraire.

Tant de peuples aux quels il seroit bien prouvé qu'ils ont eu une même origine et une même langue ; que cette langue, crue morte pour les érudits même et pour les Antiquaires vit et réspire encore dans leur bouche ; tous ces peuples en seront bien plus disposés à se regarder et à se traiter en frères ; ils communiquent entr'eux avec bien plus de confiance ; ils multiplieront avec bien plus d'ouverture de cœur et de crédit les échanges de toutes leurs idées et de toutes leurs richesses. Ils concourront ou par l'accord ou par la rivalité même de leurs intérets à chasser des côtes de la Méditerranée et de ses iles la barbarie qui en infeste un si grand nombre ; comme dans la plus haute antiquité, leurs ancêtres de l'Asie mineure si réunissoient ou luttoient d'émulation pour porter la Civilisation et les lettres chez les sauvages des mêmes mers et de mêmes Terres. Dans les progrès de leur opulence et de leur gout ils se disputeront à qui relevera plus de ces cités élégantes et presqu'innombrables qui décoroient il y a quatre mille ans le pourtour de la méditerranée et de la mer noire, et dont les ruines offrent encore des modèles au génie de l'architecture : ils montreront, pour la troisième fois au moins, à la terre ce que peut pour ses prospérités ce commerce de prez à prez[191] qui donne tant de grandeur aux plus petits profits, par leur multiplication rapide ; ce Commerce dont les capitaux, rentrés presqu'aussitot que sortis, semblent se trouver à la fois dans les canaux de vingt circulations différentes et créer bien plus de richesses encore que ces inépuisables sillons qui donnent par an et tous les ans, trois ou quatre récoltes ; ils prouveront qu'elles n'ont point été fabuleuses ces traditions de la haute asie et de l'Asie mineure qui ont entretenu les siécles d'une époque de splendeur et de bonheur où trente nations, rangées, comme en cercle, dans une étroite circonférence, multiplioient et se partageaient tous les jours les trésors de l'Europe et de l'affrique et de l'asie.

Ici la Géographie donne des certifficats à l'histoire ; le lieu de la scéne rend plus que probable la vérité des événements et fait rentrer ces prodiges dans l'ordre naturel des choses. Ils ont été adoptés ces prodiges par Montesquieu[192] et par Voltaire[193] qui n'étoient crédules ni l'un ni l'autre et qui ne s'accordoient pas toujours ainsi ensemble.

Ces mêmes prodiges renaitront lorsque Tyr, Sidon et la Phénicie, ressuscités dans l'Occident, feront flotter le même Pavillon sur les mêmes mers, feront tréssaillir l'Orient à ce nom de Phénicien qui lui fut cher et sacré et porteront à l'asie la protection de cette nouvelle Rome qui s'élève au milieu de la Méditerranée, non plus pour tout abattre, mais pour tout relever autour d'elle.

On a dit en prose que le trident de Neptune[194] est le levier avec lequel on souléve le globe, et en vers, qu'il est le sceptre du monde. Les vers et la prose peuvent avoir raison ; mais cela dépendra toujours de la main qui tiendra ce sceptre et du point d'appui qu'on donnera à ce levier. Si le point d'appui est dans l'océan, de l'éxtrémité où agit la puissance à l'extrémité où est le poids le levier est trop long : tôt ou tard il casse. Les Portugais, les Espagnols, les Hollandais en ont fait

191 - Navigation par cabotage, le long des côtes qui s'oppose à la navigation au long cours.
192 - Montesquieu (1689 - 1755) : philosophe et écrivain français.
193 - Voltaire (1694 - 1778) : philosophe et écrivain français.
194 - Neptune : dieu romain de la mer, Poséidon dans la mythologie grecque.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 123

l’expérience complette ; les Anglais l’on faite en partie ; ils la feront complettement aussitôt que Napoléon aura dans la Méditerranée la marine qu’il doit avoir.

Pour soulever le globe il faut plus d’un levier : le premier doit avoir son point d’appui dans la méditerranée, d’autres leviers mis bout à bout, les uns droits, les autres recourbés, porteront l’action de la même puissance sur toute l’étendue de l’océan et soulèveront, sans rompre, tout le poids du Globe. C’est alors que ce beau vers :

Le Trident de Néptune ést le Sceptre du monde

sera une grande vérité /.

Fin

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 124

RECHERCHES SUR LE PEUPLE PRIMITIF DE L'ESPAGNE

DOMINIQUE-JOSEPH GARAT

Premiers éléments de lecture du texte intégral

Il appartiendra à chaque chercheur concerné, dans sa spécialité (Anthropologie, Ethnologie, Sciences Politiques, Histoire, Linguistique, Histoire Littéraire, Critique Littéraire, etc.) d'apprécier l'intérêt du document publié dans son intégralité. Pour l'heure, il est intéressant de le faire en référence aux deux ouvrages récents qui sont venus éclairer le personnage, l'œuvre et le parcours de D.-J. Garat en fournissant les éléments d'une interprétation plus sûre. Le premier, *Dominique-Joseph Garat* (1749-1833)[195] de Michel Duhart est une biographie très richement documentée qui établit minutieusement le détail de son parcours personnel, politique et intellectuel. Nous disposons également du tome IV de l'*Histoire générale du Pays basque* (2002) dans lequel Manex Goyhenetche consacre un chapitre (Épilogue, pp. 377-386) à l'apport de Dominique-Joseph Garat. Comme signalé au début de notre introduction, aucun des deux auteurs n'a pu accéder au texte de ce rapport de 1811 dans son entier. On peut donc se demander si cette publication intégrale est de nature à modifier les appréciations portées dans ces deux livres.

Dans ce rapport de 1811, le propos de Garat est avant tout politique. Il est en service commandé sur sollicitation de l'Empereur, dans son rôle de représentant du peuple mais également de grand serviteur de l'Etat. Comme l'indique M. Goyhenetche[196], sa proposition de redécoupage administratif du Pays basque intervient dans cette redistribution générale des données territoriales –et plus largement géopolitiques- qui a marqué la période de la Révolution et de l'Empire. Il faut convenir aussi avec Michel Duhart[197] que le « projet basco-phénicien » de Garat manquait de réalisme politique au regard de la partition diplomatique orchestrée par Talleyrand et Napoléon. Garat a déjà soixante-deux ans en 1811 et il est exclu des cercles du pouvoir depuis de longues années. Il apparaît comme un homme du passé, le passé troublé de la Révolution, et sa crédibilité politique est bien faible. Cependant, au sujet du Pays basque et de l'Espagne, c'est l'avis autorisé d'un homme qui, a priori, devrait bien connaître le terrain qui a été sollicité. Or, comme le souligne Michel Duhart, le rapport contient peu de données chiffrées (géographiques, économiques, démographiques, etc.), d'appréciations très concrètes (état de l'opinion, forces politiques en présence, etc.) susceptibles de motiver une décision politique.

195 - Michel Duhart, Dominique-Joseph Garat, *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne* (en deux parties : n° 148, 1992-1993 ; n°149, 1994).
196 - Manex Goyhenetche, *Histoire générale du Pays basque*, Tome IV, « La Révolution de 1789 », Elkar, 2002 ; pp.377 et suivantes.
197 - Michel Duhart, op. cité, Tome II, « Le projet basque », pp. 107-126.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 125

Le fait de disposer du texte intégral ne modifie pas ces deux points de vue qui s’appuient sur les extraits disponibles dans *France et Labourd* (1906), le livre de Albert Darricau évoqué dans l’introduction. En effet, à la lecture, le rapport ressemble davantage à l’essai d’un écrivain qu’à un compte rendu minutieux établi par un préfet, un ambassadeur ou un parlementaire en mission. Toutefois, le document complet permet d’apporter des nuances intéressantes par rapport aux jugements évoqués et de poser quelques nouveaux jalons pour une étude ultérieure plus approfondie.

1. L’organisation générale du document :

Le rapport est plus long (le manuscrit compte 127 pages) que les précédentes contributions de Garat sur le même sujet sans avoir toutefois les dimensions de l’ouvrage de fond qu’il ne cesse d’annoncer tout au long de ces années d’Empire. L’exposé est divisé en trois parties. Intitulée « Des dialectes, de la langue commune aux Basques françois et espagnols, de leurs mœurs, de leurs jeux qui sont aussi les mêmes », la première développe une approche anthropologique et ethnologique dans laquelle Garat s’attache à démontrer la singularité des Basques dans leur organisation sociale comme dans leurs caractéristiques morales. Il affirme également une profonde unité ethnique entre les habitants des Provinces historiques placées de part et d’autre des Pyrénées. On retrouve dans cette partie une bonne part de la description faite en 1783 dans l’article du Mercure de France intitulé « Lettre sur Bayonne et sur les Basques[198]» ainsi que la reprise, parfois au terme près, de certains extraits du rapport précédent adressé à Savary en 1808.

Le second chapitre, « Tableau historique de ce qu’a fait le Peuple primitif de l’Espagne dans les diverses révolutions de la Péninsule » est largement inédit. Garat cherche à y établir que les Basques furent les premiers habitants de l’Espagne. Il appuie son raisonnement sur la présence de racines basques qui permettraient selon lui d’expliquer la plupart des toponymes les plus anciens de la péninsule, inexplicables par l’intermédiaire du castillan. Il étend l’existence de ces toponymes à l’ensemble du territoire espagnol et, à partir de ce postulat, il procède à une relecture des sources grecques et latines de l’histoire de l’Espagne. Cela lui permet de mêler les ancêtres des Basques, les Cantabres à tous les événements survenus dans l’Antiquité et durant la période des invasions qui suivit la chute de l’Empire romain, même lorsque ce sont d’autres noms de peuples qui apparaissent dans les sources historiques. Ce deuxième chapitre présente la thèse centrale de son rapport, c’est-à-dire, l’hypothèse « phénicienne » de l’origine des Basques et de leur langue. Les Phéniciens auraient installé des colonies sur le sol espagnol comme ils l’avaient fait dans l’ensemble de la Méditerranée et notamment à Carthage. Cela expliquerait les connivences et les alliances historiquement attestées entre les armées carthaginoises et les peuples de la péninsule ibérique unis dans leur opposition à Rome. Garat fait même des Basques les seuls héritiers de la civilisation et de la langue phéniciennes disparues durant l’Antiquité.

La proposition fondamentale du rapport est le cœur de la troisième partie intitulée « De la réunion des Basques espagnols et françois en deux ou trois

198 - Cf . *Lapurdum* IX (2004).

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 126

départements de l'empire : de leur destination exclusive au service de la mer. De l'enseignement de leur langue dans leurs écoles et dans leurs lycées » repose sur l'hypothèse « phénicienne ». En effet, cette filiation, qui fait des Basques les descendants des marins phéniciens longtemps dominateurs en Méditerranée, explique leurs nombreuses activités maritimes et leur participation active aux Grandes Découvertes. C'est aussi sur cette même filiation et ces compétences avérées que Garat s'appuie pour proposer à Napoléon de faire du Pays basque un vaste chantier naval et de ses habitants le fer de lance d'une marine reconstituée. La maîtrise des mers était anglaise depuis les désastres navals d'Aboukir (1798) et de Trafalgar (1805) et, a priori, Napoléon ne pouvait qu'être sensible à de tels arguments. Garat assortit sa principale proposition d'autres idées qui touchent aux domaines linguistique et éducatif. La future « Nouvelle Phénicie » est également l'héritière de la langue phénicienne qui se continuerait selon lui à travers la langue basque moderne. Il insiste sur le caractère singulier de cette langue qu'il faudrait enseigner dans les écoles et les lycées. Il en souligne aussi tout l'intérêt pour étudier et expliquer nombre d'autres langues européennes ou extra-européennes demeurées mystérieuses. Et, pour terminer, il propose d'établir des programmes de recherches linguistiques similaires à ceux qui sont initiés à la même époque en Asie par les « savants de Calcutta » selon sa propre expression, autrement dit par *l'Asiatic Society of Bengal* créée sous l'impulsion de l'érudit anglais William Jones pour étudier les textes sanscrits.

2. L'assise « historique » de la proposition de D.-J. Garat :

Dans l'épilogue du livre qu'il consacre à la période révolutionnaire, Manex Goyhenetche indique que la « thèse phénicienne » avancée ici par Garat n'est pas nouvelle. Elle figure en bonne place parmi d'autres conceptions proposées par les spécialistes de l'époque (vasco-ibériste, cantabriste, etc.). Le texte complet n'apporte pas de nouveauté par rapport à ce positionnement qui est le point central à partir duquel Garat échafaude sa proposition de *Nouvelle Phénicie*. En revanche, le texte intégral permet d'apprécier différemment ce recours au passé. L'argument phénicien n'est pas simplement présenté à titre de preuve pour affirmer la grande ancienneté de la présence des Basques sur le sol de la péninsule ibérique comme dans la plupart des œuvres tournées vers la recherche des origines des peuples et des langues de l'Espagne. Il entre dans une démonstration complexe destinée à établir une continuité logique entre les qualités de marins des Phéniciens (reconnues dans l'Antiquité) et les mêmes capacités de leurs descendants cantabres, largement sous-exploitées depuis la fin des Grandes Découvertes, selon Garat. Cet argument d'autorité fourni par l'Antiquité ouvre donc sur un avenir tout tracé pour les marins basques qui pourraient ainsi devenir les hommes de base d'une flotte en cours de reconstitution dont Napoléon a besoin dans la guerre maritime sans merci qui l'oppose aux Anglais. Le texte complet permet donc de rétablir le raisonnement de Garat dans son intégralité.

Manex Goyhenetche souligne aussi un autre défaut dans les écrits de Garat sur le Pays basque, à savoir « le manque d'historicisation ». Or, le rapport de 1811 reconstitué dans son entier amène peut-être à nuancer cette remarque. En effet, la partie la plus longue du document, le deuxième chapitre très précisément *(Tableau*

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 127

historique de ce qu'a fait le Peuple Primitif de l'Espagne dans les diverses révolutions de la Péninsule) propose un tour d'horizon des auteurs anciens (César, Tite-Live, Salluste, etc.) pour retracer l'histoire des premiers habitants de la péninsule dont, selon Garat, les Basques sont les héritiers. A l'Antiquité carthaginoise puis romaine, succède l'évocation des Grandes Invasions et l'auteur termine par l'histoire quasi contemporaine pour lui car, après avoir parlé du rôle des Basques lors des Grandes Découvertes, il aborde leur participation aux batailles maritimes des XVIIe et XVIIIe siècles.

Prise dans sa continuité, sa contribution est loin d'être négligeable même si conformément aux usages des historiens du XVIIIe siècle, elle s'apparente davantage à une narration aux tonalités épiques qu'à un exposé rigoureux, appuyé sur des citations précises et bien documentées. Il ne faut pas oublier que Garat connaît fort bien ses histoires grecque et romaine puisqu'il les a enseignées dans le Lycée créé en 1781 par Pilâtre de Rosier où il succéda à Marmontel à la chaire d'Histoire, établissement dans lequel il avait des collègues aussi prestigieux que Ampère, Brongniart, Condorcet, La Harpe ou Parmentier. Cet effort pour replacer les Basques dans le cours de l'Histoire est cependant accompagné d'une lacune d'importance. Il cite volontiers les auteurs latins qu'il connaît bien mais semble ignorer d'autres sources plus proches aux plans géographique et historique et qui faisaient déjà autorité en matière d'Histoire des Basques, Oihenart et sa *Notitia Utriusque Vasconiae* (1638) par exemple. Cependant, comme le souligne M. Goyhenetche dans son essai sur l'historiographie basque (*Les Basques et leur histoire*, Elkar, 1993), Manuel Larramendi (1690-1766) lui-même n'avait pas pris en compte l'apport d'Oihenart dans ses travaux d'ordre historique.

En revanche, le texte intégral ne dissipe pas la confusion entretenue entre les habitants de la péninsule ibérique durant l'antiquité et les ancêtres des Basques. Au nom du principe d'antériorité attribué à leurs ancêtres et au vu de leur origine phénicienne, Garat considère que les ascendants des Basques sont mêlés à tous les événements historiques survenus dans la péninsule ibérique, ceci sous le nom de Cantabres notamment : passage des Carthaginois, conquête romaine, etc. Sa démonstration historique vise essentiellement à mettre en valeur l'héroïsme et les qualités de guerriers des « Cantabres » puis des Basques que les Romains comme les autres maîtres successifs de la péninsule ont tous reconnus dans leurs études historiques.

3. La réflexion sur la langue basque et sur les Basques :

Parmi de nombreux autres auteurs, M. Duhart et M. Goyhenetche ont souligné la portée politique du projet de « Nouvelle Phénicie » de D-J. Garat et, en règle générale de ses écrits sur le Pays basque. Par rapport aux extraits relatifs à ce sujet, déjà connus et glosés, le texte intégral n'apporte pas de révélation. Cependant, comme indiqué plus haut, le véritable fait nouveau en ce domaine est la volonté de Garat de donner une assise historique établie à partir de l'apport des historiens classiques. Contrairement à ses contemporains Jacques de Béla, Sanadon ou

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 128

Polverel dont les contributions ont été étudiées par M. Goyhenetche[199], Garat ne cherche pas à dégager la singularité des Basques de manière absolue mais il l'articule sur des cadres historiographiques plus vastes en les replaçant dans l'Histoire antique en particulier et l'Histoire universelle en général.

D'autres éléments de civilisation présents dans la première partie de l'exposé de Garat intéresseront un anthropologue ; ils ont trait aux modes d'organisation de la société, aux mœurs et aux amusements. Il est à noter, par exemple, que l'on y trouve une longue évocation du jeu de pelote qui doit être l'une des premières du genre. Il s'agit là précisément d'une scène de genre appelée à connaître un bel avenir dans le cadre du roman régionaliste du début du XXe siècle.

Dans la première partie comme dans la troisième, D.-J. Garat écrit de longs développements sur la langue basque qui ne manqueront pas de retenir l'attention des linguistes. Au début de son étude, il évoque la question des dialectes qui ne sont pas, semble-t-il, à son époque un obstacle à l'intercompréhension des Basques des deux côtés des Pyrénées. Il indique qu'il s'agit d'un même peuple qui parle la même langue. Dans le troisième chapitre, les considérations sur la langue se font plus précises et plus fournies. Certes, on peut être déçu à la lecture de constater que Garat se contente de survoler son sujet ; il aborde un thème, ouvre des pistes puis passe au point suivant sans approfondir son propos. Ainsi, successivement, il évoque la formation des mots en basque en soulignant les facilités données par la suffixation, les questions liées à l'étymologie, les rapports étroits entre des langues à déclinaison comme le latin et le basque, la nécessité d'enseigner la langue basque dans les établissements scolaires existants, les avancées des recherches en matière de connaissance des langues et l'apport de la langue basque dans ce domaine en pleine mutation au début du XIXe siècle.

Larramendi[200] que Garat connaît et cite a abordé les questions de lexicographie et de traduction. Cardaveraz[201] avant Garat et Iturriaga[202] quelques décennies après lui évoquent eux aussi la question de la langue écrite et de l'enseignement du basque. Garat est bien de son temps avec de telles propositions. Mais, il est tout à fait passionnant de retrouver dans ces lignes qui évoquent la langue basque l'écho de débats ou de recherches qui en seraient restés bien éloignés sans la contribution de Garat. En effet, à côté des questions déjà bien débattues, au Pays basque comme ailleurs, de l'Origine des langues, des langues mères ou matrices, des langues naturelles ou « primitives » qui seraient totalement transparentes même aux plus ignorants de leurs locuteurs, l'auteur de l'exposé rapporte des échos de recherches véritablement contemporaines qui n'avaient pas encore dépassé le cercle des initiés et des spécialistes.

Disciple de Condillac[203] et familier de Court de Gébelin avant la Révolution, Garat a également eu connaissance des travaux en cours sur les documents recueillis au cours de la Campagne d'Egypte de Bonaparte qui donna lieu à une vaste enquête scientifique à laquelle participèrent de très nombreux savants. L'un des résultats les

199 - Goyhenetche Manex, *Les Basques et leur histoire*, Elkar, 1993

200 - Larramendi (Manuel, 1690-1766) : ce jésuite fut l'auteur de plusieurs ouvrages sur la langue basque, notamment en 1745, le dictionnaire trilingue (basque-latin-espagnol) dont parle Garat dans le rapport de 1811.

201 - Cardaveraz (Agustin, 1703-1770), *Eusqueraren berri onac*, 1761.

202 - Iturriaga (Agustin, 1778-1851), *Dialogos basco-castellanos para las escuelas de primeras letras de Guipuzcoa,* 1842.

203 - Condillac (Etienne Bonnot de, 1715-1780) : la philosophie et la conception du langage de Condillac ont durablement influencé la pensée de Garat.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 129

plus probants de cet engouement pour l'Antiquité égyptienne se concrétisa avec le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique par Champollion[204]. Garat rencontra aussi Guillaume de Humboldt[205] de passage à Paris dans les dernières années du XVIII siècle. Au cours des mêmes années, il fréquentait aussi Volney[206], Sylvestre de Sacy[207] ou Destutt de Tracy[208], autant de savants qui apportèrent leur contribution au développement d'une étude scientifique des langues au début du XIXe siècle.

Le linguiste sera donc aujourd'hui très sensible à ce que D.-J. Garat dit du Cercle des Savants de Calcutta, l'*Asiatic Society of Bengal*, créé quelques années plus tôt, en 1784 par William Jones. Il connaît et admet l'importance des sankritistes et des orientalistes du Royaume Uni mais, il se plaît à chatouiller l'anglophobie de Napoléon. Il lui suggère de concurrencer les travaux de ces chercheurs en formant des savants susceptibles d'étudier les langues les plus mystérieuses et les plus anciennes notamment à partir de la langue basque. Certes, la contribution linguistique de Garat mêle les explications mythologiques aux raisonnements scientifiques. Toutefois, comme le montre la référence aux travaux des indianistes britanniques, on peut constater que c'est un auteur bien au fait des avancées scientifiques les plus récentes qui rédige ce rapport de 1811.

Conclusion :

Les productions de Garat et le continuum des discours savants sur le Pays basque :

A la lecture du rapport de 1811 mais aussi des diverses productions de D.J Garat sur le Pays basque (*Lettre sur Bayonne et les Basques*, 1783 ; *Lettre à Ginguené*, 1806 ; *Rapport de 1808* ; *Rapport de 1811*), on ne peut s'empêcher de penser que cet écrivain doué aurait pu, dans les dernières années de sa vie… en mettant à profit ses loisirs de Sénateur, donner beaucoup plus de publications dans ce domaine qui lui était si cher. Ce grand livre sur le Pays basque qu'il évoque dans le rapport de 1811 n'a pas été publié et on peut légitimement se demander s'il a bien été écrit ou simplement rêvé par son auteur. Dans le même temps nombre de ses relations et de ses proches achèvent une œuvre considérable au cours des dernières années de leur vie. En 1810, par exemple, Germaine de Staël terminait *De L'Allemagne* et en 1811, paraissait le premier tome de *Histoire littéraire d'Italie* écrite par son ami P.L. Ginguené, deux ouvrages qui contribuèrent à renouveler l'approche de l'Histoire littéraire.

Pourtant, telle qu'elle est, cette contribution de Garat n'est pas à négliger. Il faut

204 - Champollion Jean-François (1790-1832), égyptologue et conservateur du Département d'Egyptologie du Louvre.
205 - Humboldt (Wilhelm von, 1767-1835), diplomate et philologue qui séjourna à Paris (1797-1799) puis au Pays basque pour en étudier la langue.
206 - Volney (Constantin François de Chasseboeuf - 1757-1820), philosophe, philologue et écrivain français.
207 - Silvestre de Sacy (Antoine, 1758-1838), orientaliste français.
208 - Destutt de Tracy (Antoine, 1754-1836), homme politique et philosophe qui théorisa l'apport du mouvement des Idéologues auquel se rattachait Garat dans un ensemble d'ouvrages intitulé *Eléments d'Idéologie* (1801-1815) au Pays basque pour en étudier la langue.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 130

même la faire mieux connaître et revoir à la hausse l'importance de sa réflexion sur le Pays basque. En effet, comme indiqué en introduction, c'est essentiellement l'homme politique qui est resté dans les mémoires, notamment au Pays basque en raison de son projet de 1811 d'une réunion des provinces historiques (ce qui lui vaut d'apparaître comme un précurseur du nationalisme basque moderne). Pourtant, Garat a connu de son vivant la célébrité en tant qu'homme de lettres avant de passer à la postérité en qualité de responsable politique. Ses succès aux concours de rhétorique de l'Académie française (*Eloge de Suger* -1779-, *Eloge de Fontenelle* -1784-), sa collaboration régulière au *Mercure de France*, sa fréquentation du salon des Suard avant la Révolution et d'autres cercles sous le Directoire, le Consulat ou l'Empire lui ont permis de rencontrer et de connaître les plus grands écrivains, philosophes et savants de son temps parmi lesquels on peut citer Diderot, Morellet, Condorcet, Volney, Mme de Staël et bien d'autres. Par ses fonctions de professeur au Lycée puis à l'Ecole Normale de Paris[209], il a participé aux débats d'idées les plus importants de la période. C'est donc un auteur à la stature peu commune qui prend la plume pour donner sa vision du Pays basque. Sa culture personnelle, sa très bonne connaissance de l'état des recherches en cours, des avancées scientifiques et des modes philosophiques et littéraires font de lui un témoin d'exception.

Pour ces raisons, la réédition[210] ou la présente publication du petit corpus de ses travaux sur le Pays basque nous invite à le relire et à reconsidérer son œuvre dans le continuum des réflexions sur les Basques et le Pays basque. Il est cet observateur bien informé qui, passant au fil des années de l'entourage immédiat des grands Philosophes des Lumières au cercle scientifique des Idéologues, a porté sur le Pays basque un regard parfois trop rapide ou distant mais toujours intéressant. Il se place de façon originale entre les contributeurs qui précèdent de peu la Révolution, Sanadon[211] et Polverel[212] notamment et la génération des Augustin Chaho[213] et Antoine d'Abbadie qui, à la fin du premier tiers du XIXe siècle, inaugurent une nouvelle période dans les Etudes basques.

209 - Garat fut l'un des fondateurs de l'Ecole Normale de Paris en 1794, aujourd'hui connue comme Ecole Normale Supérieure de la Rue d'Ulm.
210 - *Lapurdum* IX, 2004.
211 - J.B. Sanadon, *Essai sur la noblesse des Basques*, 1785.
212 - E. de Polverel, *Tableau de la constitution du royaume de Navarre et de ses rapports avec la France*, 1789.
213 - A. Chaho, *Histoire primitive des Euskariens basques*, 1847.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 131

ANNEXES

DOCUMENT N°1 :

Lettre de D.J. Garat à Napoléon Ier

Dans cette lettre D.J. Garat signale à Napoléon 1er qu’il a bien adressé le rapport demandé au Duc de Bassano. Ce document figure dans les annexes de France et Labourd, l’ouvrage publié en 1906 par Albert Darricau.

« Sire,

J’ai déposé entre les mains de Monsieur le duc de Bassano, votre ministre des relations extérieures, le manuscrit d’un ouvrage sur l’Espagne qui, par sa nature, ne peut être approuvé ou condamné que par Votre Majesté.

Cependant, Sire, je ne me flatte guère que vous daignerez en prendre lecture vous-même ; il est beaucoup plus étendu qu’un certain mémoire sur la Hollande que Votre majesté eût l’étonnante patience de lire elle-même d’un bout à l’autre en revenant de la chasse, à dix heures du soir, en sortant d’un soupé ; ce qui ne doit guère arriver à des têtes couronnées.

J’ai donc cru convenable, Sire, de présenter à Votre Majesté un exposé très succint des vues et des résultats de cet ouvrage sur l’Espagne. Quelques pages ne demandent qu’un coup d’œil, et le coup d’œil le plus rapide de Votre Majesté peut, dans quelques lignes, pressentir ce que peut être l’ouvrage dont elles sont l’extrait.

Sire, je crois connaître assez bien et les cantons et les hommes que je voudrais voir réunir sous votre Empire et sous les pavillons de vos flottes ; et ma conviction la plus profonde est qu’en flattant leur gloire passée et en leur offrant l’espérance de la faire renaître dans une gloire nouvelle, Votre Majesté, fera à l’instant de ces hommes tout ce qu’elle voudra en faire. Non, Sire, parmi tous les sujets de votre empire formés par vous-même à vous rendre tant d’héroïques services, il n’en est point qui puissent servir aussi efficacement à rendre la soumission de l’Espagne volontaire et l’humiliation de l’Angleterre prochaine.

Ces tribus sur lesquelles je viens d’écrire, il y a deux mille ans que César les a proclamées la meilleure espèce d’hommes ; l’espèce n’en a point changé depuis César, et il sera facile à Napoléon de la rendre meilleure encore.

Je n’ai point bâti de système, Sire ; j’ai rapproché des faits.

Ce sont les faits qui prouvent que les Phéniciens existent encore et qu’ils sont dans votre empire.

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 132

Ce sont les faits qui attestent que les Phéniciens de Ciboure et de Bilbao sont appelés par la nature à la formation d'une grande force navale comme les Phéniciens de Tyr et de Sidon.

Ce sont les faits qui garantissent que la Méditerranée appartiendra à la Phénicie occidentale de Napoléon, comme elle a appartenu il y a trois mille ans, à la Phénicie orientale d'Hiram et Dithobal.

C'est la voix des siècles enfin, Sire, qui raconte que l'époque des plus grandes prospérités de la terre a été celle où le commerce de l'univers, presque renfermé dans la Méditerranée et dans la mer noire, y échangeait rapidement, et comme de province à province, les richesses de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe.

La vie humaine est trop courte, et, dans la plus grande opulence même des nations, les grands capitaux sont trop rares pour qu'il soit bien utile au monde ce commerce qui n'est vaste que par l'étendue des mers qu'il faut traverser pour le faire, ce commerce dont les marchés et les foires sont à cinq ou six mille lieux les uns des autres.

Sire, en ne considérant même mon ouvrage que comme une production historique, tout fait présumer qu'il ne sera pas sans utilité pour votre service, s'il est agréé par Votre Majesté et traduit par vos ordres dans les dialectes Phéniciens de France et d'Espagne. De tous les hommes qui existent sur la terre, les Basques sont ceux qu'il est le plus facile de toucher, d'émouvoir et de diriger ; et si d'un trône environné de gloire des paroles d'une estime un peu singulière et d'une haute confiance lui sont adressées, leur état le plus naturel sera l'enthousiasme, ils en sont toujours près ; ils n'en sortiront jamais.

Sire, j'ose supplier votre Majesté de ne pas rejeter entièrement mes vues avant de m'avoir entendu moi-même.

Il est possible que d'un mot j'éclaircisse plus d'une page, je fixe plus d'un doute.

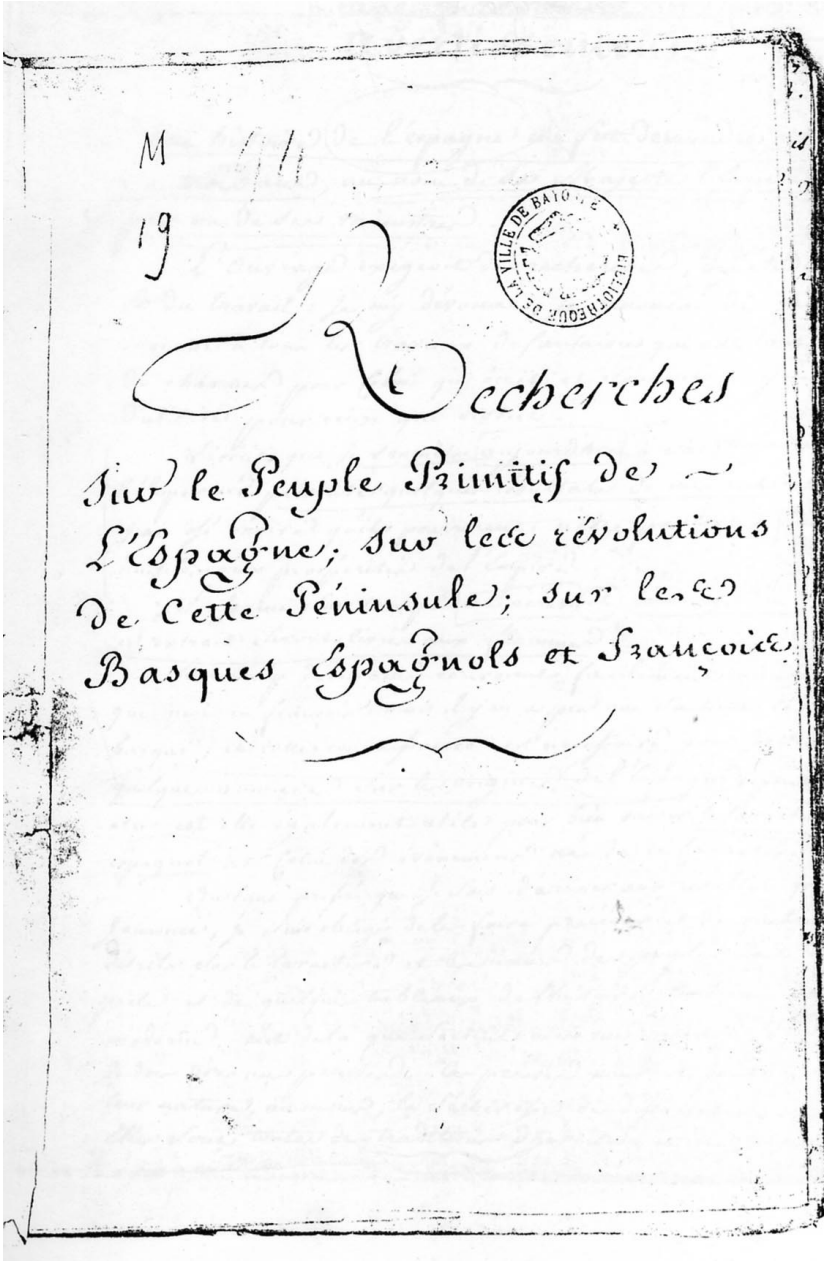
Il est facile surtout, Sire, que vos questions me donnent plus d'un doute à moi-même et que ces doutes me donnent des lumières qui m'ont manqué.

Daignez recevoir avec votre bonté accoutumée, Sire, l'expression d'un dévouement qui n'aura de bornes que celles de ma force et de ma vie.»

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 133

DOCUMENT N° 2 :

Page de couverture du rapport de 1811.



M 44
19

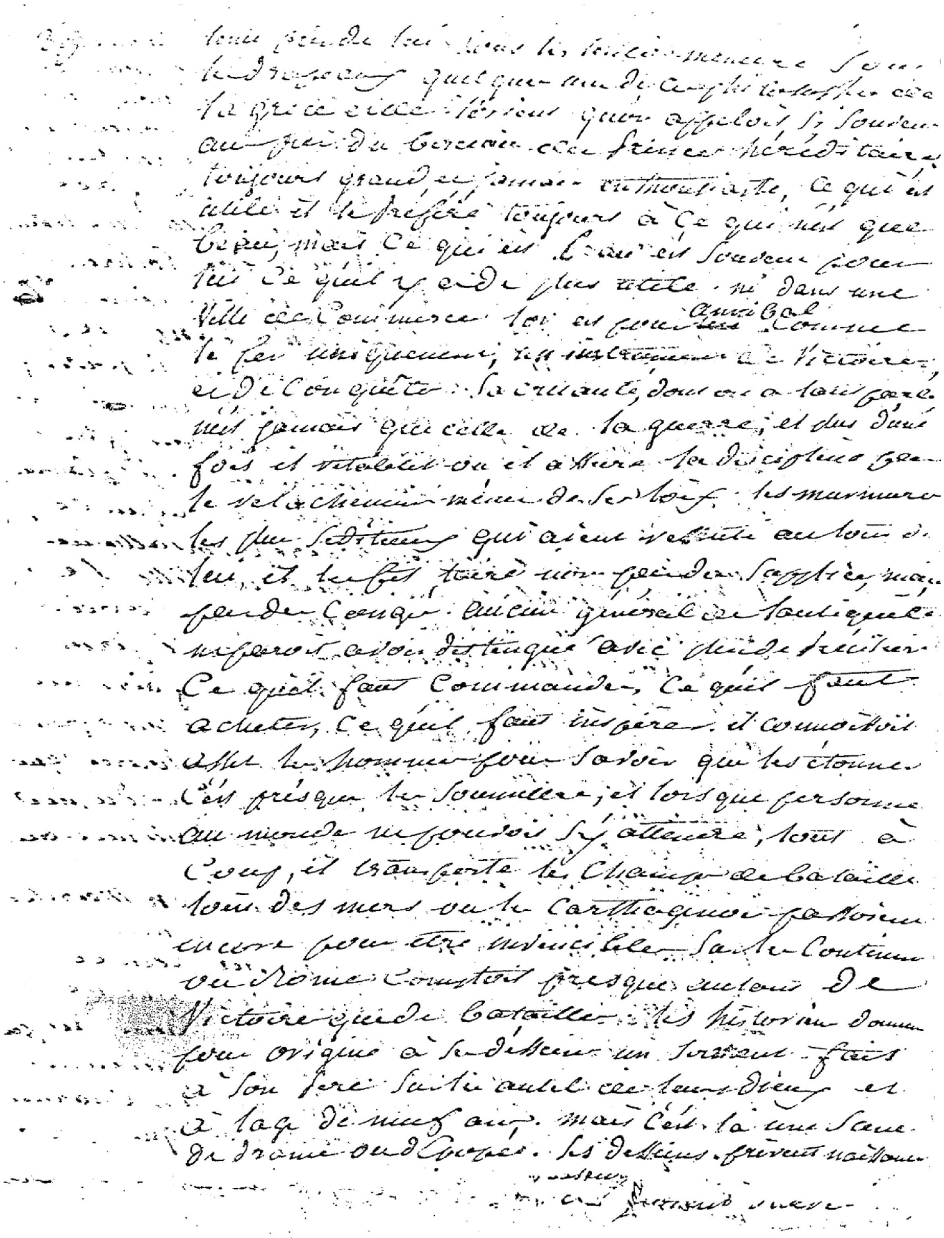
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE BAYONNE

Recherches
sur le Peuple Primitif de
L'Espagne; sur les révolutions
de Cette Péninsule; sur les
Basques Espagnols et François

lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 134

DOCUMENT N°3 :

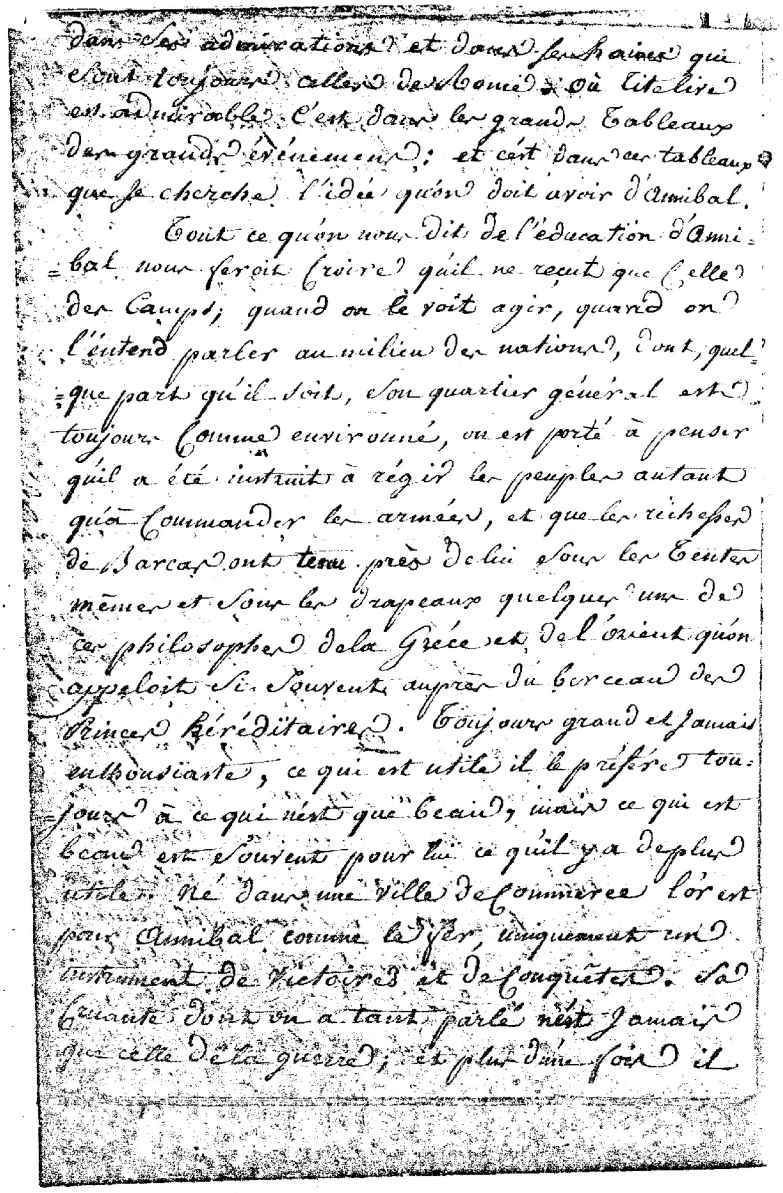
Page extraite de la version calligraphiée du rapport de 1811 (Manuscrit de la Bibliothèque municipale de Bayonne).



lapurdum XI 10/12/2007 15:57 Page 135

DOCUMENT N° 4 :

Page extraite du brouillon du rapport de 1811 (Manuscrit « Darricau ») ; il s’agit du même passage du premier chapitre que le précédent document.



dans ses admirations et dans ses haines qui
sont toujours celles de Rome ; où Tite Live
est admirable. C'est dans les grands Tableaux
des grands événemens ; et c'est dans ces tableaux
que je cherche l'idée qu'on doit avoir d'Annibal.
Tout ce qu'on nous dit de l'éducation d'Anni-
bal nous feroit croire qu'il ne reçut que celle
des Camps ; quand on le voit agir, quand on
l'entend parler au milieu des nations, dont, quel-
que part qu'il soit, son quartier général est
toujours comme environné, on est porté à penser
qu'il a été instruit à régir les peuples autant
qu'à commander les armées, et que les richesses
de Barcas ont tenu près de lui sous les Tentes
mêmes et sous les drapeaux quelques uns de
ces philosophes de la Grèce et de l'orient qu'on
appeloit si souvent auprès du berceau des
Princes héréditaires. Toujours grand et jamais
enthousiaste, ce qui est utile il le préfère tou-
jours à ce qui n'est que beau, mais ce qui est
beau est souvent pour lui ce qu'il y a de plus
utile. Né dans une ville de commerce l'or est
pour Annibal comme le fer, uniquement un
instrument de victoires et de conquêtes. Sa
cruauté dont on a tant parlé n'est jamais
que celle de la guerre ; et plus d'une fois il

51